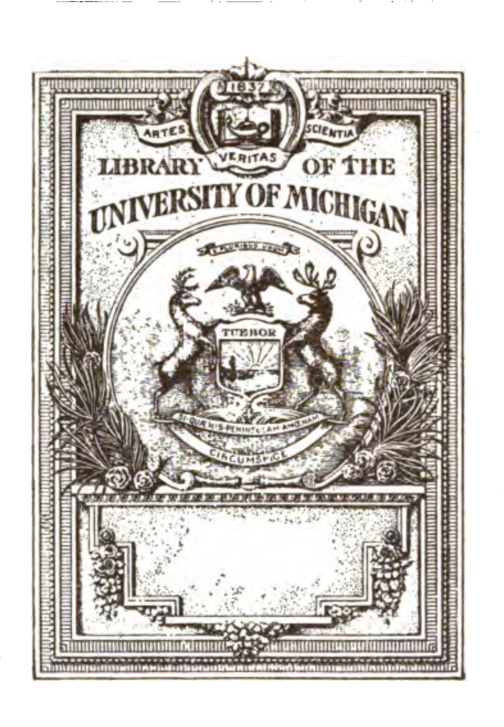

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



[illegible]

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

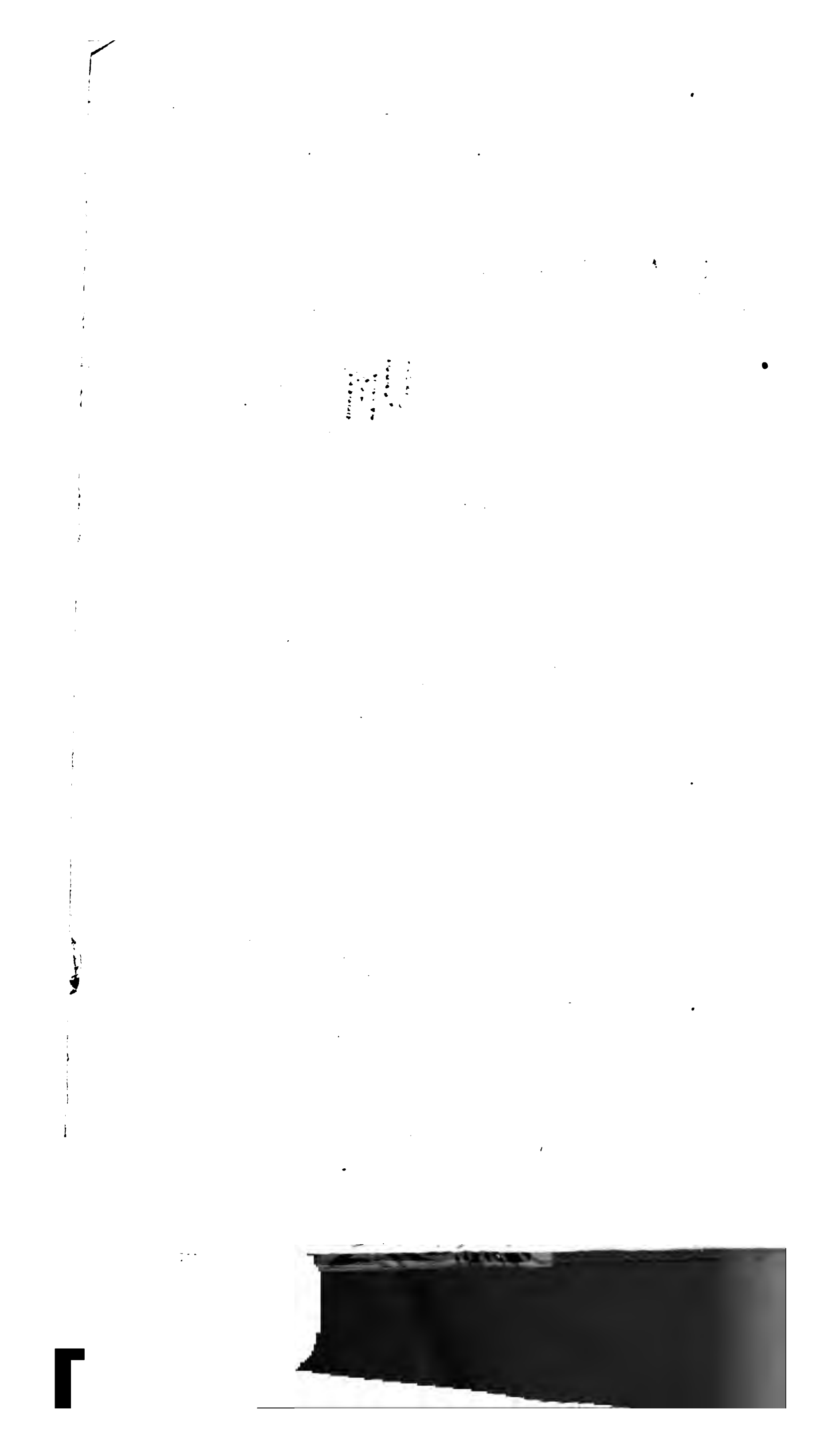
DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition	1	vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1	—
Dernières Causeries littéraires, 2e édition	1	—
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1	—
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1	—
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1	—
Nouveaux Samedis	13	—
Le Fond de la Coupe	1	—
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1	—
Entre Chien et Loup, 2e édition	1	—
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1	—
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1	—
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1	—
La Fin du Procès, nouvelle édition	1	—
Or et Clinquant, nouvelle édition	1	—
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1	—
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1	—
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition	1	—
La Mandarine, 2e édition	1	—
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1	—
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1	—

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT.



et ont jeté les fondements d'un avenir peut-être plus grand encore... L'universalité du service militaire est une chose excellente ; il est excellent qu'il y ait une institution qui entretienne chez tous l'esprit guerrier, qui développe chez tous les qualités guerrières, et qui habitue tout le monde aux privations, aux efforts et à l'égalité de l'obéissance.

» Les fanfaronnades françaises sont risibles. Si l'unité existe en Allemagne, les Français ne seront jamais en état de prendre la rive gauche du Rhin.... L'opposition libérale (mai 1830) est un mélange de jacobins, de constitutionnels, de napoléonistes, de théoriciens, tous animés par l'égoïsme, par l'esprit d'intrigue et de mensonge, tous incapables de liberté...

» La chute des Bourbons est donc accomplie ! (août 1830). Je la trouve tragique, NON MÉRITÉE ; l'esprit de mensonge peut seul trouver quelque ressemblance entre Charles X et Jacques II. Où est le furieux Jeffries ? Où est la tentative d'opprimer l'Église nationale sous la domination d'une Église étrangère ? Où est l'alliance avec des rois étrangers pour renverser la Constitution ? Où est l'argent de l'étranger reçu dans ce dessein ? »

Voilà ce que disait de nous, il y a quarante-cinq ans, l'homme que l'on a justement appelé le grand patriote prussien. Qu'aurait pensé le baron de Stein, si on lui avait annoncé que cette révolution de Juillet, objet de son indignation et de son blâme, serait l'origine fatale de la



pris sur le fait et dans le vif, écrit de verve, incisif sans être brutal; livre qu'on ne lit pas, mais qu'on dévore, qui nous consolerait si nous n'étions que vindicatifs, et qui doit surtout nous suggérer des idées sérieuses en nous forçant de préférer l'adversité instructive à la prospérité corruptrice.

Nous avons tous connu à Paris, il y a une quinzaine d'années, un pauvre diable de bohême, que sa détresse condamnait souvent au jeûne et à l'abstinence, et qui était excessivement gourmand. Tout à coup, il hérita d'une maison d'assez belle apparence, sise sur le boulevard Bonne-Nouvelle. Le rez-de-chaussée était occupé par un restaurateur. Notre homme, en renouvelant le bail, y mit une clause qui l'autorisait à *consommer* nuit et jour chez son locataire, sans bourse délier. Au bout de six mois, il mourut d'une sorte d'hallucination gastronomique. Cet horizon indéfini de pâtés de foie gras et de homards, de truites saumonées et de chapons truffés, fut pour lui ce que le vent de la montagne avait été pour Gastibelza. Son estomac lui avait porté à la tête, et il était mort d'une indigestion cérébrale.

Je me souvenais de cette anecdote parisienne en lisant le volume de M. Victor Tissot; elle peut servir à caractériser l'étrange effet produit sur les imaginations germaniques par ces chiffres inouïs, invraisemblables, impossibles, qui transportaient dans le monde de la finance les rêves fantastiques d'Hoffmann et de Wieland. Pour ces

diateur entre la patrie de Chateaubriand et celle de Gœthe. Penseurs, rêveurs, poëtes, artistes, eurent envie de dire à cette époque : « Il n'y a plus de Rhin ! » — Plus tard, la philosophie, la musique, l'éclectisme, les alliances internationales de l'imagination et de l'esprit, continuèrent ce travail d'assimilation qui semblait devoir, à la longue, infuser l'un dans l'autre le génie des deux peuples. Comment haïr les compatriotes de Weber et de Meyerbeer ? Comment séparer l'œuvre du maître, le maître de la maison, la maison de la ville natale ? Et Schiller ! et Goëthe ! et Faust ! et Marguerite ! et Mignon ! Jusqu'à cette année 1870, jusqu'à l'apparition sinistre d'un homme qui, sous prétexte d'agrandir son pays, l'expose à périr d'une hypertrophie sans cœur, une douce illusion nous montrait, de l'autre côté du Rhin, toutes ces créations de la poésie et de l'art, ces personnages fictifs ou réels, compositeurs, philosophes, conteurs, fantaisistes, savants, sylphes, ondines, willis, chasseurs et cavaliers noirs, rois des aulnes, agitant le laurier de la paix et prêts à nous en offrir la moitié.

Il a donc fallu nous initier à la haine, de même qu'on avait dû, soixante ans auparavant, nous apprendre comment on pouvait s'aimer, s'admirer et s'unir, après s'être combattus, pillés et envahis. Voilà ce que M. Victor Tissot a deviné et ménagé avec un tact exquis. Lisez dans la première partie de son livre — *l'Allemagne du Sud et l'Allemagne centrale*, — ces jolis chapitres sur Stutt-



mines d'or, il ne reste que des mines allongées. Les victimes de cet accès de fièvre mill... iardaire regrettent le temps où la Prusse était moins victorieuse et moins riche · elles sont consternées d'avoir payé leur gloire.

Que serait-ce, si je vous parlais des *dessous de Berlin* (LA MISÈRE ET LE CRIME) où M. Victor Tissot *incruste un plomb brûlant dans la réalité*, et grave à l'eau-forte des tableaux tels que Paris et Londres ne pourraient en offrir à l'observateur et au peintre? C'est un effrayant pêle-mêle de vol et de débauche, de beautés plastiques et de voluptés grossières; Hogarth dessinant sous les yeux de Martinn; la valse de Faust accompagnant la complainte de Fualdès; des salles étincelantes de lumières et de dorures, servant de repaires au crime et de souricières à la police; Aspasie donnant la main à Cartouche, Vidocq faisant vis-à-vis à Jean Hiroux; la misère complotant avec le vice, la robe de soie avec les haillons, le demi-monde avec la cour des miracles; les petites nièces de Thécla, de Charlotte et de Marguerite, dévalisant Wilhelm et Werther; le contraste de ces têtes blondes, de ces yeux bleus, de ces lèvres roses, de ces blanches épaules, de ces harmonieux corsages avec ces gouffres de corruption et de perversité... Mais j'esquisserais fort mal ce que M. Victor Tissot a peint en maître, et j'aime mieux finir par deux remarques, qui ne sont nullement des critiques.

La seule objection qu'ait soulevée devant moi le

II

PROSPER MÉRIMÉE[1]

---

15 août 1875.

Dans un chapitre de sa charmante *Chronique du règne de Charles IX*, Mérimée parle « de la sensation d'un homme qui, après avoir bu d'excellent vin de Malaga, avale, par la distraction du domestique qui le sert, un verre d'une bouteille de sirop anti-scorbutique, oubliée depuis de longues années dans la cave. » — Assurément, il serait injuste d'appliquer ce souvenir aux *Lettres à une autre inconnue*. Pourtant, remplacez l'amertume du sirop par la fadeur d'une tisane quelconque, vous rendrez assez exactement l'impression des lecteurs de *Colomba*, attristés par les visibles efforts de ce singulier secrétaire d'une Cour d'amour pour rester dans le ton de son rôle

1. *Lettres à une autre inconnue.*

que dans sa conversation, mais moins intéressant que dans ses récits ; qu'il ne s'y montrait ni plus tendre, ni plus *sensible*, ni plus expansif, ni plus croyant, ni meilleur que dans telle ou telle page d'*Arsène Guillot* ou de la *Double Méprise*, et que ses fictions romanesques avaient au moins l'avantage de déguiser son athéisme.

Cette fois, que vouliez-vous que fût une correspondance commencée et continuée dans les conditions suivantes : Un jeu d'esprit, renouvelé, non pas des Grecs, mais des troubadours, dans une cour arrivée à ces années de déclin où la manie de s'amuser contrastait avec les points noirs ; l'Impératrice et son groupe essayant un maladroit pastiche des poésies du passé au moment où le présent redoublait de menaces, et créant un nid de tourterelles déjà guetté par les éperviers de Berlin ; une noble et spirituelle étrangère se prêtant à cette espèce de charade, acceptant les fonctions de présidente de cette Cour d'amour, et choisissant pour son secrétaire Mérimée, qui n'était plus Prosper ; Mérimée sexagénaire, valétudinaire, poussif, asthmatique, obligé de se battre les flancs et de se faire violence pour ne pas jouer les Bertrand de Born dans la robe de chambre d'Argan ? Sa première lettre est datée de mars 1865 ; il a soixante-trois ans, et M. de Morny vient de mourir ; les autres se poursuivent entre le lendemain de Sadowa et la veille de Wissembourg. Chaque nouvelle chanson amène ce refrain ou cette ritournelle : « Si M. de Bismarck nous le permet ! » — On

agréable regain. J'irai même plus loin. La position de Mérimée vis-à-vis la seconde inconnue étant beaucoup plus nette qu'avec la première, son amour-propre d'homme d'esprit vieux et malade ne pouvant se méprendre sur la nuance des sentiments et la valeur des mots, tout se bornant, entre sa belle présidente et lui, à un élégant badinage qui se prolonge peut-être un peu trop, mais qui ne saurait ni le troubler ni la compromettre, il en résulte que, sans rien perdre de ses qualités piquantes, il s'y révèle, mieux que dans ses premières lettres, tout à fait *gentleman* et homme de bonne compagnie. J'avais ou je croyais avoir de vives raisons pour contester le mot de M. Cousin : « Savez-vous la véritable supériorité de Mérimée sur Sainte-Beuve ? Mérimée est gentilhomme. » Mais ici je me range à l'avis du philosophe. En écrivant à sa présidente, le respectueux et malin secrétaire nous offre çà et là le modèle de ce que peut risquer, sans être jamais de mauvais goût, un homme du monde infiniment spirituel, sûr de son fait, sûr de son style, sachant ce que parler veut dire, et profitant de toutes les souplesses, de toutes les élasticités de la langue française en matière de galanterie.

Citons quelques-uns de ces traits heureux : « J'ai vu madame votre sœur ; nous avons causé de mille sujets, mais pas de vous, Pourquoi ? Moi, je ne parle jamais de vous ; mais j'y pense beaucoup. Je n'en parle pas, parce que j'en aurais trop à dire. Au fond, j'ai peur de vous.

— « Les jambes de mademoiselle Schneider paraissent avoir produit beaucoup d'effet sur le prince Vladimir. Son auguste père, après la visite aux Variétés, s'est promené tout seul dans le passage des Panoramas, suivi par quelques messieurs de la troupe de M. Hirvoix, chargé de le préserver des Polonais de mauvaise humeur. On a été quelque temps à se méprendre sur ses intentions, jusqu'à ce que, découvrant des cabinets particuliers mais publics, le czar y est entré d'un air de grande satisfaction. »

Voilà l'extrême limite ; un millimètre de plus, et nous serions de mauvaise compagnie.

Cependant, tout cet ensemble est, en somme, si peu de chose, — une bouchée du *Figaro*, aurait dit Sainte-Beuve, — qu'il m'eût paru inutile d'en parler, si le volume n'était précédé d'une préface de Henri Blaze de Bury ; préface pleine de cet ingénieux dilettantisme, de cette curiosité narquoise dont il a le secret, et d'autant plus remarquable que toutes les finesses du critique y contrôlent toutes les sympathies du panégyriste.

J'y rencontre même deux passages où le brillant écrivain, à force de vouloir être impartial et pénétrant, à force de chercher et de trouver les *dessous* de Mérimée, est presque injuste et presque inexact.

— « Lisez, nous dit-il, dans la *Chronique de* 1572, le moment où Charles IX entre en scène, et voyez avec quel air de parti-pris l'auteur évite de mettre au jeu : —

mée, eut besoin de se contraindre pour ne pas éclater de rire. »

J'ouvre, en effet, la *Chronique du règne de Charles IX* à la page indiquée, et je trouve cette phrase caractéristique dans le chapitre intitulé *le Catéchumène ;* mais ce chapitre, antérieur à la Saint-Barthélemy, n'est pas celui que devait transfigurer et immortaliser la musique de Meyerbeer. Il faut aller le chercher plus loin, page 191, sous ce titre : « *Dernier effort.* » — Là, Mérimée, malgré toute son envie de rester le digne élève de cet affreux Stendhal, de conserver son sang-froid et de ne pas paraître dupe des sentiments qu'il peint, le flegmatique, sceptique et ironique Mérimée cède à l'entraînement de la situation ; il est franchement passionné ; et lorsque Diane résume cette scène pathétique en mots entrecoupés qu'on dirait écrits pour madame Dorval :

— « Bernard ! je t'aime mieux ainsi, que si tu te faisais catholique !... Reste ici, mon seul amour ! reste avec moi, mon brave Bernard ! (je supprime des détails un peu trop vifs, mais tout à fait exempts de persiflage ;) ils ne viendront pas te chercher ici, jusque dans mes bras ; et il faudra me tuer pour parvenir jusqu'à ton sein... Pardonne-moi ! je t'aime... ! »

C'en est fait, la glace est rompue ; nous sommes en pleine zone torride, et Meyerbeer n'a plus qu'à se mettre à son piano pour traduire cette scène ardente, dont Scribe, Émile Deschamps et Adolphe Nourrit ont à peine

que *ça brûle ?* Mérimée, écrivant à un célibataire de bonne composition et de bonne humeur, a-t-il lâché bride à ses manies rabelaisiennes, et devancé de vingt ans le phylloxera en supprimant toutes les feuilles de vigne du Comtat Venaissin ? Ce qui est certain, c'est que les vénérables administrateurs de la Bibliothèque et du Musée, non-seulement résistent aux offres les plus séduisantes des éditeurs. mais refusent expressément de laisser prendre copie de ces épîtres, et peuvent à peine dissimuler leur contrariété lorsqu'un ami de la maison leur demande la permission de les lire.

Pourtant on ne m'ôtera pas de la tête qu'il y a beaucoup d'exagération dans les rumeurs malséantes qui ont déterminé ces mesures de rigueur. Requien, dont la mémoire est demeurée chère à tous les Avignonnais, ne haïssait pas le mot pour rire ; mais il n'était ni un cynique, ni un athée. Aussi bien que Chateaubriand, il méritait d'être qualifié d'épicurien catholique. Il ressentit dès 1845 les premières atteintes de la maladie dont il mourut six ans plus tard. Très-sincèrement religieux, il aurait sans nul doute, pendant ces dernières années, détruit, sinon la correspondance tout entière, du moins les pages les plus scabreuses. Quoi qu'il en soit, je n'insiste pas, et j'aime mieux finir cette causerie par une réminiscence personnelle. Je me souviens que, dans les premiers jours de mars 1836, Requien me montra une lettre de Mérimée, qui lui racontait la première repré-



scènes, ont tout ramené aux conditions vulgaires et peut-être nécessaires de l'opéra-comique et de la tragédie lyrique. Diane de Turgis, dans le *Pré*, devient une provinciale innocente qui demande qu'on lui rende sa patrie et son fiancé. La Saint-Barthélemy, dans les *Huguenots*, reprend sa grosse physionomie *dulaurienne* de complot monarchique et clérical contre la liberté de conscience. Patience ! Survient, en guise de troisième larron, un compositeur de génie, — Hérold ou Meyerbeer ; et voilà monsieur le conteur singulièrement aplati. Hélas ! oui, mon bon ami. Si Rossini a blessé à mort Beaumarchais, le quatrième acte des *Huguenots* a tué net ma *Chronique*. Mais aussi, quel souffle grandiose, quelle puissance tragique, quel foudroyant orchestre, dans la bénédiction des poignards ! que de passion et de volupté dans le duo des amants !

» Savez-vous, dans tout cela, ce qui m'a fait le plus de plaisir ? Deux détails, l'un positif, l'autre romanesque, dont je vous fais part pour votre édification, et que je vous prie de transmettre avec toute la gravité convenable à vos convives du dimanche. Après ce merveilleux quatrième acte, je suis allé visiter dans leur loge mesdames de V... et de G... J'y ai trouvé, comme de juste, MM. d'H... et M..., et il a été décidé, à l'unanimité, que Meyerbeer, homme rangé, vertueux, peu enclin à la bagatelle, avait été, dans ce *duo*, plus voluptueux, plus sensuel, plus égrillard, plus érotique et plus libertin que ne le fut, dans le

III

ERASME[1]

22 août 1875.

Les causeries littéraires pourraient se diviser en deux parts : celle où le critique domine le livre dont il parle, et celle où il devrait commencer par remercier l'auteur de lui apprendre ce qu'il savait mal ou ce qu'il ignorait.

J'avais de vagues préventions contre Érasme; pourquoi? Je serais fort embarrassé de le dire; je le jugeais en homme du monde; je le considérais comme un savant en *us*, ayant écrit dans une langue morte que l'on n'aime à retrouver que dans Horace ou dans Virgile, et dont M. Nisard a dit : « Une langue morte tue les idées qu'on l'a forcée d'exprimer. » — A un point de vue plus sérieux, il me paraissait suspect de complicité ou de

1. Étude sur sa vie et ses ouvrages, par M. Gaston Feugère.

faire. Son ouvrage est une étude, large, forte, élevée, sympathique, chrétienne, et non pas un panégyrique. Après l'avoir lu, nous connaissons admirablement Érasme, et je dirai presque que nous l'aimons pour bien des traits de ressemblance avec notre prochain et avec nous-mêmes. Nous ne pouvons nous dissimuler ses faiblesses, ses hésitations, ses défaillances, ses sous-entendus, ses économies de dévouement et d'héroïsme, ses sacrifices à un repos qu'il n'a jamais goûté, ces manies de neutralité qui plaisaient à Sainte-Beuve, mais qui rapportent bien rarement ce qu'elles coûtent. Pourtant, en somme, il nous intéresse. Nous admirons en lui, sinon l'homme tout entier, au moins le travailleur infatigable, l'érudit aux prises avec le pédantisme et le fanatisme de son temps, le fin railleur, le moraliste ingénieux, dépaysé dans cette phase de violence, de tumulte et de haine. Peu s'en faut que, chez ce prétendu sceptique, nous ne découvrions l'ancêtre de beaucoup de gens de notre connaissance, qui détestent la Révolution, non-seulement pour ses laideurs, ses rudesses et ses menaces, mais encore parce qu'elle compromet leur quiétude, fait tort à leurs paisibles travaux et diminue leur importance.

Au lieu de condamner Érasme, mettons-nous à sa place, et, afin d'être sûrs de ne pas nous tromper, prenons pour guide M. Gaston Feugère. L'homme qui devait, malgré tout, jouer un grand rôle et exercer une immense influence dans la période transitoire de ces deux siècles

loin de les rendre insatiables, eût pour effet de les réconcilier avec leurs ennemis. Il ne cesse de prêcher la modération et la concorde. On rencontre même dans ses écrits des passages que nos calamités récentes pourraient changer en allusions.

— « Si j'étais César, écrivait-il, je parlerais ainsi sans retard au roi de France (après la bataille de Pavie) : « Mon frère, un mauvais génie a allumé entre nous cette guerre. Ce n'est pas pour la vie, mais pour l'empire que nous combattons. Vous vous êtes montré, autant qu'il était en vous (ici l'allusion serait difficile), vaillant guerrier. La fortune m'a favorisé, et de roi vous êtes devenu mon prisonnier. Ce qui vous est arrivé pouvait aussi bien m'arriver à moi-même, et votre malheur nous fait souvenir de notre humaine condition. Nous avons reconnu combien ce genre de combats fait éprouver de dommage à l'un et à l'autre. Eh bien ! commençons un combat d'un genre nouveau. D'ennemi que vous étiez, je vous reçois comme un ami. Qu'il y ait oubli de tous les maux passés ; gardez vos possessions; soyez un bon voisin ; et, dès maintenant, cherchons à nous surpasser par la bonne foi, les bons offices et l'amitié. Combattons, non pas pour savoir lequel des deux aura l'empire le plus étendu, mais lequel gouvernera le plus saintement son royaume. »

Et plus tard : « Qu'arriverait-il de nous, si Dieu, le seul vrai monarque en toutes choses, une fois offensé, ne voulait plus déposer sa colère?... Aujourd'hui que l'em-

bles. Pour prospérer et grandir, la Renaissance n'avait pas besoin d'autres auxiliaires que ceux qu'elle rencontrait dès ses premiers pas; le relâchement de la discipline ecclésiastique, l'envie d'échanger le mauvais latin contre le bon, les chefs-d'œuvre de l'art en Italie, l'avénement des Médicis, le règne de souverains pontifes plus épris de belles-lettres que d'orthodoxie théologique, et l'irrésistible charme des modèles que Lascaris et ses compagnons d'exil apportaient à leur nouvelle patrie. Loin de seconder ce mouvement, la Réforme ne pouvait que le ralentir ou l'entraver en ouvrant à l'esprit humain d'autres issues, en l'engageant à déployer sur un autre terrain sa fougue et son ardeur juvéniles. La Renaissance représentait l'étude et la Réforme l'action; or, l'action et l'étude marchent rarement d'accord. Ce qui sert l'une est presque toujours nuisible à l'autre. En ce moment critique où la religion catholique semblait menacée de périr par un excès de sécurité et de puissance, la Renaissance profitait de tout ce dont s'emparait la Réforme pour justifier ses révoltes, pour légitimer ses colères. Les griefs de celle-ci étaient les bénéfices de celle-là. Plus on voyait les abus se glisser dans l'ombre des cloîtres, plus on s'écartait de cette mortification de la chair et des sens recommandée par l'Église primitive, plus les papes s'abandonnaient aux séductions de la poésie et de l'art, plus aussi il devenait facile d'infuser dans la société catholique les lettres païennes, les fables du polythéisme,

l
s
r
d
s
a
q
e
d
n
d
a
l
2
(
(

souffreteux et maladif, amoureux de littérature et de savoir, déserte, esquive ou triche la vie monastique, moins à cause des privations qu'elle lui impose, que parce qu'il y trouve un mélange de superstition, d'ignorance et de sensualité grossière, qui blesse sa nature fine et délicate. Qu'on lui donne une bibliothèque, un cabinet de travail et une imprimerie ; il ne demandera rien de plus à la société séculière. Luther est bien plus moine qu'Érasme ; il est bien plus à son aise sous le froc, jusqu'au moment où ce froc se change en robe de Nessus, où le moine apostat tourne contre l'Église les armes qu'il avait prises pour la défendre. Militant pour le mal comme il l'eût été pour le bien, il se complaît dans le tumulte, dans le trouble, dans le combat, comme dans son atmosphère naturelle. Il ressemble à cet oiseau — *procellaria avis*, — qui ne se pose sur les vagues que lorsqu'elles sont soulevées par la tempête. Comme il apparaît dans un temps d'agitation, de trouble, d'excès et de violences, il se trouve, hélas ! que ses audaces lui réussissent mieux qu'à Érasme ses faux-fuyants, ses réticences, ses ingéniosités et ses finesses.

Ces deux hommes devaient se haïr et l'on peut affirmer hardiment qu'ils se sont haïs. Ils se gênaient mutuellement. Luther ne pouvait pardonner à Érasme de lui refuser ce concours que semblaient promettre son aversion contre les moines, la tiédeur de sa foi et l'élasticité de ses doctrines. Érasme en voulait mortellement à Luther

Je dirais que le diable n'y perd rien, si le diable n'avait déjà tout gagné d'un côté et presque rien perdu de l'autre. Car voilà le trait caractéristique. Puisque la *tragédie luthérienne* rendait Érasme si malheureux, puisqu'elle assombrissait et désolait sa vieillesse, puisqu'il avait horreu de ces nouveautés si hardies, de ces ruptures si éclatantes, pourquoi ne s'est-il pas résolûment placé au premier rang des antagonistes de l'hérésie, des défenseurs de l'Église ? Pourquoi n'a-t-il pas apporté à cette cause sainte et menacée l'appui de son nom, de sa célébrité, de son autorité, de son savoir, de son esprit ? Comment se fait-il que son sentiment personnel, sa haine, l'intérêt de son amour-propre, n'aient pas effacé les légers griefs de sa jeunesse, ravivé sa foi chancelante et suppléé, faute de mieux, à la conviction par la passion ? C'est que son caractère ne s'y prêtait pas ; c'est qu'il était destiné à représenter, dans l'histoire des idées, la transition de l'ère théocratique ou théologique à la phase philosophique. Érasme est le type ou le précurseur du juste milieu. Il applique à la vérité religieuse les procédés d'à peu près que des hommes spirituels, mais aveuglés, appliqueront, trois siècles plus tard, à des principes non moins nécessaires, quoique moins sacrés. Figurez-vous, par exemple, en janvier 1848, un bourgeois de Paris, ou mieux encore un littérateur ingénieux, indépendant, largement doué de l'esprit critique, enclin à penser que le gouvernement commet des fautes, que les abus se multi-



lénitives, varier des explications qui n'expliquaient rien, fournir d'avance des modèles à M Cousin, qui nous disait un jour à propos de l'*index* : « Je leur proposerai des phrases, jusqu'à ce qu'il y en ait une qui les contente ! » Personne ne lui sut gré de ses efforts pour rester en équilibre. S'il disait : « Je suis oiseau, voyez mes plumes ! » on lui répondait : « Non ! vous êtes un rat d'église ! » — S'il criait : « Je suis souris ! » on répliquait : « Non ! vous avez des ailes ! » — Sa vieillesse fut aussi troublée que s'il avait été le plus ardent des catholiques ou le plus fougueux des protestants. C'est à peine si, dans cette atmosphère embrasée, cet ami des climats tempérés put trouver un asile pour achever d'y vieillir et d'y mourir. Ce juste-milieu fait homme, ce fanatique de modération, vécut dans les extrêmes. En effet, si on est tenté d'accuser d'injustice les méfiances, les inimitiés, les persécutions, les injures qui attristèrent ses années de déclin, on est presque aussi étonné de sa gloire. On ne comprend pas que cet érudit, ce compilateur, ce traducteur, ce scoliaste, écrivant dans une langue morte, n'échappant à la scolastique et à la théologie que pour tomber dans la rhétorique, ingénieux sans originalité et sans verve, bel-esprit de collége brouillé avec le couvent, ait été, pour ainsi dire, l'Alexandre Dumas de son époque ; que d'innombrables éditions n'aient pu rassasier la curiosité publique ; que les imprimeries aient eu peine à suffire à son écriture ; que, pour ne pas les gagner de vitesse, il ait

châtelains, qui vivaient en contact perpétuel avec leurs tenanciers, n'avaient pas un moment songé à leur prêcher la révolte. Que dis-je? plusieurs d'entre eux, notamment Bonchamps, s'étaient presque compromis, dans leur entourage, par de chaleureuses sympathies pour les idées de réforme. Après la prise de la Bastille, que le royaliste le plus tiède regarde aujourd'hui comme le sanglant et odieux prologue des massacres et des crimes de ces fatales années, d'Elbée avait signé une adresse *patriotique* aux députés qui représentaient l'Anjou à l'Assemblée constituante. Tant qu'une illusion avait été possible, tant qu'il ne s'était agi que de supprimer les derniers restes de la féodalité et de l'ancien régime, d'abolir les privilèges, de relever les classes populaires en fixant leurs devoirs et leurs droits, de transformer la royauté absolue en royauté constitutionnelle, de rétablir, sous les yeux et avec l'assentiment de Louis XVI, les grands principes de vérité, de liberté et de justice, personne n'avait bougé. Il est donc absurde de prétendre que les Vendéens étaient décidés d'avance à repousser tout essai de régénération sociale, qu'ils opposèrent *à priori* un parti pris de rébellion aveugle à l'amélioration du genre humain.

Mais lorsque cette amélioration se traduisit en violences et en attentats de toutes sortes, lorsqu'il ne fut plus question d'éclairer les chaumières, mais de brûler les châteaux, d'abolir les privilèges, mais d'égorger les no-

armés à la hâte et à la diable de fusils de chasse, de bâtons noueux, de fourches, de faulx emmanchées à l'envers, mettaient en déroute des troupes régulières, enclouaient des canons, apparaissaient comme des visions, disparaissaient comme des fantômes, et frappaient d'épouvante des soldats dignes d'un autre champ de bataille ? Plein de son sujet, Vendéen jusqu'au bout de la plume, l'héritier du beau nom de Stofflet a parfaitement saisi le caractère original et pittoresque, énergique et poétique, de ces luttes étranges. Il excelle à décrire ce pays qui est le sien, et dont chaque buisson, chaque fossé, chaque sentier, semblent disposés tout exprès pour déplacer les conditions de la victoire et de la défaite. Personnages et décors, cadre et paysage, se fondent dans une magnifique harmonie. Ce Bocage, si bien nommé, prête à ces milices improvisées l'inextricable réseau de ses chemins creux et de ses ravins, l'épaisseur de ses haies, le dédale de ses clairières et de ses bois, le rideau de ses futaies, l'aspérité de ses rochers, la brume de ses étangs. On dirait presque que les Vendéens, ces chrétiens dignes des grands siècles de foi, renouvellent les prodiges de la Fable, et sortent, comme les dryades et les sylvains, de l'écorce des hêtres, du tronc des chênes, de la lisière des forêts, de la profondeur des eaux. Seulement le costume n'est pas le même; quelle mise en scène, grand Dieu ! — « Un hâvre-sac de toile, tenu par des bretelles, renfermait les provisions de chaque volontaire.

On avait parfois accusé Stofflet de rudesse, de dureté, d'humeur vindicative, de susceptibilité nuisible à l'ensemble et au succès des opérations. La mort tragique de Bernard de Marigny projetait une ombre sinistre sur les derniers chapitres d'une histoire qui a eu, comme toutes les choses de ce monde, ses aurores et ses soirs. M. Edmond Stofflet réfute de la façon la plus victorieuse les vagues calomnies qui poursuivirent son illustre parent, ou plutôt il rétablit l'évidence. Il y eut de la fatalité ; il y eut de vrais coupables ; l'intrigue embrouilla, envenima et finalement détruisit l'œuvre de l'héroïsme. N'insistons pas. Le plus dangereux ennemi des Vendéens, ce ne fut ni l'abbé Bernier, ni Hoche, ni tel ou tel général de la République. Ce fut un maigre vieillard auquel ils avaient emprunté son arme symbolique : ce fut le Temps. Des luttes comme celles-là, toutes locales, toutes primesautières, toutes d'enthousiasme et d'élan, sont condamnées à décroître et à dépérir dès qu'elles cessent de triompher. N'ayant pas de moyen d'expansion en dehors du foyer qui les réchauffe et les alimente, elles se refroidissent et s'éteignent quand le foyer se refroidit et s'éteint. Chaque saison leur apporte une diversion, une lassitude, un appel de la moisson en souffrance, de l'étable vide, du sillon abandonné, de la maison en deuil. Elles s'usent avant de succomber, et se replient sur elles-mêmes avant de capituler avec l'ennemi.

Tout espoir était perdu, Stofflet combattait encore. Sa

la cause défendue par ses héros la cause de leur pays, tandis que les Français de 1890 pourront mêler un regret à chacune de leurs émotions, à chacun de leurs souvenirs. L'histoire sera, cette fois, du même avis que le roman ; et j'ajoute, après avoir lu le volume de M. Edmond Stofflet, que pour être pathétique, saisissant, irrésistible, le roman n'aura qu'à parler comme l'histoire.

---

trant avec ravissement dans la saison des tempêtes » ou « se débattant avec ivresse contre le démon de son cœur. » — succédait cette *sylphide*, cette *démone*, dont Chateaubriand avait tant présumé, dont on nous avait dit des merveilles et qui rappelait par ses mauvais côtés le faux romantisme de 1820. Amélie, ou plutôt Lucile, veuve et inutilement aimée par l'honnête Chènedollé, devenait une pauvre hallucinée, affolée par la douleur et la misère, morte à Paris, enterrée dans la fosse commune, sans qu'il eût été possible à son frère de retrouver sa trace, de savoir quel avait été son dernier asile, quelle était sa place au cimetière. Partout l'idéal repliait ses ailes; la brume, en se dissipant, laissait voir les angles et les recoins de la réalité. L'épisode de Charlotte Yves, où éclate une sorte de passion à froid, ne pouvait soutenir la comparaison avec la délicieuse *Graziella*, de Lamartine. On eût dit un monument tombé en ruines avant d'être achevé.

Là ne se bornait pas le passif de cette faillite à la Soubise. Bien des chapitres manquaient d'intérêt, ou se hérissaient de citations bizarres, de rapprochements peu intelligibles, sans analogie avec le sujet. En d'autres endroits se révélait, non plus l'orgueil olympien, qu'il faut bien tolérer chez ces demi-dieux, mais une vanité puérile ou sénile, appliquée tantôt à des perfections généalogiques que le grand vicomte affectait de mépriser, tantôt à des déclarations d'amour recueillies sur des lèvres virginales

l'effet moral fut pire que la déception littéraire. Cette voix d'outre-tombe avait des accents d'une incroyable amertume. Aposté derrière son sépulcre, ce mort tirait sur les vivants avec une telle véhémence, qu'il semblait avoir attendu ce moment pour dégorger tout un arriéré de colère, de rancune et de fiel. Sa fosse se changeait en piége à loup et se creusait sous les pas de ses contemporains. Ses invectives avaient un air de guet-apens ; son langage était celui d'un homme qui excellait à haïr, ne savait pas aimer, et ne voulait pas pardonner. Sous cette plume impitoyable et funéraire s'exhalait un je ne sais quoi de méprisant, d'âcre, de dissolvant, qui ne laissait intactes ni les fidélités éprouvées par le malheur, ni les figures consacrées par la religion et la mort, ni les amitiés ennoblies par le dévouement à une même cause. On eût dit un prêtre courageux, mais inconséquent, qui, après avoir passé par la persécution et le martyre, brisait les objets de son culte, jouait avec les instruments de son supplice, et reprochait à son Dieu ses sacrifices et ses blessures. Il était difficile de se déclarer plus franchement dupe et victime volontaire d'un parti que l'on détestait, et d'une idée à laquelle on ne croyait plus. Cette distribution posthume de coups de boutoir et de flèches de Parthe n'avait pas même les mérites de l'égalité. Tout en n'épargnant personne, Chateaubriand se montrait plus dur pour Coblentz que pour l'île d'Elbe, pour l'émigration que pour la révolution, pour les compagnons de

l'effet mo
voix d'ou
amertum
sur les v
avoir at
de colè
en pié
tempo
son la
ne sa
celle
sais
lais
ni
am
O
a
l
s

aimé un seul des grands écrivains contemporains, cet homme unique, *cet oiseau rare*, est M. de Chateaubriand.

Seulement, s'il existe des affections qui aveuglent, ce n'est pas ainsi que pouvait aimer le plus pénétrant, le plus sagace des *malins* de la littérature. Loin de là ! il devait obéir à ses instincts, mettre son plaisir et son amour-propre à fouiller dans les recoins, à fureter dans les *dessous*, à simplifier la draperie, à supprimer l'auréole, à remplacer le Chateaubriand de tradition et d'apparat, le Chateaubriand *classique*, tel que l'avait peint Girodet, tel que l'avaient vu ou rêvé les premiers lecteurs de *René*, tel que se le figuraient encore les curés de village et les académiciens de province, par un personnage plus vrai, plus réel, plus vivant, mieux accommodé à nos passions et à nos faiblesses. Un des petits poëtes libertins et payens du XVIII[e] siècle disait en un vers bêtement léger ou légèrement bête :

ADORONS-LES, ces dieux *faits comme nous !*

Voilà de quelle façon Sainte-Beuve voulait adorer *ses* dieux, à la condition que le pluriel le délivrerait du singulier, et qu'il ferait descendre à sa portée son idole pour mieux l'étudier et la mieux comprendre. Il se sentait attiré vers Chateaubriand, non-seulement par d'admirables beautés qu'il ne pouvait méconnaître, mais par l'envie de découvrir les défauts de la cuirasse, de rapprocher la Terre-Sainte du boulevard Mont-Parnasse, de démontrer au public et à lui-même que Chactas et Jo-

nir, à tout ce que nous ont fait subir, depuis sa mort, la politique et la littérature ? Ce sera le sujet d'un second chapitre que nous pourrions résumer ainsi : « Après que vous l'aurez attaqué, critiqué, amoindri, déchiqueté, vitupéré, il restera encore, non pas un maître, mais LE MAITRE. Parmi les rois de la poésie, il n'en est point dont il soit plus facile de chicaner le règne, et plus impossible d'ébranler le trône. »

II

De quoi se compose la grandeur de Chateaubriand ? De son génie ? de l'accord ou du contraste de ce génie avec son temps ? des catastrophes qui précédèrent et suivirent la publication de ses ouvrages ? de ces circonstances extérieures dont il faut tenir compte, et qui forment l'opportunité des hommes illustres ? Il y a de tout cela, et quelque chose encore de plus que tout cela. Si j'avais à définir cette gloire incontestable et désormais consacrée : « Voici, dirais-je, en quoi consiste la supériorité politique, littéraire et morale de Chateaubriand ; il n'a jamais été plus grand que lorsqu'il a défendu une grande cause ; il n'a chancelé ou faibli que lorsque des griefs épisodiques ou des rancunes d'amour-propre l'ont momentanément détourné de sa vocation et de sa tâche. En

demandaient leur part. Elles avaient été trop profondément remuées pour se contenter de ce qui suffit aux époques de sécurité et de loisir. Préparées par les événements à quelque chose d'inconnu et d'imprévu, elles ne pouvaient être intéressées, émues, passionnées, que par l'écrivain qui saurait faire de sa leçon un charme et de leur souffrance une volupté.

Tel fut le *Génie du Christianisme*, et telle est l'explication de son prodigieux succès. Sans rien retrancher aux hommages qu'il mérite, on peut dire que ce beau livre fut écrit par Chateaubriand sous la dictée d'une foule d'anonymes qui se consolèrent, en le dévorant, de n'avoir pas su l'écrire. Dans maint endroit de ses préfaces et de ses *Mémoires*, l'auteur se représente complaisamment comme ayant eu l'honneur de relever les autels, de repeupler les églises et de compléter dans les cœurs l'œuvre officielle du Concordat. Il se trompe, ou du moins il commet cette sorte d'erreur approximative où il est si facile de tomber à propos d'un de ces ouvrages si admirablement d'accord avec leur *milieu* et leur moment, que l'on ne sait pas s'ils sont une influence exercée ou subie, un effet ou une cause. Le sentiment religieux n'avait pas attendu, pour se manifester, le Concordat, ni, pour se réveiller, le *Génie du Christianisme*. Nous avons vu dans l'*Église romaine et le premier Empire*, de M. le comte d'Haussonville, que, à la faveur d'une simple tolérance, un grand nombre de paroisses avaient



mais contre nous, c'est que l'esprit moderne, après s'être rencontré un moment avec lui, n'a cessé de s'en éloigner pour suivre les pentes qui conduisent aux bas-fonds ; c'est que nous nous sommes constamment rapetissés pendant qu'il restait grand; c'est que nous avons aimé à fouiller dans les égouts et au coin des bornes, à faire de la littérature un cours de dissection ou d'autopsie à rechercher *l'envers* de toutes les grandeurs et de toutes les poésies de ce monde, tandis que Chateaubriand nous apparaissait sur la montagne sacrée, les yeux fixés sur le ciel d'Homère, un peu au-dessous de Dante et de Virgile, à mille lieues de nos mesquines réalités. A tout prendre, mieux vaut vieillir avec Eudore et Velléda, avec Lasthénès et Cymodocée, qu'avec la Rabouilleuse et madame Marneffe, avec Vautrin et Gavroche, avec Fanny et Salammbô. En définitive, dites-moi qui vous semble le plus jeune, de René septuagénaire, ou de l'*Homme qui rit*, âgé de sept ans !

Ce que nous disons de la littérature de Chateaubriand pendant cette phase glorieuse, peut s'appliquer aussi à sa politique. On ne m'accusera pas d'une passion bien fougueuse pour la liberté. Ses avocats m'ont dégoûté de leur cliente; ses masques m'ont gâté sa figure; ses clairons m'ont appris à me méfier de sa musique. Le mot a presque toujours fait plus de mal que la chose n'a fait de bien. Jamais, que je sache, on n'est parvenu à l'arrêter, à la fixer au point exact où elle donnait le nécessaire sans

l'abîme qui aurait dû éternellement séparer du grand oppresseur des consciences et des idées les libres aspirations de la jeunesse intelligente et de la société nouvelle.

Aïeul du romantisme de la première heure, avant que le romantisme se fût dépravé à force de vouloir se définir, lorsqu'il signifiait renaissance du christianisme dans l'art, retour aux origines et aux traditions nationales, traité de paix avec les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, réaction contre le sensualisme païen et le libertinage glacé du XVIIIe siècle, découverte de nouvelles sources poétiques puisées au plus profond de l'âme humaine; père du libéralisme des belles âmes, lorsque, pur encore de dangereux alliages, le libéralisme traduisait l'ivresse des intelligences échappant à la tyrannie du sabre, s'indemnisant de nos malheurs par nos espérances, et cherchant à l'horizon de quoi consoler la France par de pacifiques conquêtes, voilà Chateaubriand, le Chateaubriand véritable, celui dont nous sommes fiers, que nous pouvons présenter sans crainte à nos amis et à nos adversaires, le grand homme à qui sa ville natale, au moment même où j'écris, paye noblement la dette de sa patrie tout entière.

Quant à ses erreurs, qui furent fatales, dont il n'aperçut pas la portée, et que je me figure sous les traits du génie aveuglé par l'orgueil, il ne serait pas impossible de leur trouver des excuses. D'abord, j'en

n'y avait pas jusqu'à sa religion correcte, régulière, tolérante, faite de bienséance et de douceur, qui ne prêtât à ses amitiés une originalité piquante; elle persuadait à ses habitués qu'elle pardonnait à leur incrédulité en faveur de leur mérite.

Maintenant, si nous passons de sa personne à son temps, quel curieux sujet de comparaison et d'étude! Certes, nous briserions cent fois notre plume plutôt que de préférer le siècle littéraire de Voltaire et de Diderot à celui de Bossuet et de Molière, ou même de Chateaubriand et de Lamartine. Il faut l'avouer pourtant, nulle époque ne fut plus favorable à la causerie entre lettrés et gens d'esprit que celle où régna madame Geoffrin. Songez aux conditions qu'exige cette fleur d'automne des civilisations intelligentes pour s'épanouir dans toute son élégance et toute sa grâce! Il y eut sous Louis XIV des salons célèbres; mais je me figure que le Roi tenait trop de place, que les priviléges du rang et de la naissance étaient encore trop tranchés, pour laisser au libre échange des idées tout son ressort et tout son jeu. Quelles précautions ne devaient pas prendre des hommes tels que Voiture ou Ménage pour observer la nuance exacte entre l'obséquiosité, la familiarité et l'insolence, pour maintenir un semblant d'égalité auprès des princes et des grands seigneurs, sans jamais éveiller le courroux des *Enfants des dieux*? S'ils les prenaient, quelle gêne! s'ils les négligeaient, quel ridicule!

J'en appelle aux quelques femmes distinguées ou supérieures qui ont essayé de continuer cette tradition des temps meilleurs. Le plaisir de recevoir et d'héberger des hommes spirituels est sans cesse troublé pour elles par la crainte de les voir se prendre aux cheveux, et leur seule ressource est de n'inviter que des chauves.

Pendant cette phase du XVIIIe siècle qui va de la mort du Régent à l'avénement de Louis XVI, tout se combinait, au contraire, pour faire de l'esprit français une puissance et d'un salon comme celui de madame Geoffrin une autorité, — Sainte-Beuve a dit une *institution*. Les pouvoirs officiels faiblissaient et chancelaient de plus en plus. Ils avaient cessé de croire en eux-mêmes, ce qui est le meilleur moyen de faire douter de soi. Chacune de leurs garanties s'affaissait sous une masse d'abus, à l'instar d'un vieux mur qui s'écroule sous un fouillis de plantes parasites. En dehors de ce gouvernement légal et visible, consacré à la fois et miné par le temps, il s'en formait un autre, invisible, intangible, insaisissable, de qui le poëte aurait pu dire : « Ceci tuera cela ! » — Les réformes n'existaient encore qu'à l'état de pressentiments, de vœux ou de préludes. Elles avaient le mystérieux attrait de tout ce qui va naître, de tout ce que l'imagination peut façonner et embellir à son gré ; aurore du jour, de l'année et de la vie ! On en était avec elles à ce moment qui n'est pas encore l'expérience, et qu'il est permis de comparer, non pas à une lune de

miel, mais à des fiançailles où on ne s'entrevoit que par ses beaux côtés. Dans ce monde vieilli que condamnaient tout ensemble la religion, le bon sens, l'humanité, la liberté et la morale, toutes les hardiesses d'idées étaient possibles et sans péril, parce qu'elles étaient sans application immédiate ; les esprits avides d'innovation et d'aventure reconnaissaient qu'il y avait beaucoup à faire ; ils ne se disaient pas qu'il y avait beaucoup à redouter.

Voilà, vous le savez, dans quel milieu s'agitaient, causaient, discouraient, écrivaient, pensaient et soupaient les amis et les commensaux de madame Geoffrin. Les surfaces étaient souvent d'une frivolité apparente qu'aurait dédaignée notre gravité ou notre tristesse. Une chanson par-ci, un quatrain par-là ; un *Éloge* de Thomas à juger en regard d'un *Conte moral* de Marmontel ; la question de savoir pourquoi on avait sifflé une tragédie de La Harpe ou applaudi une comédie de Poinsinet. Mais à travers ces futilités ou ces vieilleries, un observateur attentif aurait senti circuler un souffle nouveau ; le souffle précurseur des idées encore à naître, moins insignifiantes et plus subversives que les bouquets à Chloris et les bouts rimés. On eût dit deux mondes en présence, non pas comme deux héros d'Homère qui s'insultaient avant de se battre, mais plutôt comme deux adversaires courtois qui préludaient à un duel par une séance d'escrime. A coup sûr, madame Geoffrin, lorsqu'elle animait son salon de son sourire, lorsqu'elle accueillait, avec sa

grâce paisible et sa bonne humeur, Helvétius et Raynal, Fontenelle et Voltaire, Bouchardon et Vanloo, d'Holbach et d'Alembert, Marivaux et l'abbé de Saint-Pierre, Hume et Gibbon, Diderot et Chamfort, ne se doutait pas que, en leur donnant pour leurs étrennes des culottes de velours, elle préparait le règne des sans-culottes, que leurs jolis feux d'artifice se changeraient en meurtrières fusillades, leurs paradoxes en voies de fait et leur métaphysique en révolution. Elle sauvegardait tant bien que mal sa religion au milieu de ces démolisseurs. Pourtant, le jour où elle constata, en vérifiant ses comptes, que l'*Encyclopédie* lui revenait à plus de cent mille écus, cette excellente paroissienne dut se dire que sa chaise à l'église lui coûtait moins cher, et que la philosophie qui enseigne le mépris des richesses devrait du moins en faire un meilleur emploi.

Quoi qu'il en soit, la vie de madame Geoffrin n'eut pas d'épisode plus intéressant, que celui auquel se rattache la correspondance publiée par M. de Mouy. Née à l'extrême limite du grand siècle, elle avait dépassé la cinquantaine ou plutôt elle n'avait pas d'âge, quand un gentilhomme polonais, le comte Poniatowski, lui présenta un de ses fils, de trente ans plus jeune qu'elle. Confiance absolue chez le père, vif sentiment de respectueuse gratitude chez le fils, sincère et maternelle affection chez la femme d'élite qui devenait, pour ainsi dire, la tutrice française et la patronne du brillant et sympathique

étranger, tel fut le point de départ de ces relations qui commencèrent dans un salon et se continuèrent sur un trône. Onze ans après, ce jeune homme, Stanislas-Auguste, était élu roi de Pologne.

La notice de M. Charles de Mouy est très-remarquable, et nous rappellerait, si nous étions tenté de l'oublier, qu'il n'en est pas à son coup d'essai en fait d'études historiques. La correspondance est curieuse comme un chapitre de roman, et triste comme une preuve du néant des grandeurs humaines. Malgré ce prodigieux changement de fortune, les rapports d'amitié restent les mêmes entre l'honnête bourgeoise de Paris et l'élu de la chevaleresque nation. Au moment où il lui a écrit sa première lettre — 9 septembre 1764 — sa royauté ne date que de quelques heures. Désormais, madame Geoffrin l'appellera plus souvent *mon Roi* que *mon fils* ; mais il persiste à lui répondre : « *Ma chère maman!* »

Peu de destinées, au premier abord, paraissent plus enviables que celle de Stanislas-Auguste. Il est trop bon gentilhomme, — que dis-je? trop grand seigneur pour qu'on puisse le traiter de parvenu ; il est arrivé trop vite et trop haut pour que son avénement n'ait pas tout le prestige de l'imprévu. Il a trente ans ; il est beau, spirituel, galant, enthousiaste, intrépide ; son élection a été unanime, et les femmes ont acclamé celui que les palatins venaient d'élire. — « Toutes les principales dames » du royaume, écrit-il à madame Geoffrin, ont été pré-

» sentes au champ électoral, au milieu des escadrons de
» la noblesse..., et j'ai eu la satisfaction d'être proclamé
» par la bouche de toutes les femmes, comme par celle
» de tous les hommes présents à cette élection ; car le
» primat, en passant devant leurs carrosses, leur a réel-
» lement fait la gentillesse de leur demander qui elles
» désignaient pour Roi. Que n'étiez-vous là ? vous auriez
» nommé votre fils ! »

On le voit, ses illusions sont intactes, et il monte sur le trône avec le désir et l'espoir de faire le bonheur de son peuple. Six ans auparavant, il a eu le dangereux honneur d'être passionnément aimé de la grande-duchesse de Russie, qui devait s'appeler un jour Catherine II. Cet amour, qui allait être suivi de tant d'autres, elle le lui a donné à une époque et à un âge où elle ne l'avait pas encore avili en le prodiguant. Hélas ! la maîtresse d'un jour prétendait rester souveraine, et dégager des faiblesses de son cœur les intérêts et l'accroissement de son Empire. Il lui avait plu de réconcilier un moment, en sa personne, la Russie avec la Pologne, mais à condition que le roman s'absorberait dans la politique et dans l'histoire, et que son amoureux deviendrait son vassal. Elle avait employé toute son habileté, toute l'influence russe, à faire réussir l'élection de Stanislas-Auguste ; mais c'était moins pour prolonger ou consacrer de loin un souvenir d'enivrement ou de tendresse, que pour marquer de son sceau et de sa griffe impériale cette fragile couronne. Vous savez ce qui

en advint. Pour cet élu, cet heureux, cet enfant gâté de la fortune, dont la lettre de faire-part royale nous a révélé tant d'enthousiasme et de confiance, la Royauté ne fut plus bientôt qu'un fardeau et un supplice. Menacé au dedans, attaqué au dehors, se débattant contre la fatalité implacable qui livrait à la Russie et à la Prusse des lambeaux de son royaume, forcé de maudire celle qu'il avait aimée, il se consumait en stériles efforts pour remédier par son patriotisme aux vices de la constitution polonaise, que tout condamnait d'avance au démembrement et à l'anarchie. C'est cette situation poignante, interrompue çà et là par les échos de Versailles, de Paris et de Varsovie, tempérée par quelques curieux épisodes, notamment par la visite de madame Geoffrin à son royal correspondant en 1766, ce sont les crises et les alternatives de cette maladie chronique, dégénérant en maladie aiguë, que nous retrouvons dans cette série de lettres où ne se démentent jamais, d'une part, les témoignages d'une amitié à la fois respectueuse et maternelle, de l'autre, les délicates prévenances d'une affection attentive à dissimuler le roi derrière le fils adoptif. J'ai parlé de l'impression de tristesse que l'on garde de cette émouvante lecture. La Pologne de 1775 y est pour beaucoup, la France de 1875 pour quelque chose. Il existe de si douloureux points de contact entre les deux peuples ! des rapprochements si effrayants entre les deux dates! Il est si difficile de séparer, dans nos angoisses, dans notre

amour, dans nos secrètes rancunes peut-être, cette France et cette Pologne, qui se sont fait, en s'aimant, plus de mal que si elles ne s'étaient pas aimées !

Le malheur dispose au pessimisme, et le tableau des adversités d'autrui nous provoque à un retour sur nous-mêmes. En lisant la belle étude historique de M. Charles de Mouy et la correspondance qu'il publie, je ne pouvais me défendre d'une de ces pensées importunes que l'on secoue comme un mauvais rêve. Malgré moi, je me figurais, avec un frisson de terreur et de honte, ce que souffrirait chez nous un homme de cœur, placé à la tête du gouvernement, serré, meurtri, écrasé entre les puissances étrangères, acharnées à compléter une œuvre de démembrement, et les factions démagogiques, prêtes à envenimer par leurs fureurs ses embarras, ses humiliations et ses périls. N'insistons pas. Si vague, si chimérique qu'elle soit, cette idée est encore trop cruelle ! Mieux vaut finir sur une image plus gaie, qui nous transportera à mille lieues de Varsovie et de Metz.

— « Un jour, un des amis de madame Geoffrin, revenant chez elle après une longue absence, lui dit en causant de ses souvenirs : « Mais qu'est donc devenu ce vieux monsieur qui se plaçait toujours au bout de la table, et ne disait jamais rien à personne? — Ah ! répondit assez froidement madame Geoffrin, je sais de qui vous voulez parler... il est mort. — En vérité ! Et qui était-ce donc? — Mon mari. »

Rapprochez de ce détail caractéristique le mot si connu de madame Sophie Gay: « Pour que le salon d'une femme ait toute sa valeur et tout son charme, il faut que le mari soit nul, invisible ou absent »; — Puis souvenez-vous de tout ce qui paralysa les bonnes intentions du roi de Pologne : vous vous direz que les maris négligés par leurs femmes sont moins à plaindre que les Rois torturés par leurs peuples; vous comprendrez pourquoi le règne de Stanislas-Auguste a été si malheureux, et le salon de madame Geoffrin si agréable.

VII

LES POËTES[1]

I

12 juin 1875.

Si vous lisez ce sommaire avec quelque attention, vous reconnaîtrez qu'un immense honneur vient d'être fait à la poésie et au groupe des poëtes. Un grand artiste, un des plus illustres conciliateurs de l'idéal et du réel, le peintre prédestiné de la Bretagne dont il saisit admirablement les austères et sauvages harmonies, Jules Breton, a publié chez Alphonse Lemerre, sous ce titre qui lui sied si bien : *les Champs et la Mer*, un volume de vers

1. M. Jules Breton. — M. Joseph Autran. — E. Achille Millien. — M. Auguste Balluffe. — M. N. Martin. — M. Paul Bourget. — M. Octave Ducros (de Sixt.)

qui valent presque ses tableaux. J'y reviendrai tout à l'heure. Mais comment résister au plaisir de rapprocher de ce charmant livre la *Vie rurale*, de Joseph Autran ? Que d'affinités entre ces deux talents dont la pureté défie la blancheur de l'hermine bretonne et l'azur du ciel méridional ! Ici un merveilleux paysagiste qui se révèle poëte, là un éminent poëte doublé d'un paysagiste incomparable. Au Nord, *les Champs et la Mer*; au Midi, *les Poëmes de la mer et la Vie rurale*. Des deux côtés, cet arôme balsamique et salubre qui s'exhale des œuvres écloses sous l'œil de Dieu, en présence des beautés ou des majestés de la nature, leur inaltérable modèle. Simplicité, grâce, vérité, grandeur, la grève avec ses vastes horizons, le Luberon, cette montagne virgilienne dont Joseph Autran immortalise les cimes lumineuses, les flancs boisés, les bruyères odorantes et les pittoresques légendes, la falaise découpant sa rude silhouette sur un fond de brume et de nuage, la source dans le creux du rocher, le nid dans la haie d'aubépine, le verger secouant à la brise d'avril sa neige printanière, la goutte de rosée à la pointe des herbes, l'hirondelle des mers à la pointe des vagues, le rossignol cher à Roméo, l'alouette redoutée de Juliette, les douceurs du matin, les mélancolies du soir, tout est là. Je couvrirais cette page avant d'avoir énuméré les richesses de ce poétique trésor, ce bagage du poëte et du peintre, ces parfums, ces rayons, ces images, ces visions, ces rêves, cette ivresse des champs, ces

hymnes de la créature au Créateur : mystérieux abris où l'âme se repose avec délices pour échapper à cette odieuse politique, qui n'a pas même l'esprit de respecter ses entr'actes.

Et cependant j'ai failli ne pas parler de la *Vie rurale*. Pourquoi ? Afin d'éviter les redites? Non ; car on ne craint pas de se répéter à propos d'une œuvre qui était déjà excellente en 1856, et qui est devenue exquise. Hélas ! je boudais la vie rurale — avec ou sans italiques, — pour une raison qui n'a rien de commun avec les beaux vers du poëte, et dont notre cher Virgile aurait à subir le contre-coup.

Vous êtes jeune, — agréable hypothèse ! — et vous aimez passionnément une femme, que vous croyez digne de toutes vos tendresses. Vous étiez malheureux, et elle vous a consolé. Ses sourires vous ont fait un moment oublier vos propres douleurs et les calamités de votre patrie. Vous demandez son portrait à Cabanel ou à Jalabert ; l'artiste se surpasse, et vous ne savez à qui donner la préférence, tant le modèle est beau, tant la copie est ressemblante ! Mais voici un coup de foudre : Vous découvrez que cette femme vous trahit ; vous constatez qu'elle vous ruine. Quel sera le résultat de cette double découverte ? Evidemment, vous romprez avec la femme, et vous cesserez de l'aimer, même en peinture.

Longtemps, bien longtemps, la campagne a été pour moi cette maîtresse idéale, cette fidèle consolatrice à a-

quelle on a recours dans les jours de deuil et de tristesse. On ne voudrait pas de plaisirs plus bruyants et plus vifs. On a peur du monde et de ses fêtes, de la foule et de ses rumeurs. On s'enferme dans sa douleur comme dans un sanctuaire, et tout ce qui surviendrait du dehors vous ferait l'effet d'une profanation ou d'une injure ; tout excepté les scènes de la vie rurale, où vous pouvez tour à tour adorer Dieu dans son ouvrage, contempler l'homme dans son travail. Ce Dieu qui vous a frappé semble désarmer sa main paternelle du moment qu'il vous remet en contact avec ces forêts et ces prairies, ces vallons et ces collines, ces fruits et ces fleurs, ces grappes et ces épis, perpétuels témoignages de sa miséricorde et de sa bonté. Ces hommes qui vous ont froissé, que vous vous croyez en droit de mépriser ou de haïr, prennent une honnête revanche dès l'instant où vous les voyez, dociles au précepte divin, labourer leur champ, ensemencer leur sillon, greffer leur arbre, faucher leur pré, moissonner leurs gerbes, tailler leur vigne, accepter avec une philosophie chrétienne la chaleur et la fatigue, le vent et la pluie, l'orage et la gelée, toutes les déceptions du travailleur aux prises avec le caprice des saisons. Je m'étais habitué de bonne heure à ces fortifiants spectacles. Je vivais avec eux dans une douce intimité ; je les comptais au nombre de mes amis, et, quand je me sentais trop affligé ou trop abattu, il me semblait que des voix familières sortaient de ces sauvages

retraites, de ces ravins et de ces buissons, de ces massifs et de ces clairières, pour me dire : « Pourquoi désespérer ? Nous sommes là ! » Mon affection et ma reconnaissance en redoublaient, et je n'aurais pu sans ingratitude ne pas en faire profiter les poëtes qui, en des pages inoubliables, se chargeaient d'exprimer, de traduire, d'embellir, de fixer mes impressions rustiques, depuis le *O fortunatos nimium* ! que nous récitions au collége, jusqu'au *Journal de Campagne*, que je ne me lasse pas de relire.

Mais, franchement, il y a un terme à tout, même à la patience et à la résignation d'un agronome. C'est trop fort, la faillite est trop lourde, le passif trop écrasant, la trahison trop manifeste. La consolatrice me désole, l'infirmière m'achève, la sœur de charité me dévalise, la nourrice remplace son lait par du verjus ; la vertueuse maîtresse commet plus de noirceurs qu'il ne s'en cache, en six mois, sous les plus illustres rideaux du demi-monde. Joseph Autran, dont la muse est si compatissante pour les pauvres, les faibles, les déshérités et les petits, me pardonnera cette digression, qui rentre d'ailleurs dans ma spécialité de critique en sabots. Pour quiconque tient une plume ou dispose d'un moyen de publicité, c'est un devoir d'appeler l'attention de nos seigneurs et maîtres sur un état de détresse qui ne peut que compliquer — hélas ! ou simplifier les problèmes de la politique et qui finira par mettre d'accord — sur

le même tas de paille — riches et indigents, producteurs et consommateurs, travailleurs et oisifs, rentiers et prolétaires, conservateurs et radicaux, réactionnaires et démagogues, royalistes et républicains, autoritaires et *partageux*. Je ne sais ce qui se passe dans nos autres provinces. Mais ce que je puis affirmer, c'est que, sur les bords du Rhône, du Gardon et de la Durance, jadis si riants et si fertiles, la terre ne rend plus de quoi nourrir ni ceux qui la possèdent ni ceux qui la cultivent. Partout où l'on n'est pas inondé, englouti, submergé, noyé, on meurt de soif; là où les fleuves ne débordent pas, les sources tarissent. Le *phylloxera* a tué le vin, la sécheresse a supprimé l'eau; l'industrie blesse à mort l'agriculture; la chimie a inventé une poudre dont la concurrence fait tomber si bas notre bienfaisante *alizaris*, qu'on la laisse pourrir sur sa racine comme le vil chiendent ou la dévorante ivraie. Les compliments virgiliens ressemblent à d'amères ironies. La campagne ne nous apparaît plus qu'à travers des tourbillons de poussière qui sautent aux yeux, prennent à la gorge et font de la promenade un supplice. Des maladies étranges, inconnues, attaquent les mûriers, atrophient les olives, peuplent de vers rongeurs les poires et les pêches, communiquent aux melons des *vertus* qui ne pourraient être appréciées que par les prisonniers. Navrés de nos misères, les *magnans*, au lieu de suivre le conseil poétique d'Écouchard Lebrun et de s'enfermer

avec joie dans leur tombeau *d'or et de soie,* se livrent aux tentations vertigineuses du suicide et se pendent aux touffes épineuses qu'ils devaient couvrir de leurs chefs-d'œuvre.

Les propriétaires, tendant leurs mains suppliantes, prient humblement leurs fermiers, non pas de les payer, — la prétention semblerait impayable, — mais de ne pas les abandonner. Encore un an de ce régime, et la métairie n'aura plus rien à envier au château, la chaumière à la métairie, la belle étoile à la chaumière. Égalisés par cette effroyable crise agricole, nous pourrons nous dire les uns aux autres : « Babeuf a raison et Proudhon n'a pas tort ; à présent que nous n'avons plus rien, partageons ! » En vérité, c'est à se demander si la bosse de M. Naquet n'est pas la boîte de Pandore d'où sont sortis tous ces fléaux... Hélas ! il en sortira bien d'autres !

J'étais donc brouillé avec la campagne ; nous allions nous rendre lettres et portraits, lorsque j'ai rouvert cette délicieuse *Vie rurale*. O prodige ! à mesure que j'avançais dans cette lecture, je sentais mes griefs se fondre comme la neige de mars aux premiers rayons de soleil. Après tout, Léonard de Vinci n'est pas responsable des ravages qu'a pu exercer, en son temps, la Joconde ; ce n'est pas la faute du Titien si Vénus et ses *feux redoutables* ont trop souvent incendié le monde, et les maléfices de Salomé n'ont pas enlevé un admirateur à l'étonnante peinture de notre héroïque Henri Regnault.

Comment résister d'ailleurs au charme de ce livre, où se résume tout ce que la vie des champs, laborieuse et paisible, active et souriante, sérieuse et féconde, offre de consolant, de fortifiant et de balsamique? Une femme laide ou vieille peut se plaindre de son miroir; jamais du tableau qui la flatte ou qui la représente dans toute la fraîcheur de ses vingt ans.

Aujourd'hui, ce beau volume est distribué de manière à suivre, pour ainsi dire, la marche des saisons et à faire de l'ensemble le calendrier du campagnard guidé par le poëte : « *Pendant que la terre est en fleurs.* » — « *Pendant que les moissons mûrissent.* » — « *Pendant que les arbres s'effeuillent.* » — Toutes les aimables joies du printemps, toutes les robustes ardeurs de l'été, toutes les douces mélancolies de l'automne. En d'autres termes, toute l'histoire de la campagne en trois chapitres; car, pendant l'hiver, elle est morte, et la mort n'a pas d'histoire. Grâce à ce classement, le lecteur, retrouvant une pièce de l'ancien recueil ou découvrant une nouvelle perle dans cet écrin de millionnaire, peut immédiatement la rattacher à telle ou telle phase de l'année champêtre, ce qui en augmente la valeur, l'agrément et l'à-propos. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, il est clair que les strophes ravissantes où le poëte demande grâce pour son confrère le rossignol, pris dans les mailles d'un filet provençal, se rapportent exactement au mois de septembre, où le premier ténor de nos *bocages*

n'est plus qu'un pauvre choriste enrhumé. Le *Démon du Midi* n'a tout son effet que lu en juillet, par une chaleur de trente-cinq degrés, avec le thermomètre pour commentateur. J'en dirai autant du *Scherzo*, de *Sous les Troënes*, de *Pendant la moisson*, de l'*Odeur des foins*, de la *Chanson d'octobre*, de *Dernières feuilles*, du *Vol des âmes*. Ce sont, l'auteur nous le dit, comme autant de numéros d'un journal de campagne, et plût au ciel que les journaux des villes fussent aussi riches de bons conseils et de pures images, eussent autant de franchise, de droiture, d'harmonie et de grâce !

Vous le savez et nous l'avons répété souvent, le meilleur moyen de louer un poëte, c'est de le citer. La citation, en pareil cas, a le double avantage de prouver mieux que tous les éloges le mérite de l'ouvrage dont on parle, et de corriger, par les séductions de la poésie, ce que la critique a toujours d'un peu fade dans la louange, de maussade dans le blâme et d'aride dans le raisonnement. En relisant et en citant Jules Breton et Joseph Autran, je hasarde une remarque. Tous deux sont épris d'idéal, et ce n'est pas un de leurs moindres titres à mon admiration et à mes sympathies. Mais, chez le peintre, l'idéal reste encore pittoresque ; c'est au lecteur à lui faire sa part d'après le tableau que lui montre l'artiste. Chez le poëte, le sentiment s'empare de l'image, en devient maître, se l'assimile, lui prête ses ailes et l'enlève avec lui. Jamais vocations ne furent mieux justifiées.

Voici *la Saint Jean*, de Jules Breton :

Tandis que dorment les faucilles
Aux hangars, vers la fin du jour,
Autour des feux, les jeunes filles
Dansent en rond au carrefour.

Dans le crépuscule que dore
Un dernier rayon incertain,
Sur l'horizon où vibre encore
La brume chaude du lointain,

On voit leurs silhouettes sombres
Que baigne un reflet azuré,
Dans le mystère exquis des ombres
Décrire leur pas mesuré.

Et le mouchoir qui se soulève
Au vent du joyeux tourbillon,
Sur leur épaule bat sans trêve
Comme une aile de papillon.

Et la ronde passe et repasse,
Mêlant ses voix à l'unisson ;
Vers les étoiles, dans l'espace,
On croit voir monter la chanson.

Et les jeunes gens aux murailles
Adossés avec abandon,
Ténors, barytons, basses-tailles.
Accompagnent en faux-bourdon.

Parfois une vieille au front morne
Glapit quelques sons chevrotans,

Assise sur la même borne
Qui la connaît depuis cent ans.

La chauve-souris, qui séjourne
Au pignon noir, prend son essor,
Et, bête étrange, tourne, tourne,
Au ciel où nage un croissant d'or.

Dansez ! dansez ! ô jeunes filles,
En chantant vos chansons d'amour,
Demain, pour courir aux faucilles,
Vous sortirez au petit jour.

Quant à la *Vie rurale*, c'est à pleines mains que je pourrais cueillir ces gerbes d'or, ces touffes de fleurs ou ces grappes vermeilles. Je choisis, entre vingt chefs-d'œuvre, les stances *Aux Paysans* ; outre leurs beautés poétiques, elles sont tout à fait de circonstance, en un temps où nos conscrits, après un certain nombre d'années passées sous les drapeaux, ne veulent ni redevenir paysans ni rester militaires, et demandent au maire de leur village ou au conseiller général de leur canton une place dans les chemins de fer ou à l'octroi de la ville voisine :

AUX PAYSANS

A ceux qui vous diront la ville et ses merveilles
N'ouvrez pas votre cœur, paysans, mes amis !
A l'appel des cités n'ouvrez pas vos oreilles ;
Elles donnent, hélas ! moins qu'elles n'ont promis.

Laissez chanter le chœur des machines stridentes ;
Laissez les noirs engins hurler à pleins ressorts.
De vos sages aïeux, gardez les mœurs prudentes ;
Et, comme ils ont vécu, vivez... calmes et forts !

La cité pour son peuple en vain se dit féconde ;
Le pain de ses enfants est rude à presque tous.
Sous un luxe qui ment, tel rit aux yeux du monde
Qui tout bas porte envie au dernier d'entre vous.

Paisibles et contents, la tâche terminée,
A votre cher foyer vous rentrez chaque soir.
Combien de citadins, au bout de leur journée,
Ne rapportent chez eux qu'un morne désespoir !

De beaux enfants vermeils, une chaste compagne,
Voient se pencher sur eux votre front adouci.
Pour le pâle ouvrier que la misère gagne,
La femme et les enfants sont un âpre souci.

A vos champs, à vos bois demeurez donc fidèles ;
Aimez vos doux vallons, aimez votre métier.
Auguste est le travail de vos mains paternelles ;
C'est à votre sueur que vit le monde entier.

De l'air qui vous entoure une sagesse émane
La plante vous conseille et le sol vous instruit.
Restez ! dit le sillon dont vous cueillez la manne
Et le frêne du seuil : Malheur à qui me fuit !

Les saisons, il est vrai, vous sont parfcis cruelles
Aux caprices des cieux vos labeurs sont soumis.
Les blés, tendres encor, sont broyés par les grêles
Les vergers sont battus par es vents ennemis.

Le désastre pourtant n'est jamais sans remède ;
Avant peu, sous vos toits, la douleur s'interrompt.
L'olive a fait défaut, les prés viendront en aide ;
Si les blés ont manqué, les pampres donneront.

Redoutez seulement la misère des villes !
De quels affreux haillons ses membres sont vêtus.
Que d'opprobres en elle et de passions viles !
La pauvreté rustique est mère des vertus.

Elle a sa dignité ; sans envie et sans haine,
Elle va poursuivant le travail de ses bras.
Virile et bienfaisante, elle ressemble au chêne,
D'autant plus généreux sur des sols plus ingrats.

C'est elle qui revêt d'une indomptable force
Vos fils, durs à la neige, insensibles au feu ;
Par elle vous gardez, sous une rude écorce,
Les tendresses du cœur et la croyance en Dieu.

Si la France un matin vous aligne en phalange,
Fiers, vous faites honneur à votre humble berceau,
Vous tous, les héritiers des gloires sans mélange,
Frères de Jeanne d'Arc, de Hoche et de Marceau.

Vous allez, votre foule aux frontières se rue ;
Pieds nus, vous bondissez, vous courez en sarraux,
Et le fer se transforme, et, d'un soc de charrue
Vous forgez en chemin la lance des héros !

A ceux qui vous diront la ville et ses merveilles
Fermez bien votre cœur, paysans mes amis !
A l'appel des cités fermez bien vos oreilles ;
Elles ne donnent pas ce qu'elles ont promis.

J'aperçois d'ici vos deux objections. Me voilà bien près de me contredire, moi qui viens de lancer contre la campagne de si furieux anathèmes, et voilà des paysans fort différents de ceux que nous ont montrés nos expériences de chaque jour et les épisodes de l'invasion de 1870. Que voulez-vous? si vous exigiez d'un critique qu'il fût toujours d'accord avec lui-même, il serait forcé d'en rester à son premir article ; ce dont personne ne se plaindrait. Si les poëtes n'avaient pas le droit d'embellir la réalité, il n'y aurait plus de poésie. Les lecteurs de la *Vie rurale* ajouteront : « — Ce serait bien dommage ! »

II

Vous connaissez la réponse de ce berger à qui on demandait ce qu'il ferait s'il devenait tout à coup millionnaire. — Je garderais mes moutons à cheval ! répliqua-t-il. — Garder ses moutons à cheval, voilà certes un bien vif plaisir; mais n'est-ce pas un luxe plus charmant encore, pour un poëte, sincèrement épris de son art, de publier et de relire ses vers dans un volume admirablement beau, tel que celui que j'ai sous les yeux, et que M. Alphonse Lemerre, aidé d'un groupe d'excellents artistes, a consacré aux *Poésies* de M. Achille Mil-

lien? Quel homme, cet Alphonse Lemerre, et quel bienfait de la Providence, au moment même où la poésie est en disgrâce, où les positifs et les sceptiques la déclarent morte de vieillesse, où les poëtes, après avoir donné un corps, une forme, une âme, un esprit, un visage, à leurs rêves les plus hardis, à leurs fictions les plus chimériques, à leurs créations les plus fantastiques, se trouvent en face de cette triple chimère, bien autrement impossible; un éditeur, un acheteur et un lecteur! Eh bien! Alphonse Lemerre a réalisé ce qui semblait irréalisable. Il a été l'intrépide sauveteur de ce poétique naufrage, le médecin qui ne désespère pas de son malade, l'avocat qui découvre des ressources nouvelles pour le salut de son client. Grâce à lui, ce terrible monosyllabe — CLAYE — qui jadis était synonyme d'un affreux supplice, devient, pour les auteurs et pour le public, le gage, non plus d'une exécution, mais d'une impression sans peur, sans reproche et sans coquille. Grâce à lui, les Leconte de Lisle et les François Coppée, les Sully-Prudhomme et les Paul Bourget, les Lafenestre et les Anatole France, les Alphonse Daudet et les Achille Millien, — sans compter vingt autres dont le dénombrement serait trop long, — ont pu sortir de ce demi-jour, plus favorable à la rêverie qu'à la célébrité, échanger le crépuscule contre la pleine lumière, et former une brillante pléïade, un bataillon sacré qui a le droit de vous dire : — « Voyons! Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, c'est très-

bien, c'est convenu ; ils sont admirables, incomparables ; nous les savons par cœur, et nul ne songe à les discuter ; mais, au lieu de les déifier, il faudrait les haïr si leurs noms glorieux devaient s'inscrire, en guise d'épitaphe, sur le tombeau de la poésie française, s'ils devaient éternellement servir à étouffer quiconque essaie de parler, après eux, la langue divine. Nous ne prétendons pas les tuer ; est-il juste qu'ils nous empêchent de naître? »

Donc, M. Achille Millien, en se contemplant dans ce splendide volume, a dû éprouver une émotion analogue à celle que ressent, non pas une belle coquette en se regardant complaisamment dans son miroir, mais plutôt une mère conduisant sa fille au bal après une minutieuse toilette, et se disant tout bas que jamais fraîche beauté et taille élégante n'auront été mises en relief par une plus ravissante parure. Je sais bien que l'habit ne fait pas le moine, que la ciselure ne fait pas le métal, que l'écrin ne fait pas le bijou, que la femme la mieux parée n'est pas toujours la plus jolie, et que, Pâris Bordone (pas celui d'Avignon,) ayant peint une Vénus toute couverte de soie et d'or, le vieux Tintoret s'écria : « Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite magnifique ! » — Prenez grande pourtant ! n'est-ce pas déjà de bien bon augure, un poëte inspirant, par son caractère et son talent, assez de confiance et de sympathie, pour que des artistes tels que Barrias, Chabry, Hanoteau, Bryon,

Patrois, Max Lalanne, Saffrey, etc., etc., se fassent les confidents et les amis de son œuvre, en étudient tous les aspects, en pénètrent le sens intime, et rapportent de cette intimité de délicieux dessins? Le frontispice, à lui seul, suffirait au succès du livre: il nous introduit chez le poëte, sous un portique de fleurs qui mériterait de se changer en arc-de-triomphe. Que dire du *Printemps*, de M. Pierdon; de la *Légende de l'eau*, de Félix Barrias; du *Clair de lune*, de Lalanne; de la *Légende de la guerre*, de Lançon; de l'*Adoption*, de Ballin, de la *Légende du charbonnier*, de Hanoteau; de la *Légende de l'air*, de F. de Niederhausen-Kœchlin, sinon que de pareils dessins ne peuvent être inspirés que par de beaux vers?

L'œuvre de M. Achille Millien est trop vaste pour que l'analyse puisse l'effleurer, même avec des pattes de mouche ou des ailes d'abeille. Je crois en donner une idée assez exacte en la comparant à un immense clavier où toutes les voix du monde extérieur et du monde invisible rencontreraient tour à tour un accompagnement ou une mélodie. La musette du pâtre alterne avec le clairon des batailles, l'écho des ruines avec la légende évangélique, le *lieder* d'origine germanique avec le sonnet de physionomie française. Les sinistres rumeurs de l'invasion vibrent à travers ces paysages où les rigueurs de l'hiver ont effacé les traces légères du printemps. Le uhlan passe à cheval dans le morne silence

de ce village dont le sol est durci par la glace, dont les toits exhalent les dernières fumées de l'incendie. Les fureurs de l'homme donnent la réplique aux sourires de la nature ; les tambours et les obus, le grincement des chariots et le rugissement des canons, répondent aux gazouillements de l'alouette et à la chanson des faneuses. Les larmes de la Lorraine et de l'Alsace mouillent les fleurs éparses des myosotis et des marguerites. Les cyprès s'inclinent sur les croix de bois noir ; la poésie écrit sous la dictée du patriotisme. Ce qui caractérise le talent de M. Achille Millien, ce qui lui vaudra de légitimes suffrages, c'est que, passionnément artiste et sincèrement poëte, ou, en d'autres termes, attiré par vocation et par goût vers les images de paix, de douceur, d'égoïsme à deux avec la campagne ou la Muse, il est tout à coup saisi d'une émotion mâle et généreuse et l'exprime en énergiques accents, chaque fois que reviennent sous sa plume les scènes de la guerre et les souvenirs de nos désastres. Je crois voir les soldats de Neuville ou de Detaille traversant un paysage de Jules Dupré ou de Daubigny.

Encore une fois, les insuffisances de l'analyse ne peuvent être suppléées que par une citation. Je n'ai que l'embarras du choix. L'*Adoption* est bien pathétique ; la *Légende de l'eau* ressemble à une page de la Bible, commentée par un riverain de la Loire; mais ces deux poëmes dépasseraient mon cadre. Je me décide pour

FRATERNUM CARMEN

Jeunesse, toi qui sens battre dans ta poitrine
Un cœur chaud qui s'indigne au mot de lâcheté,
Toi qui joins à la soif de la beauté divine
L'amour de la justice et de la vérité !

Avant que le flambeau qui rayonne en ton âme
Ne pâlisse à travers ce monde ténébreux ;
Avant que nul fauteur de trahison infâme
Ne mêle son poison à ton sang généreux ;

Avant d'avoir connu l'heure des défaillances
Où le front est courbé par le doute vainqueur,
Et d'avoir entendu, pleurant sur tes croyances,
Le glas de ta vertu résonner dans ton cœur.

Avant de regretter ta virilité morte,
O jeunesse, affermis ton honneur virginal !
Et qu'une volonté souveraine t'emporte
Jusqu'à l'azur sans tache où règne l'idéal !

— Notre ciel est voilé de brume et de poussière ;
Joyeux d'avoir proscrit la grâce et la beauté,
Nous dressons des autels à l'inerte matière,
Indifférents à tout, même à la liberté !

Le siècle au plus offrant, sans honte, voue un culte...
Mais toi, foulant aux pieds ces prostitutions,
Sois plus fière, ô jeunesse, et prends pour une insulte
L'appel fallacieux de nos corruptions !

Le vulgaire, à qui l'or a donné son bien-être,
Sous l'abject despotisme aisément s'assouplit ;
Heureux comme un troupeau docile à l'œil du maître,
Il est prêt à bénir la main qui l'avilit.

Un sommeil énervant l'engloutit ; vers sa chute
Il marche aveuglément sans souci ni remords.
Toi, tu t'en souviendras ; le travail et la lutte
Sont des conditions que Dieu demande aux forts.

Entre donc avec foi, jeunesse, dans la vie !
Place haut ton espoir, ton rêve et tes amours !
O fille des héros, l'avenir te convie,
Et pour un labeur mâle il ouvre ses grands jours.

Il faut que, dans la tombe où veille leur mémoire,
Tes aïeux, ces vaillants des immortels combats,
Ranimés un instant par un souffle de gloire,
Disent : « La France est belle et ne périra pas ! »

On ne peut se défendre de réflexions mélancoliques sur l'inégalité des conditions en littérature, quand on songe que MM. Chivot et Duru, par exemple, ou, si vous l'aimez mieux, MM. Leterrier et Vanloo, sont aux yeux de bien des gens — et des mieux posés — de plus grands personnages, des célébrités plus brillantes que M. Auguste Baluffe, auteur des *Vibrations poétiques* et des *Cigarettes*. Pourtant, en ouvrant ces modestes volumes, on a envie de chanter comme le Faust de Gounod : « Que de trésors dans cette obscurité ! » — et ce n'est

pas le cas d'ajouter que l'on chante ce que l'on n'oserait pas dire. Je me méfiais un peu au premier abord. Ces poésies, bien qu'éditées par la librairie académique de Didier, avaient un petit air provincial qui semblait les condamner à ne pas faire parler d'elles. Vous savez quelle est sur ce point la puissance du préjugé, du paradoxe et du parti-pris. Paris est essentiellement réfractaire à la poésie pure. Il n'a ni le droit de l'inspirer, ni le temps de la lire, ni le moyen de la récompenser. Son mouvement, ses goûts, son tour d'esprit, sa manie de sacrifier un bon sentiment à un bon mot, ses corruptions élégantes, ses servitudes volontaires ou forcées, son atmosphère étouffante ou violente, la rapidité de ses impressions, de ses curiosités, de ses arrêts, de ses engouements, de ses dédains, tout cet ensemble ne peut que s'opposer ou faire tort à l'épanouissement de ces fleurs poétiques qui ne sauraient se passer de culture, de rosée, d'air et de soleil ; elles peuvent croître sur des ruines, prospérer dans la solitude, se mêler à l'herbe des cimetières, grandir entre les dalles d'une église de village ; mais elles languissent et meurent sur le pavé, l'asphalte ou le macadam des grandes villes. N'importe ! il n'est pas plus permis à un poëte de se laisser soupçonner de provincialisme qu'à une jolie femme d'avouer un chapeau ou une robe qui n'arrive pas directement du faubourg Saint-Honoré. Voltaire, s'il revenait au monde, dirait encore : « Faites tous vos vers à Paris ! »

J'espère, pour notre honneur, qu'il n'aurait plus besoin d'ajouter : « Et n'allez pas en Allemagne ! »

Parisien d'intention ou de fait, provincial de résignation ou d'habitude, M. Auguste Baluffe est un vrai poëte. Il a le don, il a le secret, il a l'émotion, il a le charme ; il aime, il pleure, il prie ; les battements de son cœur sont si sincères qu'ils font battre le nôtre. Souvent un trait lui suffit pour éveiller tout un groupe d'images et d'idées. Ecoutez ! Nous sommes au printemps, à la fin d'avril : quoi de plus frais et de plus gracieux que ces six vers :

Un matin de printemps, s'ennuyant sur sa branche,
La fleur du pommier dit à la rose : « Oh ! combien
Ton sort est doux ! on t'aime, on t'admire, on se penche
Pour sentir ton parfum... on méprise le mien... »
— La rose, triste, dit : « Plains mon sort, ô fleur blanche !
Tu laisseras un fruit ; je ne laisserai rien ! »

D'autres fois, une légère pointe de raillerie aiguise la sensibilité ou la rêverie du poëte. Que dites-vous de ces *Épanchements* où se révèle la suave harmonie d'un jeune couple que l'on peut supposer en pleine lune de miel :

Elle lui disait : « Comme ces prairies
» Sont belles à voir ! Comme ces grands bois
» Inspirent au cœur mille rêveries !
» Comme ces oiseaux ont de douces voix !

» Comme on est ravi dans ces frais parages !
— Il dit : « Nous aurons bien *peu de fourrages.* »

Elle lui disait : « Comme l'air est pur !
» Comme le soleil brille dans l'azur !
» Comme le lointain bleuit les montagnes !
» Comme l'on éprouve un plaisir divin
» A fouler à deux les vastes campagnes !... »
— Il dit : « *Nous aurons aussi peu de vin.* »

Elle lui disait : « C'est si beau, l'automne !
» C'est si beau l'été ! si beau le printemps !
» C'est si beau l'hiver, quand on a vingt ans !
» C'est si bon d'aimer tout ce que Dieu donne !
» Qu'un riche est heureux de faire du bien !... »
— *La propriété ne rapporte rien !* »

Hélas ! oui, rien de plus vrai ; la réplique est tout à fait de circonstance, et l'on serait presque tenté de donner raison à ce mari prosaïque ; mais, pour être absolument juste, l'aimable poëte n'aurait-il pas dû demander deux sons à la même cloche, nous offrir la contrepartie de cet édifiant dialogue, placer en regard de cette épouse incomprise un époux incompris ? Je supposerais, par exemple, un homme jeune, sentimental, romanesque, artiste, épris de pittoresque et d'idéal, marié depuis une quinzaine, amenant sa femme dans le château héréditaire ; puis, le lendemain, se promenant avec elle à travers bois et prairies, et lui disant :

Il disait tout bas : « Vois-tu ces prairies
» Qui font naître au cœur mille rêveries ?
» Quoi de plus charmant que ce frais vallon ?
» Ma terre avec toi me semble plus belle... »
— « Si nous la vendions, ami, disait-elle,
» Nous pourrions meubler boudoir et salon... »

Il lui disait : « L'air, sur cette colline,
» S'embaume, en passant, d'une odeur divine.
» Entends-tu la voix de ce vieux clocher
» Qui répète au loin la bonne nouvelle ? »
— « Avec cet argent, mon Paul, disait-elle,
» Nous pourrions avoir chevaux et cocher. »

Il disait encor : « Ces vastes futaies,
» L'or de ces moissons, les fleurs de ces haies,
» Tout va resplendir, si tu me souris !...
» Mon cœur près du tien attend l'étincelle... »
— « C'est un capital perdu, disait-elle ;
» Nous pourrions avoir hôtel à Paris ! »

Que M. Baluffe me pardonne cet essai d'acclimatation de la poésie dans la critique. Beaucoup moins métaphysicien que Malebranche, je ne suis pas plus poëte que l'auteur du fameux et *ondoyant* distique. Ma chicane d'ailleurs n'ôte rien à mes profondes sympathies pour ces *Vibrations*, dont il suffit d'indiquer les trois parties principales pour faire comprendre avec quel art ou plutôt avec quel naturel M. Baluffe a su graduer les divers sentiments du cœur humain et les diverses phases de

la vie. AMOUR ! c'est, en effet par là que l'on commence ; mais cet amour même ne se ressemble pas, suivant qu'on en est encore aux rêves de la première jeunesse ou qu'on subit les expériences de la seconde. *Les Rêves bleus* ! voilà le début, et vous aurez, sous cet heureux titre, toutes les chansons printanières, toutes les nuances de l'azur, toutes les illusions riantes, fragiles trésors de la vingtième année, de ces heures rapides et sans lendemain, où la poésie et l'amour apparaissent sous les mêmes traits, reflètent la même image et parlent la même langue. Pas un nuage dans ce ciel, pas une ride sur ces joues vermeilles ; pas une tache sur cette robe blanche ; pas une goutte d'amertume dans cette coupe comparable à la fleur du magnolia. Est-ce pour une veille de fiançailles ou pour les mystiques joies de la première communion, que sont écrites les délicieuses strophes *Sur une voilette* ?

Sur son front céleste,
Petit voile, reste
    Mouvant ;
Flotte à son visage
Ainsi qu'un nuage
    Au vent,

Montre, ô petit voile,
Ses regards d'étoile
    A tous ;
Car rien ne peut rendre
Mon cœur, grave et tendre,
    Jaloux.

Comme dans un temple,
Fais que l'on contemple
Ses traits
Si purs que la grâce
Du lys blanc s'efface
Auprès.

Sa beauté rayonne ;
Ne cache à personne
Ses yeux ;
Laisse-les voir comme
Dieu fait voir à l'homme
Les cieux !...

Mais le temps s'écoule, les nuages surviennent, et le poëte a trouvé, pour les orageux réveils de ses rêves bleus, un titre bien spirituel : *in partibus* — sous-entendez *infidelium*. Ici l'ange devient femme, le lys se change en tubéreuse. La vierge naïve nous est tour à tour présentée sous les aspects qui la dérobent aux chastes effusions du premier amour; maternité ou coquetterie, élégances mondaines ou séductions du vice; alternatives d'espérances et de mécomptes, d'ivresses et de douleurs. Le poëte aime encore; mais son amour n'a plus les sérénités matinales; il devient synonyme d'inquiétude et de trouble; ce n'est plus l'étoile dont les douces clartés se confondent avec les premières blancheurs de l'aube : c'est la flamme qui consume et qui dévore. Silence! voici la diversion terrible qui va

supprimer tout ensemble les rêves bleus et les diables noirs; la date néfaste qui remplacera les ramiers et les colombes par les vautours et les orfraies. — 1870! — Le premier chapitre s'appelait *Amour*; le second s'appellera *Patrie*:

Poëte ! trop longtemps aux genoux d'une femme,
Ta jeunesse inclina ton cœur et ta raison.
Lève-toi ! Tes amours ne sont plus de saison.
Un austère devoir maintenant te réclame.

O poëte insensé ! regarde à l'horizon
Ton pays ravagé par le fer et la flamme...
Un regret du passé reste-t-il dans ton âme?
T'en souvenir encore est une trahison.

Lorsque la France accourt à la frontière en armes,
Honte à qui peut verser sur soi-même des larmes !
Honte à qui peut gémir, quand un peuple se bat !

Va ! le fusil sied bien aux mains d'un homme libre ;
Et, si ta lyre encor pendant la guerre vibre,
Que ce soit seulement pour des chants de combat.

Il tient parole, et je vous recommande spécialement, dans cette seconde partie, les *Oiseaux de proie*, *Le vieux soldat*, *Sunt lacrymæ rerum*, *la Discipline*, *Aux morts de Reischoffen*, *La chanson des nobles quêteuses*; Kœrner succède à Lamartine, et la corde d'airain n'est pas moins sonore que la guitare des amoureuses sérénades.

Quand l'amour est en fuite ou en faillite, quand la patrie est en deuil, que reste-t-il? Dieu! C'est l'épilogue du volume, la dernière de ces vibrations poétiques. On le voit, rien de plus simple, de plus logique, de plus *humain* que ce plan ou cette gradation qui va du songe de l'adolescent à la prière du chrétien. J'ajoute : rien de plus sincère que mes impressions et mes louanges.

M. Auguste Baluffe m'a mené plus loin que je ne l'avais cru; on n'a pas tous les jours de pareilles rencontres; on ne fait pas tous les jours de pareilles trouvailles. Je demande donc pour *mes* poëtes une troisième audience; et, franchement, ce n'est pas trop, si l'on se souvient de toutes celles que la publicité prodigue aux vieille barbes de la démocratie et aux vieux clichés de la politique.

III

M. N. Martin est pour nous une de ces bonnes et anciennes connaissances, dont on est tenté de se plaindre quand elles restent trop longtemps sans donner de leurs nouvelles. Jusqu'à présent, si mes souvenirs ne me trompent pas, sa poésie, plus délicate que robuste, plus ailée que corsée, avait aimé à se jouer dans les zones intermédiaires, entre l'esprit français et la rêverie allemande. Il lui suffisait de ce qui peut tenir dans un *lied* ou une

légende, de ce que l'aïeul raconte à l'enfant, le grillon au foyer, l'abeille à la fleur, la source au creux de rocher ou au tapis de mousse, l'ondine au pêcheur, la rosée à la plante, le cor magique à la forêt enchantée, l'aile des sylphes à la surface des lacs, la touffe de lierre à la tour en ruines ; vestiges du passé, poëmes en miniature, fantaisies légères, fines broderies, que les générations se transmettent, et que les littératures échangent en souriant, comme les *épingles* d'un traité de commerce ou d'alliance.

Aujourd'hui, le poëte s'attaque bravement à une des figures les plus compliquées de ce Bas-Empire, qui semble ajouter ses ombres et ses énigmes aux obscurités et aux disparates de ses personnages. Julien l'*Apostat* nous offre ce caractère particulier, — fort consolant pour les chrétiens, — que, si on lui maintient ce titre flétrissant, si on le traite de grand criminel ou de grand coupable, si l'on accepte les anathèmes lancés par des voix pieuses contre « ce suborneur des consciences et des âmes, » sa mémoire milite en faveur de la religion qu'il essaya de démolir au profit d'une renaissance payenne. Si, au contraire, vous écoutez ses apologistes, si vous le jugez explicable et excusable, si vous considérez en lui le général habile, le vaillant homme de guerre, le césar enclin à la clémence, le prince sincèrement épris des beautés de l'art et de la poésie antiques, l'héritier des grandes traditions de la Grèce et de Rome, les éloges

qu'il mérite tournent finalement aux dépens de la tâche qu'il entreprit et à la gloire de ce qu'il s'efforça de détruire.

Voyez, en effet, dans quel milieu se produisirent le génie et le rôle de Julien. Vous le savez, la seconde moitié du IVe siècle aurait été fatale à l'Église, si l'Église pouvait périr. Les vapeurs byzantines montaient jusqu'au sommet du Calvaire. La subtilité orientale s'était emparée des dogmes évangéliques, et leur appliquait ses corrosifs et ses dissolvants. Sauf un petit nombre d'illustres exceptions, les âmes et les consciences se sentaient prises d'une irrésistible lassitude, d'où elles ne sortaient que pour s'égarer en de misérables arguties. On eût dit que l'héroïque effort des premiers siècles, la phase des persécutions et des martyres, la nuit lumineuse des catacombes, avaient épuisé tout ce que la foi nouvelle possédait de sève et de vigueur ; l'œuvre divine périclitait dans la main des hommes. L'arianisme, cet essai de confiscation de la vérité par le despotisme, semblait inventé tout exprès pour cette heure critique où Constantin et ses successeurs prétendaient imposer au christianisme toutes les servitudes des religions officielles, et n'avaient l'air de le déclarer omnipotent que pour l'apprivoiser à leur tyrannie. Ces théologiens couronnés, ces chrétiens pour rire ou pour pleurer, retardaient indéfiniment leur baptême, afin de pouvoir vivre en parties doubles, ne rien refuser à leurs passions et à leurs caprices, et placer la religion

de leur bon plaisir entre celle qu'ils se vantaient de proscrire et celle qu'ils n'avaient pas le courage de pratiquer. Dans cette atmosphère énervante, l'astuce des sophistes se substituait à l'intrépidité des confesseurs; les évêques faiblissaient, les Papes cessaient d'être des saints; l'épidémie circulait du palais à la basilique; la *mal'aria* détendait tous les ressorts de la volonté. Les hommes de bonne foi cherchaient vainement à se reconnaître dans ce perpétuel conflit de mensonges et de vérités. Aux yeux de Julien et de son groupe, ce régime débilitant, corrupteur, venimeux, oblique, faux, despotique, servile, contraire à toute idée de grandeur et de beauté morale, favorable à un retour vers les riantes et poétiques fictions du paganisme, se personnifia dans Constance.

Constance fut le type de ce strabisme politique et religieux qui, chez Constantin, s'ennoblit du moins en des traits de génie et des journées de gloire. Il nous offre, dans son expression la plus complète et sa laideur la mieux réussie, le Bas-Empire fait homme et hissé sur le trône. Ce qui, sous la main sanglante de Constantin, garda la majesté d'un tableau d'histoire, devient, entre les doigts amollis de Constance, une caricature sinistre. Il est criminel en biais, triomphateur en effigie, casuiste en contrefaçon; il vit dans l'artificiel comme dans son élément; il ne voit clair que dans les ténèbres. On le croirait prédestiné à faire des courtisans avec des pré-

lats, des paradoxes avec des dogmes, de la fumée avec de la flamme, de l'ombre avec de la lumière, de l'arianisme avec l'Évangile, des sectaires avec des chrétiens, de la poussière avec la pierre angulaire. Falsificateur par vocation et par goût, il voudrait pouvoir falsifier l'Église, le ciel, la Trinité, les mystères, la foi, la tradition, l'évidence, pour les accommoder à son image.

Étant donnés les antécédents et les origines de Julien, les massacres auxquels il avait échappé, les périls dont le menaçait sans cesse la jalousie de Constance, les prétextes que lui fournissait, pour la haïr, la prétendue religion de ses persécuteurs, des tyrans de son enfance, des envieux de sa gloire, on comprend qu'il n'ait pas eu besoin d'apostasier pour être païen. Le paganisme, embelli des souvenirs de la Grèce homérique, purifié, idéalisé, rajeuni par un mélange de platonisme et de stoïcisme, s'accordait mieux avec ses goûts de lettré, ses études de philosophe, son tempérament d'artiste et de guerrier, que ce christianisme qui n'était plus celui de saint Paul et de saint Pierre, que défiguraient de puériles querelles, et qu'il n'avait entrevu que sous les traits d'hérésiarques sans conviction et sans vertu. Mais voici où éclatèrent les desseins de la Providence, sûre de trouver une preuve et un gage dans une humiliation ou une crise passagère. Constance meurt, Julien règne sans partage. Il a pour lui le prestige de la victoire, l'amour de ses soldats, je

ne sais quel reflet des belles époques de Rome républicaine et de Rome impériale. Tout semble se réunir pour seconder la renaissance de ce néo-paganisme dont il va être le grand prêtre, l'Empereur, le Constantin en sens inverse. L'Olympe se repeuple, les autels se redressent, les pontifes se rhabillent, les augures se reprennent au sérieux; la fumée des sacrifices cache au ciel d'Homère le ciel de Jéhovah... Eh! bien, non! Il suffit de quelques jours de cette mise en œuvre — j'allais dire de cette mise en scène, pour qu'elle se traduise et se perde dans le monstrueux et l'impossible.

Les idoles relevées paraissent plus grimaçantes et plus décrépites qu'au moment de leur chute. Les oracles n'ont plus de voix, les corybantes n'ont plus de souffle, les symboles n'ont plus de sens, les poulets sacrés n'ont plus d'entrailles. C'est un feu d'artifice dont il ne reste que la carcasse, un vieux décor auquel manquent le public, les acteurs et le drame. Toute l'antique poésie du polythéisme a disparu, pour n'en laisser survivre que les ridicules et les vices. Ce ne sont pas deux religions en présence; c'est désormais l'éternel antagonisme du mal et du bien. Vénus n'est plus que l'impudeur, Bacchus la débauche, Mercure le vol, Jupiter l'adultère; ce n'est pas un mort que l'on ressuscite; c'est un cadavre que l'on galvanise. Jamais argument ne fut plus invincible, jamais épreuve plus irrévocable. Tout ce qui démontre l'impossibilité définitive du paganisme, les effets grotes-

ques ou immondes de cette restauration d'outre-tombe, rappelle aux consciences affaiblies ou hésitantes à quelles sources elles doivent puiser la vérité, la force et la vie. Bannie des régions officielles, sevrée des philtres dangereux de la puissance et de la faveur, délivrée de ses chaînes d'or cachées sous la pourpre, la religion de Jésus-Christ rentre en possession d'elle-même ; elle se retrempe dans la disgrâce, et cesse d'être la religion de l'État pour redevenir universelle. Ses évêques sont d'autant plus fermes, qu'ils ne sont plus protégés. Ils marchent d'autant plus droit, qu'ils n'ont pas d'autre appui que leur bâton pastoral. L'adversité refait ce que la prospérité avait compromis ; et un écrivain moderne a pu dire : « Quand Julien est tué près de Ctésiphon, après un règne de deux ans, il n'y a plus même à s'informer de ce que va devenir le paganisme. Il n'y a qu'à s'incliner devant les conseils de Dieu, qui vient d'accorder à son Église l'apostasie de Julien pour la dédommager d'Arius et de Constance.

J'ai cherché en vain cet épilogue dans le poëme dramatique de M. N. Martin ; ou plutôt j'y cherche presque tout, et je n'y trouve presque rien. Le poëte nous dit en commençant : « Même en ce grave sujet, la poésie, pour rester dans son rôle, devait surtout se préoccuper de peindre ; tel a été ici son impartial et constant effort. » Très-bien ! Mais l'auteur est-il sûr d'avoir rempli son programme ? Ce beau sujet devait, ce me semble, être

divisé en trois parties, qui auraient formé trois actes, injouables, mais intéressants. D'abord Julien adolescent, suspect, disciple d'Eusèbe de Nicomédie, prisonnier dans un château de Cappadoce, se nourrissant du miel de l'Hymète et de Tibur, découvrant dans l'arianisme un prétexte pour redevenir païen, amené par tout cet ensemble à concevoir une haine, sinon excusable, au moins explicable, contre la religion chrétienne; puis, Julien victorieux, Empereur, offrant sur le trône le contraste de remarquables vertus humaines avec la manie de relever les autels du polythéisme; et enfin l'avortement de cette tentative servant à affermir la vérité un moment compromise par d'hypocrites sophismes, de coupables faiblesses et de fâcheuses alliances. Cette trilogie aurait mis suffisamment en relief la figure de Julien. Chaque scène aurait ajouté un trait à sa physionomie; il se serait peint en parlant et en agissant.

Au lieu de cela, je ne rencontre dans le poëme de M. N. Martin qu'une succession d'épisodes, dont quelques-uns, bien qu'empruntés aux écrits mêmes de Julien, sont vraiment trop insignifiants pour concourir à la vérité du portrait, à l'exactitude du tableau. Les figues, par exemple, occupent près de deux pages dans ce joli volume, qui n'en a que 106. Les figues de Damas, passe encore! Mais celles de Lutèce, c'est-à-dire de Paris! Je n'y crois pas, et, justement, je me disais ce matin avec mélancolie, que, si une bonne fée pouvait transporter

chez Voisin ou chez Brébant toutes les figues qui se perdent dans mon jardin, il n'en faudrait pas davantage pour nous indemniser largement de toutes les misères de notre agriculture. Quant au style, je comprends que M. N. Martin, pour *faire plus vrai*, ait voulu rompre avec l'emphase traditionnelle des tragiques de 1810, dont on a dit qu'ils continuaient la convention sous l'empire. Mais ce goût de simplicité ou de familiarité ne l'a-t-il pas mené trop loin? Voyez cette lettre d'Hormisdas à Julien :

Entre ces deux dangers, Julien et Sapor,
Constance n'osera rien entreprendre encor.
Il oscille et se dit, en cet état *complexe*,
Qu'Athanase, Arius, le rendaient moins *perplexe*.
Les progrès de Sapor pouvaient seuls l'arracher
A la théologie, à son goût de prêcher
Et de dogmatiser sur le christianisme.
Zélateur par orgueil du plat arianisme,
Lui qui se pose en Dieu, le Fils de Dieu, cru Dieu,
Devait lui faire ombrage en bas comme en haut lieu.
Donc, les Perses ici nous taillant des *croupières*,
Il dut se préparer à couvrir ses derrières...

O monsieur Martin! il y a des dames!

Et c'est alors qu'enfin, contre un péril pressant,
Il crut faire coup double en te dégarnissant
De tes meilleurs soldats dont s'accroîtrait sa force,
Et t'arrachant à toi, noble arbre, ton écorce.

Les choses ont tourné contre ses vœux. Le bruit,
Éclos un soir, partout s'en répandait la nuit ;
Et Constance, aux regards d'un malin entourage,
Comme un épileptique en écuma de rage ;
Mais quel *déboire* ! Au lieu de guerriers pleins d'ardeur,
Voir venir mainte lettre et maint ambassadeur,
Exposant sur un ton de stricte politesse
Les grands événements de Gaule et de Lutèce,
Les troupes en révolte et César couronné,
— Et peut-être demain Constance détrôné.
De Jupiter, depuis, *le front sacré se fronce.*
Léonas va, dit-on, t'apporter sa réponse...

Ce sont là de ces vers dont Lamothe-Houdard aurait dit : Beaux comme de la prose! » — Heureusement, il y en a de plus poétiques dans *Julien l'Apostat*, notamment dans la grande scène où Julien et son ami Salluste, après avoir évoqué l'image des douze Césars, finissent par arrêter leur choix sur Marc-Aurèle. Pourtant, ce qui manque à cet ouvrage où se révèlent le talent et le travail, c'est une certaine harmonie de ton, l'art de concentrer la lumière sur les détails caractéristiques, un parfait accord entre le langage des personnages et leur époque. Pour nous, ce IVe siècle, sous ses voiles byzantins, est presque de l'antiquité. Or, il est facile de signaler, dans ces lettres, ces dialogues et ces récits, une foule de traits qui nous rapprochent trop de la vie moderne. En somme, la tragédie — même dans un fauteuil — convient moins à M. N. Martin que la légende,

le conte populaire ou la poésie pure. Le cothurne est trop lourd pour ses pieds, habitués à se reposer au coin du feu, pendant que son imagination charmante poursuit son rêve aérien.

La *Vie inquiète*, de M. Paul Bourget, mise en regard des *Prières et Souvenirs*, de M. Octave Ducros (de Sixt), peut donner lieu à une curieuse étude. M. Bourget a du talent, beaucoup de talent ; mais de quelles idées, de quels sentiments, de quelle foi s'inspire-t-il? Doit-on le ranger dans le groupe des impassibles? Non ; car on rencontre çà et là, au milieu de *préciosités* presque puériles, des bouffées de franche et généreuse poésie, de vigoureux élans vers un idéal de combat et de gloire. Faut-il chercher dans ce titre, la *Vie inquiète*, la vraie pensée du poëte, l'expression d'un état de l'âme qui se reflète dans bien des pages de la littérature contemporaine? Non ; car, si M. Paul Bourget était en proie à ces inquiétudes, il n'écrirait pas des vers qui supposent une grande tranquillité d'esprit ; — ceux-ci, par exemple :

Il me souvient d'une soirée
Où, vous sentant plus admirée,
Vous rougissiez d'orgueil, un peu,
Dans un costume gris et bleu.

Un peu lasse, avec indolence,
Quand vous reveniez de la danse,
Vous me repreniez chaque fois
Votre grand éventail chinois.

Cet éventail fait d'une palme
Où, la tasse en main, d'un air calme,
Deux mandarins boivent du thé
Sur les bords d'un fleuve argenté.

Cette recherche du *joli*, du *mignard*, s'accuse trop, surtout dans la première partie du volume. Un jeune poëte versifierait ainsi du matin au soir; il ferait la joie des aimables maîtresses de maison qui conservent la superstition de *l'album*. Il prouverait son aptitude ou son habitude dans l'art de ciseler d'agréables riens; il n'aurait pas le droit de se plaindre de l'indifférence du public. Non-seulement il n'ajouterait pas à la poésie de son époque un accent nouveau, une note originale, une fleur encore inconnue des collectionneurs d'herbiers; mais on pourrait le lire d'un bout à l'autre, sans savoir s'il y a une âme au-dessous de ces jeux de l'hémistiche et de la rime, sans deviner si cette âme est susceptible d'émotion ou de passion, si elle s'appuie sur une croyance ou se débat contre un doute.

L'inconsistance, tel est le défaut du volume, fort recommandable d'ailleurs, de M. Paul Bourget. Lisez, au contraire, les *Prières et Souvenirs*, dont M. Octave Ducros (de Sixt) nous donne la troisième édition, si soigneusement remaniée et refondue qu'on peut presque la regarder comme un nouveau livre. Quelle unité de ton! quelle sûreté de main! comme le poëte sait bien ce qu'il veut, où il va, ce qu'il croit, ce qu'il sent, ce

qu'il pense! Quelle puissance dans le rayonnement de cette lumière divine qui l'éclaire et qui le guide! Ce qui me frappe, ce que j'admire chez M. Octave Ducros, c'est qu'il est impossible d'être plus profondément, plus ardemment chrétien, et qu'il n'a rien de ces miévreries, de ce mélange d'exagération et de mollesse, de cette tendance à faire de la dévotion une *particularité*, où se complaît un peu trop, de nos jours, certaine littérature religieuse. Chrétien de la grande école, on dirait un contemporain de ces heureuses époques où la religion, la société, l'art, la poésie, les lettres, s'unissaient dans un si magnifique ensemble, qu'une page de Bossuet, une scène de Corneille, un tableau de Le Sueur, un sermon de Bourdaloue, une lettre de Fénelon, paraissaient jaillir de la même source. Tout est à lire, tout serait à citer dans ce beau livre; je choisis les strophes sur *l'Humilité*.

L'humble baisse les yeux et regarde la terre,
Sans se croire son fils, sans l'appeler sa mère ;
L'humble s'ignore moins ; son père est dans les cieux.
Mais le fils a, devant la majesté divine,
Comparé sa misère avec son origine,
Et le fils vers le ciel n'ose lever les yeux.

Quel trésor de faiblesse et quel fonds d'indigence !
Tout, jusqu'à sa vertu, le convainc d'impuissance ;
Car il l'a regardée, elle aussi, dans son cœur.
Mais des vertus de l'homme il sait ce qu'il faut croire.
Il remonte à la source, et va porter la gloire
A celui dont le bras soutient seul le vainqueur.

Pour se cacher l'éclat de son propre mérite,
Il n'en détourne point un regard hypocrite.
Il peut bien rester humble, hélas ! sans se mentir !
Il voit en lui le bien ; ce n'est point de l'audace.
Ce pâle éclat d'emprunt se laisse voir en face ;
Il faut être orgueilleux pour qu'il puisse éblouir.

L'orgueil cherche la nuit pour embrasser un songe ;
Il ne peut s'estimer qu'au prix d'un long mensonge.
Qu'on l'amène au grand jour ; c'est un pauvre insolent !
Il méconnaît la main qui lui fait ces largesses ;
Drapé dans ses haillons, il compte ses richesses.
Il ne vit que d'aumône, et se croit opulent !

L'humble aussi veut compter, mais c'est pour rendre compte;
Ses trésors sont sa dette ; et plus haut elle monte,
Moins il songe en son cœur à se glorifier.
Il contemple en tremblant ce que son Dieu lui donne ;
Car, plus le bienfaiteur a prodigué l'aumône,
Plus sévère au grand jour sera le créancier.

S'il fait la part de Dieu, l'humble se fait la sienne.
De lui-même il est juste aussi qu'il se souvienne ;
Il sait quels sont les droits de chacun ici-bas.
Du tribut qu'il doit rendre à la majesté sainte
Il distingue celui qui porte son empreinte :
Le mal qui vient de lui, du bien qui n'en vient pas !

En voyant l'humble ainsi passer sur notre terre,
Pour te chercher au ciel j'ai levé ma paupière ;
Mais dans le chœur céleste, ô sainte humilité,

Parmi tes nobles sœurs tu t'es caché la face ;
J'ai cherché vainement, et mes yeux à ta place
Ont trouvé deux vertus : Justice et Vérité !

L'humilité chrétienne admirablement chantée par un poëte, dans le siècle de Victor Hugo ! Je ne pouvais terminer par une plus consolante image ces pages si incomplètes sur les poëtes contemporains.

VIII

UN
CHATEAU EN SEINE-ET-MARNE
EN 1870

---

17 octobre 1875.

Les Prussiens sont gens avisés. Ils nous ont pris nos pendules et laissé nos écritoires. Depuis quatre ans et plus, nous faisons mentir le vieil adage : « Les grandes douleurs sont muettes. » — Les nôtres sont bavardes, et ne pouvaient point ne pas l'être. On a beaucoup écrit — trop écrit — sur les événements et les épisodes de l'effroyable guerre de 1870. Comment s'en étonner? Nos désastres ont offert un caractère si imprévu et si foudroyant, notre vanité s'est tellement obstinée à les déclarer

1. Par M. le marquis de Mun.

inexplicables, la défaite devient si aisément chez nous synonyme de trahison, que nous nous sommes, dès le lendemain, partagés en accusateurs et en accusés. Les griefs étaient nombreux, les rancunes profondes, les fautes évidentes, les crimes incontestables. De cette situation douloureuse, irritante, où se rouvraient et se ravivaient chaque matin nos blessures, devaient résulter autant de réquisitoires que de plaidoyers. Or, les plaidoyers et les réquisitoires ne sont pas toujours véridiques. Il est difficile de chercher à se disculper sans essayer de se surfaire; il est impossible de rester calme en énumérant ses sujets de colère. La grande histoire est ou veut être plus impartiale. Mais, d'abord, les catastro phes ne sont-elles pas encore trop récentes et les passions trop envenimées pour lui céder la parole? Ensuite, habituée à juger de haut, par généralités et par masses, les effets et les causes, les choses et les hommes, peut-elle entrer dans ces détails qui souvent livrent la clef d'un problème et le mot d'une énigme? Il y a longtemps que la qustion est résolue, et que les esprits vraiment curieux préfèrent les *Mémoires* à l'histoire.

Cédant à ce bizarre attrait que l'on pourrait appeler la volupté de la souffrance, nous avons lu tout ce qui a été publié sur les origines, les calamités et les suites de cette horrible guerre. Nous ne connaissons rien de plus instructif, de plus intéressant et de plus *vrai* que ce livre de M. le marquis de Mun : « *Un château en Seine-*

et-Marne, en 1870. » En l'écrivant au jour le jour, — « comme ces livres *de bord*, qui racontent chaque soir les péripéties d'une traversée longue et pénible, » le noble auteur ne songeait qu'à ses enfants, et certes ils auront le droit d'être fiers de la façon dont leur père a payé sa dette de patriotisme. Puis il lui a semblé qu'il pouvait, sans inconvénient, étendre le cercle de son auditoire; que tout lecteur honnête, de bonne foi et de bonne volonté, était presque de sa famille; que l'erreur, le sophisme, le mensonge, la bêtise ou la méchanceté humaine, l'aveuglement populaire, les propagandes coupables, les prédications insensées, lui donnaient bien des fils ingrats à ramener, à éclairer, à corriger et à convertir; enfin, que l'on rencontrait à chaque page de son récit des vérités assez utiles pour avoir le droit de faire leur tour de France. Il s'est donc décidé à nous ouvrir à deux battants les portes de ce beau château de Lumigny, qui désormais aura sa place dans les souvenirs de la guerre et comptera parmi ses dépendances une excellente maison d'école. Non-seulement nous le remercions et nous le félicitons de publier ce qu'il ne suffisait pas d'avoir écrit; mais il est possible que, avant de finir, nous lui demandions un effort de plus pour mettre cette publicité à la portée d'un plus grand nombre.

Nous voici au 19 septembre 1870. Le marquis de Mun est maire de sa comnune. Quiconque a passé, comme nous, par cette dure et rustique épreuve, sait tout ce que

ces humbles fonctions cachent ou exigent de dévouement, de patience, de fermeté, d'abnégation, de charité chrétienne, de sacrifices et de servitudes volontaires; mais que sont, grand Dieu ! les charges habituelles du métier, les tribulations, en temps ordinaire, d'un homme du monde ou d'un homme de lettres aux prises avec les bons villageois, si l'on songe aux angoisses contenues dans cette date fatale, 19 septembre; jour où cessèrent les communications entre Paris et les provinces, et où, grâce à l'absence et à l'absurdité des nouvelles, Lumigny, Rosoy et Coulommiers furent aussi loin de la capitale assiégée que les plus obscurs villages de la Lozère ou des Basses-Alpes? Assurément, M. de Mun pouvait se croire quitte envers son pays, puisque « son fils Albert se battait sous les murs de Metz, » et que son fils Robert « était allé à Rouen reprendre sa place parmi ses camarades de l'armée.» — Pourtant il revient à son poste, et il fait bien; car nous devinons, sans qu'il nous le dise, les innombrables services que sa présence, son courage, sa prévoyance, sa sagesse, ses heureuses alternatives de concessions inévitables et de résistances polies, admirablement secondées par sa digne compagne, ont rendus, pendant cette phase terrible, à des populations ahuries, hébétées, affolées, crédules, incapables de voir clair dans ce chaos, sans cesse ballottées entre de chimériques bulletins de victoire et d'accablantes preuves de défaites; deux extrê-

mes qui se touchaient sur un point; le cabaret, où se noyaient dans le vin les bonnes et les mauvaises nouvelles.

Dans ce cadre restreint nous retrouvons un des traits caractéristiques et comme la physionomie générale de l'invasion et de la guerre. Le marquis et la marquise de Mun, par le calme et la dignité de leur attitude, leur sang-froid, leur présence d'esprit, leur promptitude à tirer parti des situations les plus critiques, ont prévenu, atténué, adouci une bonne moitié des malheurs qu'annonçait l'arrivée des Prussiens et qu'aggravaient les bénéficiaires français du désastre de Sedan, le personnel du 4 Septembre, les francs-tireurs greffés sur braconniers, les parasites, *condottieri*, fantaisistes, déclassés, bohèmes et bateleurs de la prétendue Défense nationale. Regardez bien; puis songez à d'autres localités, à d'autres châteaux, à d'autres communes; que voyez-vous? A droite, un gentilhomme d'un nom illustre, un grand propriétaire, un châtelain, acceptant vaillamment la tâche que lui imposent les malheurs et les périls de sa patrie, se dévouant, sur le champ de bataille ou sur le seuil de sa maison, selon la mesure de ses forces ou le chiffre de son âge, aux intérêts et au salut de ce peuple qui le suspecte, le calomnie, le jalouse et le hait; à gauche, une masse de gens qui semblent sortir de terre sous le premier pas de la République, qui se fâcheraient si on leur disait qu'ils se réjouissent de nos défaites,

mais qui ne négligent rien pour les envenimer à leur profit et à nos dépens; entre deux, la foule inconsciente, bruyante, indifférente, vivant d'imprévu, faite de curiosité et de stupeur, accessible à quelques bons mouvements et à tous les mauvais conseils, se prêtant aux rumeurs les plus insensées, ne doutant que du vrai, ne croyant que l'impossible, et finalement disposée à faire économie de patriotisme, si l'ennemi lui laisse sa vache, si le Prussien lui paie son blé, si elle travaille un peu moins et si elle boit un peu plus. N'est-ce pas l'histoire abrégée de ce que nous avons vu et subi? Montez à la plus haute fenêtre du château de Lumigny. Si, à l'aide d'un télescope magique, vous pouviez parcourir du regard toute la France, vous reconnaîtriez qu'il en est du livre de M. de Mun comme de sa noble résidence; qu'il a vue sur un bien large horizon, et que le proverbial *ab uno disce omnes* pourrait lui servir d'épigraphe.

Maintenant, dirai-je que le maire-châtelain de Lumigny, en pleine occupation allemande, en contact perpétuel avec nos vainqueurs, sans aucun moyen de défense, assistant chaque jour à la répétition des mêmes scènes, ait eu positivement à subir des persécutions, des outrages, des atrocités; qu'à cette incroyable souffrance morale se soit ajouté un appareil de supplice et de martyre? Je m'en garderai bien; j'imagine que l'exagération est odieuse à cet esprit si juste, à cette âme si droite. Ce serait d'ailleurs défigurer le vrai caractère du récit et lui

enlever un de ses mérites, qui consiste à nous offrir le contraire de ce que débitaient les dépêches gambettistes et la presse démocratique. Quelles étaient alors les formules de rigueur? Vous ne l'avez pas oublié. Les Prussiens dépassaient, en cruautés et en infamies, toutes les traditions, toutes les légendes des guerres d'extermination et des siècles barbares; la France régénérée par la République et par le grand souffle de 92 était de plus en plus héroïque; mais chaque trait d'héroïsme se soldait par de nouveaux incendies, de nouveaux massacres, de nouvelles orgies de destruction et de pillage.

Eh! bien, non! voici la note exacte, comme tout ce qu'on lit dans ce volume plein d'enseignements et de vérités. Le *Væ victis!* traduit par Barême plutôt que par Brennus, par Gargantua plutôt que par le duc d'Albe; le coq gaulois plumé plutôt qu'étranglé; des exactions, des tracasseries, des réquisitions, des contributions, des menaces, des retours offensifs, plus de vin de Champagne que de sang; la nécessité de faire bon visage à des figures désagréables et de parlementer pour obtenir la réduction d'un impôt; des ennuis plus que des horreurs, des laideurs plus que des épouvantes, encore plus de coups d'épingle que de coups de poignard, les navrants détails d'une hospitalité forcée, les intimes tortures de ce gentilhomme aux manières exquises, obligé d'endurer les grossièretés soldatesques ou tudesques, de ce Français contraint d'abreuver et de nourrir les envahisseurs de

son pays, de ce père de famille sommé de loger des soldats poméraniens et des officiers saxons dans les chambres de ses filles et de ses nièces, — presque des sanctuaires ! — Voilà le bilan ; il est, hélas ! assez lourd. Ajoutez-y, pour ce propriétaire de chasses célèbres, le chagrin d'entendre retentir, jour et nuit, la fusillade des braconniers dans ses bois et d'avoir à se dire qu'il y a, dans sa commune, des citoyens, — chauds républicains très-probablement ! — consolés des humiliations de la France par le plaisir de tuer impunément des chevreuils et des lièvres, et de les vendre aux Prussiens. Mais ce ne sont là ni ses plus vives inquiétudes, ni ses plus profondes douleurs. Celles-ci, je vous les dirai tout à l'heure. L'anxiété dominante, incessante, est pour ses enfants ; quoi de plus pathétique que le spectacle de ce noble cœur, partagé entre ce qu'il souffre et ce qu'il redoute ?... Ah ! que le château brûle ! que les fureurs de l'invasion n'y laissent pas pierre sur pierre ! Que les paysans n'épargnent pas un baliveau dans ces belles futaies, les braconniers pas un faisan dans ces giboyeuses réserves ! que ce mobilier, chef-d'œuvre de goût et de suprême élégance, disparaisse dans l'immense naufrage ! Pas un regret pour ces vieux crûs de Bordeaux et de Bourgogne, que l'on buvait gaiement à la santé du Roi... de la chasse, au retour de ces battues plantureuses qui nous font sécher d'envie, nous autres chasseurs provençaux ! Pas une larme pour ces corbeilles de fleurs cultivées,

dans les temps heureux, par de blanches et charmantes mains ! Que ses fils vivent, qu'ils échappent à cette épidémie de désastre et de mort ! Ce cœur de père n'en demandera pas davantage, et il bénira le ciel. Hâtons-nous de dire que son vœu le plus cher a été, non-seulement exaucé, mais dépassé. Après avoir fait plus que son devoir pendant la guerre, le capitaine Albert de Mun, — qui l'ignore ? — a, par son admirable éloquence, par ses conférences populaires, marqué sa place au premier rang parmi les plus pures gloires de la France catholique.

L'auteur d'*Un château en Seine-et-Marne* ne s'est pas proposé, je le répète, d'aggraver notre haine contre les Prussiens à l'aide de déclamations ardentes et de sinistres tableaux. En pareil cas, après de semblables coups de foudre, la haine nationale, faite d'amers souvenirs et de vagues espérances, est un de ces sentiments auxquels il sied d'appliquer la locution familière : « *Cela va sans dire.* » A la fois sous-entendue et impersonnelle, cette haine ne peut, en conscience, s'attacher aux dociles instruments d'une volonté et d'un génie implacables, à ces officiers, à ces soldats, venus sans enthousiasme du fond de la Poméranie ou de la Silésie, stupéfaits de la rapidité de leurs victoires et de leurs conquêtes, frappés du contraste de leurs stériles bruyères avec les plaines opulentes de la Brie ou les illustres coteaux de la Champagne, et reconnaissant que ce qui n'avait été d'abord à leurs yeux qu'une effrayante

corvée va devenir une bonne affaire. Si nous voulions réfléchir, si on pouvait être bon juge dans sa propre cause, si l'impartialité était permise à la blessure saignante, nous avouerions tout bas, — bien bas, — que la Prusse après Iéna, que le Palatinat, en 1689, en ont vu et subi bien d'autres.

Non ; il a existé, pour les hommes tels que le marquis de Mun, des déchirements plus cruels, un supplice plus raffiné. Faisons l'aumône de notre silence, — de peur de redites, — à la criminelle usurpation du 4 Septembre, aux dictatures de ballon et de balcon, d'estaminet et de café, à ce mélange inouï d'ambitions, de vanités, de rodomontades, de lâchetés, d'impuissance, de mensonge, d'impiété, de convoitise, de folie, de connivence avec l'invasion, qui centuplaient les périls du dedans et du dehors et où se révélait un genre d'ennemis plus haïssables que le Prussien. Leur impunité, — que dis-je ? leur triomphale renaissance à la vie politique sur les ruines qu'ils ont faites nous déshonore bien plus que le malheur d'avoir été vaincus par des armées supérieures en discipline et en nombre. Je trouve, dans le livre de M. de Mun, des pages, des mots, si parfaitement d'accord avec mon sentiment, que j'aime encore mieux les citer que les louer : « Ceux qui excitent notre grande colère, » ce sont ces hommes qui ont passé ces temps doulou- » reux à édifier leur fortune politique et ont enfin doté » la France du gouvernement que M. de Bismarck lui

» souhaitait. » — « Il fallait aimer son pays plus que sa » personne, et c'est ce que les onze dictateurs n'ont » pas compris. » — « Ah ! messieurs les républicains, » socialistes et autres ! Vous avez seulement jusqu'ici » hurlé des chansons dans les rues, destitué des préfets » et grassement pourvu vos créatures ; on entend peu » parler de vous devant l'ennemi. Est-ce que, par aven- » ture, vos célébrités de club, de barreau et de presse, » n'auraient eu que des cousines, des sœurs, des filles » ou des nièces? Vous n'aurez pas, si vous continuez, » beaucoup de crêpes à acheter pour vos chapeaux ; et » nous verrons, après la grande liquidation, dans quels » rangs il y aura le plus de jambes de bois. Où est votre » levée en masse ? Où est votre élan patriotique ? Vous » n'avez su que mentir au pays en annonçant des vic- » toires que vous saviez impossibles. Vous avez commis » le plus grand de tous les crimes en faisant une ré- » volution sous le feu de l'ennemi, une révolution » d'avides et d'affamés. Vous aviez une telle rage de » pouvoir que vous avez sauté dessus comme des chacals » sur leur proie... » — « Le gouvernement français, ou » ce qui s'est affublé de ce nom, lance une ordonnance » absurde arrachant à leurs foyers deux millions d'hom- » mes qui ne produiront qu'une cohue. » — « Je ne puis » pas appeler cela un gouvernement, même mauvais... » — Ces citations me mèneraient trop loin. Il me suffira de déclarer que, pendant toute cette attachante lecture,

je croyais avoir pensé ce que le marquis de Mun a si bien dit, et que ce patriotique bon sens, assaisonné d'ironie et de dédain, me semble préférable, contre ces gens-là, aux anathèmes les plus véhéments.

Des hommes qui ont spéculé sur nos désastres à ceux qui, par leur stupidité et leur ingratitude, ont rendu cette spéculation si facile et si lucrative, il n'y a qu'un pas. Nous voici bien près de ce qui, dans le récit de M. de Mun, m'a paru le plus caractéristique, de ce qui, au milieu de toutes ses afflictions et de toutes ses angoisses a dû être pour lui le coup de grâce, comme la dague après l'épée. Il a courageusement accepté une des situations les plus poignantes que l'invasion ait pu infliger à un bon citoyen, à un honnête homme, à un administrateur, à un chef de famille. Il a payé de sa personne, de son argent, de ses étables, de ses écuries, de ses greniers et de sa cave. Il s'est constamment interposé entre les envahisseurs et les envahis. Son énergie, le prestige de son nom, la douce influence de la marquise qui excelle à parler francais en allemand, le fait exceptionnel de ce château dont les propriétaires n'ont pas bougé, de ce village protégé par son maire, tout cet ensemble a fait des prodiges. Lumigny a un peu moins souffert que les environs. Il y a eu moins de réquisitions brutales, d'excès de conquête, de velléités de pillage; point d'incendie, point d'exécution sommaire. La plupart des offi-

ciers allemands, en présence de ce type du stoïcisme chrétien, de la noblesse française, du dévouement patriotique, de l'éducation exquise, ont été presque polis. Les habitants ont sauvé les trois quarts de leurs vaches et leur provision de foin, qu'ils seraient bien dignes de manger. Vous croyez peut-être qu'ils vont être reconnaissants? Allons donc! leur reconnaissance, leur sympathie, leur confiance, sont pour le tribun qui pérore, pour le nouvelliste qui ment, pour le bravache qui pose, pour le démagogue qui hurle. Quant à leur bienfaiteur, leur Providence visible, voici sa récompense :

— « Touquin et Ormeaux, tout de bon furieux contre nous, disent que j'ai des intelligences dans le camp ennemi, et que, par des signaux, je les détourne de Lumigny. Ces soupçons, aussi odieux que ridicules, ont quelque chose de navrant, qui découragerait de se dévouer pour un pays qui accueille d'aussi sottes rumeurs. Quelque habitué que je sois à l'ingratitude des hommes, de pareils soupçons me brûlent comme un fer rouge... »

Et plus tard, quand la mesure est comble, quand la position n'est plus tenable :

— « Ces infamies font à mon cœur une blessure qui ne se fermera jamais, jamais, malgré les bassesses dont ne seront pas avares plus tard les misérables qui m'injurient aujourd'hui. Ces malheureux, dont je m'occupe depuis des années, qui m'ont assailli, sans jamais se

lasser, de demandes d'intervention auprès des autorités prussiennes, ne vont-ils pas jusqu'à murmurer que je suis de ceux qui ont payé la Prusse pour venir nous dépouiller et que j'ai avec elle je ne sais quelle entente?.. Comment! Un de mes fils vient d'assister à sept batailles et y a tenu sa place d'une manière assez honorable pour avoir reçu la croix à Gravelotte; l'autre, devançant tout appel, a quitté femme et enfants pour reprendre son épée; moi-même, je me suis enfermé avec vous pour vous aider à supporter cette crise, et voilà comment vous m'en récompensez! Je devrais sans doute mépriser d'aussi absurdes calomnies; mais il y a en moi un sentiment d'honneur qui se révolte... »

Oui, d'honneur, — et aussi de honte pour un pays tombé si bas. Car remarquez un détail, une circonstance aggravante qui nous renseigne sur les *patriotiques colères* de ce peuple *sublime*, héros passé, présent et futur du suffrage universel. Les misérables qui propageaient ces abominables rumeurs étaient surtout, je le parierais, les braconniers, les aubergistes, les cafetiers, les marchands de vins, les maquignons, les rouliers, les ouvriers en vacances ou en grève. Ceux-là s'accommodent très-bien de l'invasion ; ils y gagnent de l'argent et des loisirs. Au besoin, ils fraternisent et trinquent avec les Prussiens, lesquels leur rendent en détail ce qu'ils prennent en bloc... à qui? Aux grands propriétaires, tels que le marquis de Mun et ses voisins

de campagne, écrasés d'impôts supplémentaires, molestés, rançonnés, grugés, ruinés par les Allemands — et dénoncés comme leurs complices. Tous ces calomniateurs, enrichis par l'invasion, aujourd'hui électeurs ou agents des candidats du radicalisme, doivent être bien étonnés quand ils lisent, dans le *Siècle* ou dans la *République française*, qu'ils ne pardonneront jamais à l'Assemblée du 24 mai 1873 son ingratitude envers LE LIBÉRATEUR DU TERRITOIRE.

Maintenant, rapprochez de cet odieux épisode cette page de M. de Champagny (*Correspondant* du 25 janvier 1874; *Une famille d'autrefois*) : « Est-ce dans les livres ou dans les journaux que le peuple a vu que cent mille francs ont été envoyés aux Prussiens par tels ou tels grands proprétaires qui, au contraire, sont allés eux-mêmes ou ont envoyé leurs fils combattre les Prussiens? Sont-ce les livres ou même les journaux qui lui ont appris que tel évêque envoyait aux Prussiens l'argent des quêtes pour les ambulances? Est-ce là qu'il a su que M. de Bismark était le parent de M. de R... ou de M. de N..., et que, peu avant la guerre, on avait vu circuler de nuit une voiture noire avec des chevaux noirs, un cocher noir et les roues enveloppées de linge pour ne pas faire de bruit, et que c'était celle du cousin Bismark allant comploter avec ses cousins français la ruine de la France?... » Je m'arrête; l'espace et le sang-froid me manquent pour reproduire toute la page.

Lisez-la, puis relisez le livre de M. de Mun, et, si vous êtes député, allez voter la loi électorale!

Le calice d'amertume est épuisé jusqu'à la dernière goutte. On rend à M. de Mun le mal pour le bien, et ce bien, il ne peut plus le faire, ne voulant pas administrer sa commune sous un préfet prussien, et ne sachant pas où trouver les autorités françaises. Le 6 décembre, il se décide à quitter Lumigny. Ce voyage en plein hiver, avec des véhicules de rencontre, à travers le givre et la neige, sur des routes durcies ou défoncées, au milieu d'incidents racontés avec une résignation charmante, sert d'épilogue au récit. Il me suggère une réflexion finale. L'auteur d'*Un Château en Seine-et-Marne* ne s'est pas étudié à faire du style, et on ne peut que l'approuver. Le style est à la prose ce que la rime est aux vers. Il n'est pas le mensonge, mais la recherche. Il suppose un travail d'après coup, où la préoccupation de l'écrivain domine les souvenirs du narrateur, où peuvent se perdre et s'altérer la sincérité, la vérité, la vivacité de l'émotion et du sentiment. Or il fallait que tout fût vrai, spontané, *vécu,* dans ces pages qui résument quatre mois de souffrance et où parlent tour à tour, avec un accent irrésistible, les voix les plus pures, les plus chères, les plus sacrées et parfois les plus vengeresses, du foyer domestique et de la patrie. Un homme de bien qui sait écrire, voilà ce que je rencontre dans ce livre, et je ne désire rien de plus. Le portrait du

général Trochu, mieux saisi et mieux peint, *au jugé,* le 28 septembre, qu'il ne l'a été après l'événement par les politiques les plus madrés; bon nombre de détails du voyage de Lumigny à Bruxelles, où l'on entrevoit des effets de neige dignes de Fleury-Chenu et d'Émile Breton, prouvent que M. de Mun n'aurait qu'à vouloir pour être, lui aussi, un styliste. Mais, encore une fois, ce n'est pas là ce que je lui demande. Ce que je voudrais, ce que cette simplicité même et ce naturel rendent plus souhaitable, c'est que son livre, dont le succès est certain, devînt tout à fait populaire; c'est que, après avoir ému et charmé les lecteurs d'élite, il pût visiter, instruire, éclairer, faire rougir de leurs ingratitudes et de leurs folies ces masses ignorantes que nous devons aimer *quand même,* et qu'il ne faut pas abandonner sans résistance à la propagande radicale. C'est, en un mot, qu'à cette édition destinée au public des librairies et des salons succédât un volume d'un format plus portatif encore, à très-bon marché, fait pour devenir l'ami du village et de la chaumière, de la mansarde et de l'atelier. Ne nous lassons pas de le redire, et que ce soit là la moralité de cette douloureuse histoire ! Nous rendons justice aux efforts de nos législateurs pour améliorer notre organisation militaire, pour donner au pays des défenseurs plus nombreux, mieux disciplinés, et mieux exercés, pour effacer la rouille, laver les taches, réparer les accrocs de notre antique armure. Pourtant, qu'on

le sache bien! la France ne se relèvera, elle ne pourra préluder à la revanche matérielle par la revanche morale, que le jour où elle reconnaîtra enfin ses amis véritables et ses véritables ennemis[1].

1. Hélas!

15 avril 1876.

IX

LES CONTEURS

I

M. OCTAVE FEUILLET [1]

24 octobre 1875.

Je m'arrête d'abord à ce titre : *Un Mariage dans le monde,* et je demande : dans quel monde? — La question a son importance; car il est évident que M. Feuillet a voulu que son récit fût une leçon; or cette leçon ne peut avoir un sens, que si nous avons affaire au vrai monde, à la très-bonne compagnie, à un faubourg Saint-Germain de la rive droite, enjolivé, égayé, assoupli par quelques concessions aux plaisirs et aux habitudes de la vie mo-

1. *Un Mariage dans le monde.*

derne. Aucune moralité n'est applicable au monde équivoque, ou plutôt à la coterie des *cocodès* et des *cocodettes*, où le sort des maris et les désordres des femmes pouvaient être prévus, réglés, cotés et affichés d'avance, comme un programme de spectacle. Comment se fait-il donc que l'on rencontre, dans ce récit de *high life*, dans ce tableau de la vie mondaine, tant de détails, tant de figures accessoires, que l'on dirait empruntés au Demi-Monde et découpés dans un journal à sensation, le lendemain d'une *première* de Dumas ou de Sardou? J'indique cette confusion, parce qu'elle en amène beaucoup d'autres.

Quoi qu'il en soit, Lionel de Rias et Marie Fitz-Gérald s'unissent dans des conditions qui semblent leur promettre le bonheur. Lorsque Lionel, le plus souhaitable des jeunes gens décidés *à faire une fin*, annonce à sa marraine, madame de la Veyle, aristocratique rivale de M. de Foy, ses aspirations conjugales, la bonne dame, concurremment avec sa belle-fille, madame de Lorris, — type de perfection féminine, qui se soutient jusqu'au bout, — s'écrie sans hésiter : « Personne ne vous convient mieux que Marie Fitz-Gérald ! » — On doit donc supposer que cette jeune personne est non-seulement élégante et jolie, mais intelligente, pieuse, pleine d'esprit et de cœur, capable, en un mot, de charmer et de fixer un homme distingué, supérieur, futur auteur d'un grand ouvrage sur la diplomatie française au XVIIIe siècle... Hélas! il mettra

tant de diplomatie dans son livre, qu'il n'en gardera point pour lui-même.

Lionel ne tarde pas à être de l'avis de sa marraine et de madame de Lorris. Il est sincèrement amoureux, tendrement aimé, et tels sont les préliminaires de cet heureux mariage, qu'il faudrait, pour le chanter, un chœur d'opéra-comique (musique de Dalayrac), et que l'imagination la plus pessimiste ne saurait rêver un nuage dans cet azur, un loup dans cette bergerie, un épervier parmi ces colombes, une épine parmi ces fleurs, une fausse note dans ce *duo*, un accroc à ces blanches dentelles. L'inconvénient de cette première partie, fort séduisante d'ailleurs, est de placer le romancier dans l'alternative, ou de baisser brusquement le rideau de l'alcôve nuptiale, en ajoutant, pour tout épilogue : « Le bonheur ne se raconte pas ; ils furent heureux et ils eurent quelques enfants, » — ou bien de forcer la suite de son récit à contredire ce gracieux début. C'est ce dernier parti qu'a pris M. Octave Feuillet, et il ne lui a pas réussi.

Comme s'il ne suffisait pas des garanties de bonheur accumulées dans les vingt premières pages, madame de Rias, au bout d'un an de mariage, donne à son mari un beau garçon, et, quinze mois après, elle lui accorde une jolie petite fille. J'indique à dessein la nuance, parce que le premier enfant est reçu par Marie et sa mère avec enthousiasme, et le second avec résignation. Je ne discuterai pas ces questions délicates, absolument ignorées dans le

mariage chrétien, ou seulement dans les jeunes ménages de bonne compagnie et de bon goût. La religion — disons-le en passant — n'occupe qu'une place imperceptible dans ce récit où surabondent les ducs et les marquis, les comtesses et les duchesses. Une seule fois, Lionel dit à sa femme, sans avoir l'air d'en être bien sûr : — « Vous avez vos devoirs religieux. » — Madame Fitz-Gérald et sa fille sont évidemment deux paroissiennes de la messe d'une heure à la Madeleine, c'est-à-dire deux païennes charmantes, authentiquement baptisées. Peut-être conviendrait-il de ne pas chercher ailleurs l'explication des catastrophes ultérieures, des dangers imminents que vont courir la vertu de l'épouse et l'honneur du mari. Mais la religion est trop grande pour entrer dans le roman autrement qu'en souveraine absolue. J'accepte donc le système d'abstention pratiqué par M. Feuillet, et je me borne avec lui aux vraisemblances ordinaires, aux moyens humains de sauvetage.

Voilà donc madame de Rias protégée contre les tentations romanesques et les séductions mondaines par son amour pour son mari, par ses délicatesses d'hermine, par les bons exemples de sa mère, restée irréprochable malgré un précoce veuvage, et par ses deux beaux enfants qui se roulent à ses pieds sur le tapis ou sur le gazon. Voilà Lionel sérieusement heureux, avec une femme librement choisie et digne de son choix, avec un fils pour perpétuer son nom, une fille pour charmer ses regards,

un travail intéressant pour occuper ses loisirs, une belle-mère frivole, mais facile à vivre ; sans compter toutes les jouissances de la richesse et du luxe, que M. Feuillet a le bon esprit de sous-entendre au lieu de les préciser. Par quelle porte, par quel vasistas, par quelle fêlure, le malheur pourra-t-il s'introduire dans cet intérieur réservé, semble-t-il, à toutes les félicités ? Hélas ! rien de plus vulgaire à la fois et de plus paradoxal. Cette Marie, cette perle du faubourg Saint-Honoré, dont on a dit que seule elle pouvait convenir à Lionel de Rias, et « qu'ils étaient faits l'un pour l'autre », — on croirait qu'elle ne s'est mariée que pour assouvir une insatiable passion de plaisirs futiles, de petits théâtres, de bals, de valses, de cotillons, de courses, de cavalcades, de chasses à courre, de toutes les diversions violentes, accaparées par les femmes qui sont déjà perdues aux trois quarts ou qui ont besoin de s'étourdir. La maternité, cette ivresse des cœurs les plus froids, cette sauvegarde des âmes les plus faibles, n'est pour elle qu'une contenance, une parure de plus dans sa corbeille de mariée. Contrariée, sinon désolée, de sa seconde grossesse, elle la traite de la façon la plus cavalière, la promène dans les salons, à travers les quadrilles, aux eaux, aux bains de mer, ce qui, en dehors de toute question de sentiment ou de toute idée de vertu, présente une image désagréable. Pas d'illusion possible et, cette fois, l'auteur souligne. Dans ce ménage, d'essence supé-

périeure, le mari n'a désiré avoir ce second enfant que pour se libérer des corvées mondaines et interrompre, chez sa femme, cette fièvre de plaisir. La femme, mécontente, mais aguerrie, s'applique « à lui démontrer que l'on ne gagne pas grand'chose à certains calculs machiavéliques. »

Octave Feuillet a-t-il voulu nous offrir la satire de la société actuelle? Je lui répondrai qu'il est injuste, et qu'il lui sied mal, à lui, le privilégié du succès, de médire de son temps. Ce n'est pas, je le répète, le société qu'il vient de peindre, mais *une* société, ou plutôt un fragment, un groupe, une variété, un sous-genre, que nos malheurs, j'aime à le croire, relèguent déjà dans le passé, et qui fut tout ensemble un scandale et un présage. Ces mœurs exceptionnelles, ces élégances tarées, pimentées à outrance, ne peuvent être vraies que dans un milieu où chacune des mauvaises chances indiquées par le romancier est déjà un fait accompli, où tous les liens de famille sont brisés, où les maris n'ont plus rien à prévoir, les femmes rien à sauver, et qui n'existe que par le mépris absolu des lois sociales et morales, menacées seulement ou esquivées dans le récit de M. Feuillet. Assurément, ce n'est pas dans cette zone torride et fétide qu'il a voulu placer son noble Lionel et son élégante Marie. Est-ce contre l'éducation moderne des jeunes filles de famille aristocratique qu'il a dirigé cette satire? S'il est dans le vrai, il faut se hâter de fermer les couvents et de congédier

les institutrices. S'il est prouvé qu'une éducation chrétienne, combinée avec une nature exquise, ne sait aboutir, chez une jeune femme, une jeune mère, qu'à cet appétit de boa pour la valse, l'opérette, le répertoire du Palais-Royal et tous les épisodes de l'existence cavalière, tout est dit. Laissons nos filles errer à l'aventure et suivre librement leur fantaisie sans souci du catéchisme et de la grammaire. Puisque le résultat final doit être le même, la méthode du moins sera plus simple et plus économique. Il y a eu, à la fin du siècle dernier, une génération féminine que le malheur des temps priva des bienfaits de l'éducation et dont j'ai entrevu dans mon enfance les rares survivantes. Comment elles remplirent cette lacune les nonagénaires vous le diraient, dans le cas où leur grand âge leur permettrait, comme le latin, de braver l'honnêteté. Si réellement le *monde*, tel que M. Octave Feuillet serait si digne de le peindre, et tel que je crois le connaître par ouï-dire, n'était pas aujourd'hui purifié et assaini, si nous ne rencontrions, au parloir du Sacré-Cœur, des Oiseaux ou des Anglaises, que de futures héritières des traditions du Directoire, je n'aurais plus qu'un parti à prendre ; me déclarer très-mal renseigné, échanger ma férule de critique contre un bonnet d'âne, et dire aux jeunes gens d'esprit, de cœur et d'honneur : « Ne vous mariez pas ! »

Si Marie est peu explicable, Lionel l'est encore moins. Cet homme spirituel et sensé, brave et réfléchi, élégant

et studieux, qu'on nous donne comme infiniment supérieur à la moyenne de ses jeunes contemporains, ce phénix des maris et des gendres, parfaitement capable de guider sa femme, de l'éclairer, de l'instruire, de compléter son éducation, de lui faire éviter les écueils sans même l'en effrayer, et de trouver dans cet enseignement mutuel un supplément de bonheur, se conduit comme un factionnaire poltron, qui, à la première alerte, déserterait sa guérite. Jamais, pour me servir d'une locution triviale, on ne jeta plus vite le *manche après la cognée.* Non-seulement il ne fait rien pour disputer le terrain à l'ennemi invisible et conjurer les signes avant-coureurs de la tourmente; mais il semble prendre un fatal plaisir à aggraver le mal, à grossir le nuage, à rapprocher le péril, à envenimer le coup d'épingle, à faire du dissentiment une querelle, de l'égratignure une plaie, du flocon de neige une avalanche, de la bourrasque un naufrage. Quel est son premier grief contre cette femme qu'il aime et dont il est aimé? Avec *infiniment d'esprit* (*sic*), Marie est un peu ignorante; elle confond le XVIII[e] siècle avec le VIII[e], le duc de Choiseul avec Charles Martel... Ah! le malheureux! comme il mérite bien toutes les calamités qui vont pleuvoir près de sa tête! Préférerait-il Armande ou Philaminte? Une femme ignorante et excessivement spirituelle! mais c'est l'idéal, le chef-d'œuvre de la création, et, pour un mari bien doué, le ravissement de toutes les heures! Précepteur de son

aimable compagne, il profite de son esprit pour cultiver son intelligence, de ce qu'elle devine pour lui enseigner ce qu'elle ignore, de ce qu'elle ignore pour corriger ce qu'elle sait. Un mot fin le console d'une erreur de date, un trait brillant d'une entorse à la géographie ou à l'histoire, un baiser d'un anachronisme ; dans ce délicieux échange, il conserve une supériorité qui s'insinue sans s'imposer, et ajoute encore à l'affection qu'il inspire. Un beau jour, il s'aperçoit que son écolière n'a plus rien à apprendre, et cette seconde éducation, qui est son ouvrage, lui donne envie de remercier la première d'avoir été si incomplète en lui réservant une joie de plus.

Ce n'est pas ainsi que l'entend Lionel de Rias. Au lieu d'user de son influence, il abdique ses droits ; au lieu de se souvenir qu'on l'aime, il se dit qu'on est sur le point de ne plus l'aimer ; au lieu d'inspirer adroitement à sa femme le désir de s'instruire, il la livre gauchement au désir de s'amuser ; au lieu de lutter contre les séductions mondaines, il les rend plus dangereuses en refusant d'y prendre part. Il inflige à madame de Rias toutes les souffrances et toutes les libertés de l'abandon. Son ménage est perdu, avant que l'on comprenne pourquoi il est menacé. Cette femme, aimée et choisie avec un mélange de discernement et d'enthousiasme, n'a encore commis que quelques imperceptibles peccadilles, quelques excès de futilité ou d'élégance, que déjà Lionel se dédommage ou se venge par des infidélités vulgaires qui l'abaissent

au niveau des coureurs de coulisses et de boudoirs interlopes. C'est par une *étoile* d'opérette qu'il remplace les douces clartés de la lune de miel. Nous le voyons employer à lacérer brutalement son contrat avec le canif qui ne devait lui servir qu'à tailler ses plumes pour sa fameuse histoire de la diplomatie au XVIIIe siècle. Encore une fois, c'est peut-être XVIIIe siècle, mais c'est bien peu diplomatique !

Ce qui en advient, il est facile de le prévoir ; que dis-je? Le dénoûment de ce *Mariage dans le monde* est en deçà ou au delà de toute prévoyance. Deux drôleries de petit théâtre et de petit journal pourraient lui servir d'épigraphes. Dans *les Jocrisses de l'amour*, Geoffroy dit à ses neveux, qui sont idiots, et qui aiment niaisement deux habituées du bal Mabille : « Moi, c'est bien différent ! j'aime et je suis aimé... un ange ! Et quand je lui ai demandé la cause de cette ineffable tendresse... c'est, m'a-t-elle répondu, parce que vous ressemblez à ma mère ! » Rapprochez de ce joli mot une caricature des beaux jours de ma jeunesse : Un mari, possédant le physique de l'emploi, vient de trouver dans les tiroirs de sa femme un paquet de lettres et le portrait d'un officier de hussards. Tandis qu'il agite au-dessus de sa tête ces preuves de son infortune, l'épouse éplorée s'écrie : « Mon ami ! je suis bien coupable sans doute, mais je n'ai pas cessé un moment d'être vertueuse ! » Maintenant continuons notre lecture.

Madame de Rias ne ressemble pas à la mère de M. de Kévern, mais à sa femme, que ce veuf inconsolable pleure depuis des années. Ces effets de ressemblance pourraient nous mener fort loin, et agrandiraient singulièrement la carte du Tendre. Pourtant ce n'est pas là-dessus que je chicanerai l'éminent conteur. Qu'a-t-il voulu? Prouver que Lionel et Marie l'ont échappé belle, mais enfin qu'ils l'ont échappé. Eh! bien, ses lecteurs lui diront qu'il en est de ce ménage si tardivement sauvé, comme de ces faillites où les créanciers touchent quinze pour cent de leur capital. Voyez plutôt! La jeune femme, délaissée par son mari, instruite de ses infidélités, de plus en plus emportée dans le tourbillon d'un monde dont Alexandre Dumas pourrait réclamer la moitié, et finalement poussée à bout par une scène violente où Lionel la traite en courtisane, n'a plus qu'un mot à dire ou à écrire pour être tout à fait perdue. Ce mot, elle l'écrit à l'irrésistible Roger de Pontis. Si elle manque au rendez-vous promis, c'est uniquement grâce à Henri de Kévern, qui désormais va jouer auprès d'elle le rôle périlleux de chien de Terre-Neuve. Mais l'espèce canine est variée : il y a le chien du jardinier; il y a aussi le chien qui meurt d'envie de manger le dîner de son maître. Grandisson-Joseph-Henri de Kévern se voue au salut et au perfectionnement moral de madame de Rias. Il la perfectionne si bien, que, lorsque Lionel, rasséréné, rassuré, repentant, décidé à redevenir le modèle des époux, est rappelé chez lui après un exil volontaire,

par une correspondance, d'ailleurs exquise, de Louise de Lorris, sœur de M. de Kévern, un coup d'œil lui suffit pour comprendre qu'il aurait mieux fait de rester à Londres.

Les figures s'allongent; les yeux se mouillent, les mains tremblent; les regards démentent les lèvres. Louise frémit, Marie frissonne, Kévern se livre à de prodigieux efforts pour dissimuler son malaise. Les enfants eux-mêmes, innocents délateurs, ne connaissent plus que *bon ami Kévern*, qu'ils appelleraient volontiers *papa*. La situation n'est pas tenable, et elle a le tort de rendre Lionel un peu ridicule en le rendant très-malheureux. Toutefois, ceci n'est rien, comparé à la scène nocturne qui amène la péripétie finale. Madame de Rias et Lionel habitent sous le même toit. Elle sait, à n'en pas douter, que son mari, inquiet, méfiant, jaloux, malheureux, a le sommeil très-léger, qu'il passe presque toutes ses nuits sur son fauteuil ou à sa fenêtre; et la voilà, sortant de la maison à une heure du matin, traversant le parc au clair de lune, rencontrant M. de Kévern sur la limite des deux propriétés; (son sauveteur est son voisin de campagne); l'entrevue est si tendre que.... « tout à coup M. de Kévern s'arrête, regarde Marie en silence, et, l'attirant à lui, la serre passionnément sur son cœur. » — Naturellement, Lionel a suivi sa femme, et il ne perd pas un détail de cette scène extra-conjugale.

Voilà donc ce qu'il aura à pardonner lorsque le conteur, jugeant la leçon assez forte, se décidera à nous faire

entrer dans la période d'apaisement, rajustera ce qu'il a brisé, et essayera de donner une suite au livre d'économie domestique : *l'Art d'accommoder les restes.*

Ne parlons pas des préliminaires, des saisons de folie mondaine, où Marie, mal entourée, mal conseillée, cédant à la contagion de l'exemple, déterminée à s'étourdir *per fas et nefas*, était déjà assez compromise pour s'aliéner le cœur et froisser l'amour-propre de M. de Rias.

1° De son propre aveu, elle n'a dû qu'à un heureux hasard d'échapper aux griffes veloutées de Roger de Pontis.

2° Sauvée de ce premier péril par Henri de Kévern, elle a accepté celui-ci pour mentor, pour guide, pour précepteur. Jouant avec le feu, ils y ont attrapé maintes brûlures ; elle l'a aimé ; il a partagé son amour, et l'invraisemblable vertu de M. de Kévern — c'est elle qui s'en accuse, — l'a seule protégée contre sa faiblesse.

3° Cette scène nocturne, — qui était un adieu, — l'a montrée à Lionel — pleurant, gémissant, et enfin passionnément attirée sur le cœur de M. de Kévern.

4° Lorsque M. de Rias, justement irrité, ébauchant un duel qui n'a pas de suite, va à son cercle pour chercher des témoins, il entend prononcer le nom de Kévern · puis un silence subit et forcé « lui est une preuve amère que sa mésaventure conjugale occupe le public » ; — ce qui est peut-être plus mortifiant que tout le reste pour son honneur d'époux outragé, pour son orgueil d'homme du monde.

Voilà le bilan de la faillite. Je me hâte de déclarer que, dans les dernières pages, M. Octave Feuillet a retrouvé tout son talent, que ces pages sont comparables aux meilleurs chapitres de *M. de Camors* et de *Sybille*; mais à quoi bon? Il est trop tard; c'est le mot des monarchies qui tombent et des romanciers qui se trompent. On ne sort pas d'une impasse dont on a soi-même fermé l'issue; on ne résout pas l'insoluble; on ne répare pas l'irréparable. Que Lionel pardonne, je le comprends et je l'approuve; mais que le jeune ménage puisse rentrer en possession de son bonheur, c'est inadmissible. Le pardon se fait avec des débris; le bonheur, jamais! Ah! j'en appelle à ceux qui ont goûté, dans le mariage, les douceurs de la sécurité absolue, de la confiance sans bornes : se contenteraient-ils des miettes dont M. et madame de Rias feront désormais leur pain quotidien?

Est-ce à dire que le nouveau roman de M. Octave Feuillet soit un signe de décadence? non, mille fois non. L'erreur n'est pas le déclin; il y a dans cette œuvre si discutable, des traits, des détails, des pages, d'une ingéniosité charmante, où le moraliste délicat rivalise avec l'habile conteur. S'il n'a pas réussi, c'est que le succès était impossible [1]. S'il n'a pas été maître de son sujet, c'est que son sujet qui, de loin, a pu le séduire, lui créait

1. Cette fois encore, je me suis trompé. Ce roman a eu beaucoup de succès; tant mieux! une erreur d'Octave Feuillet est bien préférable à un chef-d'œuvre de M. Zola.

des difficultés que toutes les grâces de son talent, toutes les finesses de sa manière ne suffisait pas à surmonter. Non, ce n'est pas une décadencce, mais c'est une crise ; car les auteurs à la mode ont leurs crises comme les mariages mondains. Pour triompher de celle-ci, M. Octave Feuillet a un moyen qui semble infaillible. Mais qui sait? il me répondrait peut-être qu'il lui est plus facile d'être fin, subtil, souple, exquis, ingénieux, brillant, chatoyant, onduleux, délicieux, charmeur, magnétique, élégant, coquet, irrésistible, que d'être tout bêtement simple, naturel et vrai.

II

Nous rentrons, avec les *Mariages de Londres* (Lachaud), dans la vie réelle, ou, pour parler plus exactement, dans la vie anglaise. Sandrié! ne nous fions pas à cette impasse; ce ne serait pas sage; filons un peu plus loin. Ceci est une manière ingénieuse de vous apprendre que l'auteur a cru devoir se cacher sous un pseudonyme. Nous apprécions ses motifs. Chose singulière! Cet assentiment est la seule critique, la seule objection que l'on puisse opposer à ce charmant volume où M. Pierre Sandrié a su être tour à tour, en trois histoires et deux cent cinquante pages, très-amusant, très-intéressant et très-émouvant. Il y a des situations aussi honorables que

douloureuses, qui, dans un esprit éminent, nourri des plus purs classiques, signalé d'avance aux lecteurs sérieux par d'éclatants succès universitaires et, depuis lors, éprouvé par le contre-coup d'augustes infortunes, sembleraient devoir se traduire en ouvrages sérieux, en réflexions graves et tristes, et non pas en scènes d'un irrésistible comique, telles que *les Émotions de Sidney*. Il y a des hospitalités solennelles, historiques, presque funèbres, — Holyrood, Claremont ou Chislehurst, peu importe ! — qui paraissent peu compatibles avec de légers badinages, surtout quand ces badinages s'adressent à un peuple que nous pouvons envier, mais dont nous n'avons plus aucun intérêt à nier la grandeur, et que le chauvinisme le plus têtu est, hélas ! forcé d'amnistier pour chercher ailleurs ses véritables ennemis. Que voulez-vous? Il faut bien que les normaliens, même les meilleurs, se fassent reconnaître par quelque signe particulier. L'exemple de M. Edmond About nous a appris, de longue date, que l'École normale est le contraire de l'école du respect.

Puisque j'ai nommé l'auteur des *Mariages de Paris* et des *Mariages de province*, de *Tolla* et de *La Grèce contemporaine*, il m'est impossible de ne pas remarquer, entre M. Pierre Sandrié et son *ancien*, entre le prix d'honneur de 1848 et le prix d'honneur de 1860, de vagues ressemblances. Mais ici s'arrêteront mes maussades chicanes. M. About, même à l'époque bien lointaine de

sa vogue, n'a rien écrit de plus spirituel, de plus vif, de plus plaisant, de plus lestement enlevé, que les *Émotions de Sidney*. Malheur rare, — *felix culpa*, — avoir trop d'esprit! Si vous m'accordez que c'est de la caricature, nous ajouterons bien vite que la caricature est excellente, et que nous donnerions tous, pour un des jolis dessins de Cham, bon nombre de grandes toiles et de portraits officiels, admis au Salon carré. Ce mariage caractéristique, essentiellement *londonien*, c'est celui de lord Sidney Pontypool avec Eva Jenkins, chanteuse d'opérette au Théâtre du Régent; mais, avant d'en arriver à ce dénoûment, que d'aventures! quelle odyssée! quels bons types que les parents d'Eva, et son frère le danseur comique, qui songe à entrer dans la diplomatie pour jouer tous ses collègues sous jambe; et M. Sharp, de l'*Agence confidentielle,* et Jim, son commis, l'amoureux de la gentille Eva, et M. Sampson, le directeur du théâtre, et M. Gap, le régisseur, et M. Mac-Gregor, l'homme de talent, chargé d'*adapter* les pièces françaises, et de ne faire, par exemple, qu'un seul et unique chef-d'œuvre, d'un mélodrame du boulevard, d'une comédie d'Émile Augier, d'un vaudeville de Scribe et d'une féerie de la Gaîté! Quel dialogue épistolaire que celui qui s'échange entre la respectable lady Pontypool et son fils Sidney, un nigaud des mieux réussis!

Tout ce petit monde s'agite sous un ciel gris que Londres semble avoir fait exprès pour le comparer à sa

fumée. On rit, on danse, on mange, on boit, on se querelle. Les Judic et les Peschard du théâtre du Régent terminent leur duo d'amour par une paire de soufflets; le public croit que c'est dans la pièce, et applaudit à tout rompre; la police de fantaisie joue aux barres avec la police légale; Sharp gagne la première manche contre Jim, qui gagne la seconde; cette bonne lady Pontypool se laisse fléchir au moment même où Sharp allait lui fournir des armes contre sa future belle-fille; Sidney a une indigestion pendant la nuit mémorable où il est censé compromettre la naïve Eva Jenkins. Tout s'arrange, on s'embrasse, on se marie; le lecteur se reproche cette heure de bon rire, comme on se reproche d'avoir trop ri après *le Plus heureux des Trois*, ou *Gavaut, Minard et Compagnie*... Ah! l'homme est une misérable créature! A dater du jour où fut signé le traité de Francfort, nous aurions dû sceller nos lèvres, prendre le deuil, poser sur notre visage le masque d'une immuable tristesse, nous interdire toute marque d'hilarité; — et cependant nous rions encore! Et moi-même, aimerais-je mieux que *les Émotions de Sidney* fussent lugubres?

Pourtant, puisque j'ai taquiné le *normalisme*, je vais me permettre une récidive. M. Pierre Sandrié n'a pu résister au plaisir de décocher une malice à la compagnie de Jésus, en la personne du R. P. Brodick, CONFESSEUR de lady Pontypool, lequel, fidèle à la tradition, conseille à sa noble pénitente de recourir aux services

de l'agence confidentielle. Lady Pontypool est donc fervente catholique? On n'en saurait douter, puisque son fils a été élevé chez les Jésuites. Comment se fait-il donc que cet imbécile de Sidney dise à la page 3 : — « J'accompagne maman chez l'évêque de Northampton. Là, je dois rencontrer le doyen de Banbury, sa femme et sa fille, qu'on veut que j'épouse. » — A quoi son interlocuteur répond : « Plaignez-vous donc! on vous propose une femme superbe, puissamment riche ; sans compter que le père sera archevêque de Canterbury !!! »

Puisque nous sommes en Angleterre, évitons les dissonances. N'oublions pas que les grandes familles anglaises converties au catholicisme ont horreur des mariages mixtes, et déclarons à M. Pierre Sandrié, sans craindre de nous tromper, que lady Pontypool est peut-être fort contrariée de devenir la belle-mère d'une chanteuse d'opérette, mais qu'elle serait désolée d'avoir pour bru l'héritière de l'archevêque de Canterbury. C'est le cas de protester, par cela même que l'on n'est pas protestant.

Je ne sais si je ne préfère pas *Lilian* aux *Émotions de Sidney*. C'est à la fois très-anglais et très-pathétique ; presque rien, une cinquantaine de pages, l'histoire d'une jeune fille pauvre qui se laisse aimer et épouser en secret par le fils d'un riche armateur de Cardiff. Elle vient accoucher et mourir à Londres, chez une brave femme, missis Benson, robuste mère de famille, dont l'honnête figure

semble découpée dans un roman de Charles Dickens ou de Thackeray. L'agonie et la mort de cette malheureuse enfant, qui n'a connu de la vie que ses tristesses et du mariage que ses douleurs, prouvent que M. Pierre Sandrié s'entend aussi bien aux larmes qu'aux sourires. Ajoutons que, si les cléricaux peuvent lui garder rancune de quelques lignes des *Émotions de Sidney*, *Lilian* leur promet une revanche. Nous rencontrons, dans ce court récit, un assortiment complet des ridicules que l'esprit de secte mêle aux sentiments les plus respectables. Avant de louer ses chambres à Lilian, missis Benson a pour locataire une vieille fille très-maigre, qui se croit l'épouse de l'Agneau, et dont la faible cervelle a été absolument détraquée par les sermons du docteur Spurgeon. M. North, père de Lilian, est un *baptiste*, ministre d'une religion à part dont il est, avec Jedediah, son fils spirituel, à peu près le seul adhérent. Il affirme que l'on est encore plus sûr d'aller en enfer avec l'archevêque de Canterbury qu'avec le pape de Rome. Il jette les hauts cris, lorsqu'il aperçoit un crucifix sur la poitrine de sa fille morte, et déclare qu'il a suffi de la visite d'un ministre de l'Église Établie pour compromettre le salut de Lilian. Finalement, il s'introduit pendant l'office dans la cathédrale d'Exeter; il essaie de briser les sculptures du maître-autel, et on l'enferme dans une maison de fous. Son collègue, M. Jones, a des filles d'une coquetterie effrénée, qui *flirtent* avec rage,

ne rêvent que bals, parures et parties de campagne, et personnifient l'alliance de la polka avec le prêche... Voyons, cher monsieur Sandrié ! Nos évêchés, nos presbytères et nos couvents n'offrent-ils pas à l'imagination et aux regards plus de dignité et d'harmonie, une idée plus parfaite de ce que doit être l'interprète de la vérité divine auprès de la faiblesse humaine ?

Le troisième récit, *la Belle-sœur*, n'est pas le moins intéressant; mais il a le défaut de ne se rattacher que par quelques menus détails à ce titre collectif et caractéristique — *les Mariages de Londres*, — qui semble ne pouvoir se passer de couleur locale. M. Henri Rivière vient de traiter le même sujet dans la *Revue des Deux-Mondes*, et son Edmée de Nerteuil est tout aussi vraisemblable en Normandie que la belle-sœur de M. Woodville à Mount-Plessant. Il est, hélas ! de tous pays, ce sentiment où se révèle la dépravation de notre nature et à qui il suffit d'une occasion, d'une tentation, des épisodes de la vie en commun, pour nous faire préférer le fruit défendu au bonheur permis, l'amour coupable à l'amour légitime, la femme que nous pourrions avoir à celle que nous avons. Woodville a épousé Marthe; excellent ménage, beaucoup d'enfants, *nursery* au grand complet ; mais le pâté d'anguilles à la longue ne vaut pas l'anguille sous roche; un beau matin, Woodville s'aperçoit que Grâce, la sœur de sa femme, est plus jeune, plus rose, plus fraîche, plus passionnée, plus

séduisante; peu s'en faut que de grands malheurs ne résultent de cette découverte.

Edmée de Nerteuil a neuf ans de plus que sa sœur Adrienne. Leurs parents viennent de mourir, et la fille aînée croit sincèrement que désormais sa seule destinée en ce monde est de servir de mère à sa sœur cadette. Elle pourrait épouser Victorien de Sénevère, dont l'âge s'accorde parfaitement avec le sien, et qui ne demande qu'à l'aimer. Elle renonce courageusement à ce mariage et à cet amour en faveur d'Adrienne; celle-ci, dans toute la fleur de son premier printemps, est si charmante que Victorien se prête volontiers à ce sacrifice quasi-maternel, mais Adrienne est une enfant, j'allais dire une délicieuse poupée, et bientôt la nature reprend ses droits chez Edmée. Sérieuse comme Victorien, partageant ses goûts, capable de lui donner la réplique, elle ne tarde pas à regretter son héroïque méprise; son beau-frère est de moitié dans ses regrets; ce n'est pas trop de toute l'élévation de leur esprit, de toute la noblesse de leur cœur, pour les sauver de leur entraînement et les préserver d'une faute, qui serait un crime. Ce qu'il y a de plus français chez M. Henri Rivière et de plus anglais chez M. Pierre Sandrié, c'est le dénouement. Edmée se fait religieuse; excellent parti qu'ont déjà pris, dans cinquante romans de ma connaissance, cinquante de ses compagnes d'infortune. Grâce épouse Georges Buchanan, *esquire*; dans dix ans,

elle aura autant d'enfants que sa sœur Marthe; en attendant, elle raconte à son mari, qui en rit aux éclats, sa grande passion pour son beau-frère. *All's well that ends well*; tout est bien qui finit bien !

J'éprouve quelque embarras à dire tout le bien que je pense du *Serment de Madeleine*, de M. Charles Deslys. On m'assure que ce roman offre quelques traits de ressemblance avec certains *Corbeaux du Gévaudan*, que je croyais ensevelis sous les neiges de la Lozère. Cette ressemblance, si elle existe, laisse parfaitement intacte l'œuvre de M. Deslys. De pareils sujets appartiennent à tout le monde; ce n'est pas la première fois que dramaturges et conteurs s'inspirent d'une erreur de la justice, d'une idée de réhabilitation en l'honneur d'un innocent. Cette légende des *Corbeaux*, qui nous avait séduits, Frédéric Béchard et moi, par sa physionomie originale, existait déjà dans d'autres provinces En 1816, le directeur de la Porte-Saint-Martin convoqua Caigniez et Daubigny, les Dennery de ce temps-là, et leur tint à peu ce langage: « Vous venez d'obtenir deux grands succès — la *Pie voleuse* et le *Chien de Montargis* — avec deux pièces où le principal rôle est joué par des bêtes. J'en conclus que c'est là le véritable élément du mélodrame; hâtez-vous de m'en faire une troisième. » — Daubigny et Caigniez firent les *Corbeaux accusateurs*, qui tombèrent à plat; tellement à plat qu'il n'en est pas resté de trace, et que nous aurions pu, de très-bonne foi, récla-

mer un brevet d'invention pour l'emploi du corbeau dans les instructions judicaires.

J'ignore si M. Charles Deslys s'est souvenu du rapport académique de M. Saint-Marc Girardin, dans la séance du 19 août 1858. Il s'agissait d'un prix de vertu vaillamment gagné par la femme Durand, de Joucas (Vaucluse), qui, pendant sept années entières, s'était attachée à découvrir les véritables auteurs d'un assassinat commis, en 1821, dans ce village. Son mari, accusé et acquitté à la majorité d'une voix, n'en demeurait pas moins déshonoré aux yeux d'une population soupçonneuse. Voici les paroles textuelles de cette courageuse paysanne: « Je prends ici l'engagement solennel, devant Dieu qui m'entend et devant vous, messieurs, d'amener bientôt sur ce banc d'infamie les véritables assassins de madame Boyer! »

Elle tint parole. N'est-ce pas là le *Serment de Madeleine*? — « Messieurs les jurés, dit-elle, vous avez affranchi mon mari de la peine, mais non pas du soupçon. Il faut qu'il en soit lavé!... Je prends ici l'engagement de me consacrer tout entière à la poursuite du coupable. Un jour, c'est moi qui l'amènerai devant vous... Je le jure devant Dieu... Qu'il me soit en aide! »

On le voit, M. Charles Deslys a serré de plus près que les auteurs des *Corbeaux du Gévaudan* la touchante histoire de cette femme du peuple, qui se voue à la recherche des vrais assassins, non pas pour arracher son

fiancé au bagne de Toulon, mais pour restituer à son mari l'honneur, dont il reste toujours un lambeau sur le banc de la cour d'assises. Un autre avantage du *Serment de Madeleine*, c'est que le lecteur arrive jusqu'aux derniers chapitres sans deviner quel est le meurtrier d'Anselme, tandis que, dans les *Corbeaux*, on sait, dès les premières pages, que Simon Vernou a été assassiné par Costerousse et par Matteo Perondi. Je n'hésiterais donc pas, s'il y avait un jury en littérature, à décerner le premier prix à cet honnête *Serment de Madeleine*, qui se recommande à nos sympathies par une qualité bien rare; une moralité irréprochable. Est-ce bien littéraire? Cette question m'est interdite au moment où je viens d'évoquer le souvenir d'un roman du même genre. D'ailleurs, j'en ai tant lu, tant subi, depuis quarante ans, de ces ouvrages qui abusent du mérite d'être littéraires pour se donner le plaisir d'être ennuyeux!

X

ALEXIS CLERC

MARIN, JÉSUITE ET OTAGE DE LA COMMUNE[1]

1er novembre 1875.

Je pourrais aisément résumer mon opinion sur ce livre, en disant qu'il unit à toute l'irrésistible onction d'un livre de piété tout le pathétique intérêt d'un roman ; qu'il est attachant comme un beau récit, et édifiant comme un admirable exemple. Mais ce serait trop tôt fini, et, si jamais j'ai eu envie d'être prolixe, c'est quand il s'agit de vous recommander un pareil ouvrage. Il n'y a pas jusqu'au titre où je ne trouve un triple sujet d'émulation, trois raisons d'être bavard. Marin, Alexis Clerc personnifie à mes yeux la plus belle des professions laïques,

1. Par le R. P. Charles Daniel.

celle qui représente le mieux la destinée de l'homme ici-bas ; voyager, lutter, se dévouer, demander sans cesse aux deux infinis du ciel et de la mer le secret de sa petitesse et de sa grandeur ; celle enfin à laquelle je ne puis songer sans une émotion patriotique ; car elle possède le sublime privilége de donner à la patrie une sorte d'ubiquité, de promener à travers l'immensité son drapeau et son image. Jésuite, le martyr de la Roquette répond aux prédilections particulières d'un homme qui, en entrant dans le monde — il y a bien longtemps, — s'imposa, pour tout programme, de penser et de dire sur toutes choses le contraire de ce que pensaient et disaient les commis voyageurs. Plus sérieusement, il réalise l'idéal de toute âme que l'injustice irrite, et que préoccupe constamment, à propos des jésuites, le contraste des calomnies qu'ils subissent avec les vertus qu'ils pratiquent. Otage de la Commune, il nous ramène à nos moutons, ou plutôt à nos tigres ; il nous assure le douloureux plaisir de nous affermir dans nos haines et de comparer, dans le même cadre, tout ce que la religion peut enfanter de merveilleux en des âmes d'élite à tout ce que la démagogie peut produire d'abominable en des âmes de sang et de boue. Jamais spectacle ne fut plus émouvant, plus éloquent, plus instructif. Au moment où les élus, les flatteurs, les apôtres des survivants de cette Commune prête à renaître reprennent le haut du pavé, redeviennent des personnages populaires, font la leçon aux répu-

blicains tièdes et préludent à leur avénement politique par un redoublement d'audace, de venin et de faconde, on peut ajouter que ce spectacle a même le mérite de l'*à-propos*.

Tout, chez Alexis Clerc, a droit à une attention spéciale, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Quelle est, en effet, l'idée que se font du jésuite les libres penseurs et les gens du monde ? Pour les uns, c'est le type traditionnel et obligé, l'*homme noir* de Béranger, greffé sur le Basile de Beaumarchais ; sentant le renfermé, ennemi de toute science, de tout progrès et de toute lumière, ne vivant à l'aise que dans les ténèbres, agent clandestin de puissances mystérieuses, ne sortant de son ombre que pour nous envelopper dans les mailles d'un filet invisible et tisser sa toile d'araignée cléricale. Les autres, s'ils le jugent d'une façon moins mélodramatique, se figurent du moins que la vocation de jésuite est soumise à des conditions particulières, qu'elle se perpétue dans certaines familles comme les armoiries et les titres de noblesse ; que l'on naît jésuite comme on naissait autrefois chevalier de Malte, et que, en suivant à la piste les émissaires de la célèbre compagnie, on partirait du Vatican pour arriver à Frohsdorf.

Eh bien, voici un enfant de Paris, un fils de cette bourgeoisie parisienne dont nous avons tous connu, pendant nos années de collége, les opinions, les préjugés, les antipathies, les qualités, les travers, quelquefois les

ridicules, sous les traits des parents de nos camarades; hommes de bien selon le monde, qui ne feraient tort à personne, à qui il ne déplaît pas que leur femme et leur fille fréquentent leur paroisse, mais qui sont infiniment trop spirituels pour les accompagner; qui professent, en matière de religion, une neutralité bienveillante dont ils exceptent l'inquisition, la Saint-Barthélemy, les dragonnades, la dîme, la particule et les jésuites; braves gens, qui se formulent dans ces paroles légendaires, dites à un chrétien de bon aloi: « Vraiment, » vous autres catholiques, vous êtes étonnants! Vous » allez à la messe tous les dimanches; nous n'y allons » que le jour de Noël et le jour de Pâques; et, au lieu » de nous laisser ces deux jours-là, vous vous obstinez » à y venir aussi; d'où résulte un encombrement effroya- » ble! »

Tel fut le point de départ; il nous suffit à mesurer le chemin parcouru par cette grande âme pour s'élever des bas-fonds de l'honnêteté sceptique ou indifférente jusqu'aux plus sublimes hauteurs de la foi, du sacerdoce, de l'apostolat, du sacrifice et du martyre. N'oublions pas l'École polytechnique, où Alexis Clerc fut reçu en fort bon rang, et où le libéralisme de 1830, doublé de saint-simonisme et de fouriérisme, aimait à recruter ses disciples les plus savants et les moins crédules. Je n'ai pu me défendre d'une impression mélancolique en retrouvant dans le livre du R. P. Daniel un souvenir de

l'institution de Reusse, rue de Vaugirard, au coin de la rue Férou, qui se chargea de préparer le jeune Alexis à ses examens. Plus âgé que lui de huit ans, je le précédai, en 1827, dans cette institution qui passait pour posséder, en lettres et en sciences, d'excellents répétiteurs. M. de Reusse, ancien économe du collége Saint-Louis, était parfaitement digne d'estime, et même de respect ; mais il ne pouvait pas avoir l'œil et l'oreille à tout, et Dieu sait de quelles lectures, de quelles causeries, de quelles licences s'agrémentaient nos répétitions de rhétorique ! Que de fois Cicéron fut remplacé par Voltaire, et Virgile par Béranger ! Il y eut là, successivement, deux hommes, dont je n'écrirai que les initiales, MM. M..... et L..... Le premier, gangrené de vices, affamé d'argent, vivant d'expédients et de désordre, jetant en pâture à ses nuits le gain de ses journées, se vengeait de ses ambitions déçues et de sa misère envenimée, sur de pauvres adolescents qu'il infectait de tous les poisons de la littérature athée et de la poésie érotique. L'autre, plus sérieux, plus correct, appelé à de plus hautes destinées puisqu'il est mort membre de l'Institut, mais fils d'un conventionnel régicide, aussi révolutionnaire que son père, panaché de bonapartisme et de libéralisme à outrance, ancien précepteur du prince qui fut plus tard Napoléon III, héros futur des journées de Juillet, acharné contre les royalistes et surtout contre les prêtres, poussait à ses dernières limites ce genre d'éducation classique, fort à la mode

alors, d'après lequel Thrasybule, Harmodius, Aristogiton, Brutus et Cassius, auraient eu encore beaucoup à faire sous le règne des Bourbons et sous le ministère Villèle. Ce qu'il y avait peut-être de plus cruel et de plus fatal dans ces leçons d'impiété, de libertinage et de révolte, c'est que nous nous serions regardés comme des lâches et des traîtres si nous avions signalé au chef de l'institution ou à nos familles cet horrible abus de confiance. Situation poignante, où l'*honneur*, interprété par des consciences de seize ans, devenait l'ennemi de la vertu, où l'on aurait cru se déshonorer si on ne s'était pas laissé pervertir !

Si je me suis arrêté à ces dates, à ces réminiscences personnelles, ce n'est pas par rancune ; c'est d'abord pour prouver que les publicistes catholiques n'ont rien exagéré en constatant les dangers de l'éducation universitaire ; dangers avoués d'ailleurs par bon nombre de leurs victimes, notamment par le plus poétique des *Enfants du siècle* ; c'est ensuite pour faire mieux comprendre, avec le R. P. Daniel, qu'Alexis Clerc était revenu de bien loin. Mais échappons à cette *mal'aria* de collége et d'école, qui pourrait hélas ! servir à expliquer les maladies morales, l'anarchie politique, les aberrations littéraires, les défaillances d'esprit et de cœur et finalement les désastres de la phase suivante. Nous voici en pleine mer ; il est évident que, si ce jeune officier de marine, aujourd'hui incrédule ou indécis, mais sympa-

thique, bon, aimable, ouvert à tous les sentiments généreux, épris de grand air et de lumière, est un jour touché de la grâce céleste, si nous le voyons tour à tour s'agenouiller, prier, s'adonner aux bonnes œuvres, exercer un apostolat laïque, céder à une vocation invincible, échanger son uniforme contre une soutane et son navire contre une cellule, cette vocation si franche, si vaillante et si loyale ne pourra être absolument satisfaite que dans une atmosphère de loyauté, de vaillance et de franchise.

Il m'est arrivé souvent, au cours de nos causeries, de déclarer que l'histoire d'une âme me semblait plus intéressante que les plus habiles combinaisons et les plus prodigieuses péripéties du roman et du drame. Assurément, ce ne sera pas le livre du R. P. Daniel qui me fera changer d'avis. On suit, avec une émotion que partagerait même la frivolité mondaine, ces alternatives de lumière et d'ombre, ces gradations lentes ou soudaines, ces coups d'État de la Grâce, qui conduisent peu à peu Alexis Clerc de l'indifférence du viveur aux premiers troubles du doute mécontent de lui-même; du doute au désir de s'éclairer et de s'instruire, du crépuscule à l'aurore, de cette seconde éducation aux certitudes de la foi, de la foi *qui n'agit point* à la piété active, communicative, expansive, ardente à propager ce qu'elle croit ; de cette piété profonde, mais encore séculière, aux suprêmes immolations de la vie religieuse, renfermées dans ces trois mots : missions, enseignement, martyre.

Je ne citerai qu'un exemple de cette intervention divine dans les luttes et les victoires d'une âme prédestinée. C'est parfois le sourire sur les lèvres que nous parlons, non pas des missionnaires, dont nous ne pouvons nous empêcher d'admirer le dévouement et le courage, mais de leurs sauvages néophytes, de ces tribus dont les mœurs, les appétits, la barbarie, la stupidité, l'ignorance, paraissent défier les douces clartés de l'Évangile, et dont les chefs ont une manière à eux de se convertir à la monogamie, en mangeant toutes leurs femmes, excepté une. D'autre part, quel est le jeune officier de marine, qui, partant pour ces régions lointaines, ne caresse en idée les épisodes de volupté facile et d'amoureuse hospitalité attribués à Taïti et aux îles de l'Océan Pacifique, sous le pseudonyme de *Nouvelle Cythère*, par les navigateurs profanes ? Maintenant, lisez le beau chapitre : *Avant la vingt-septième année*; vous reconnaîtrez que les moyens les plus invraisemblables se mettent au service de la vérité, lorsqu'il s'agit d'accomplir les desseins de Dieu. C'est en débarquant aux îles Gambier, à trois cents lieues environ de Taïti et à même distance des îles Marquises, que le marin de vingt-quatre ans eut le sentiment, l'intuition de ce Dieu inconnu qu'il aspirait à connaître, et qui allait s'emparer de lui. Mais aussi, quel miracle! On peut admettre, dans une certaine mesure qu'un homme du monde civilisé et blasé, revenu des illusions de la vie, convaincu du néant de la sagesse humaine, foudroyé par de grands

chagrins ou aux prises avec cet ennui qui est au fond de toutes nos joies, — se réfugie dans le sanctuaire sans que le surnaturel ait à expliquer cette résolution extrême. Ici, c'est tout le contraire ; voilà des natures à la fois incultes et dépravées, obéissant à de grossiers ou féroces instincts, dominées par d'infâmes habitudes, et, pour ainsi dire, désintéressées du ciel. Jamais ni la réflexion, ni la rêverie, ne les ont disputées aux immondes sécurités du sang, de la chair et de la boue. L'âme, la conscience, la vie future, la distinction du bien et du mal, tout est pour elles lettres closes, et leur religion fait partie essentielle de leurs vices.

Là-dessus, deux hommes, sans armes, sans autorité, sans prestige, abordent à Mangaréva, la plus grande de ces îles, où la beauté du climat et la fertilité du sol forment un ironique contraste avec l'abrutissement des indigènes. Avant de chercher des néophytes, ils ont à se protéger eux-mêmes. Avant de prêcher leur Évangile, ils ont à défendre leur honneur et leur vie. A ces anthropophages, esclaves de leurs sens, enfoncés dans leur luxure, ne connaissant d'autre loi que la force, ils enseignent la mortification, la chasteté, la sobriété, le renoncement, la douceur, l'échange d'abominables plaisirs contre de célestes espérances. Ils animent cette matière, ils purifient cette fange, ils éclairent cette nuit; ils révèlent le créateur à ces créatures; ils font jaillir de ces cœurs pétrifiés l'étincelle divine. Je cède la parole au R. P. Daniel :

« A quelques années de là, ces mêmes insulaires seront » de fervents chrétiens et des hommes civilisés, qui » doubleront par le travail la fécondité d'un sol déjà si » productif, qui cultiveront les arts nécessaires à l'entre- » tien ou à l'ornement de la vie, qui accueilleront l'étran- » ger avec une charité vraie et secourable, qui seront » chastes, doux, désintéresés, sincères, reconnaissants, » et qui puiseront dans l'amour de Jésus-Christ et de sa » sainte Mère l'idéal et l'inspiration de toutes les vertus. »

Les libres penseurs se moquent des miracles ; ils accueillent avec un sourire superbe et de spirituels sarcasmes le récit des guérisons que les pauvres, les humbles, les affligés, les infirmes, ont obtenues de la Vierge consolatrice. Existe-t-il un miracle plus évident, plus sérieux, plus surhumain, mieux d'accord avec la grande tradition biblique et chrétienne, que cette métamorphose soudaine d'une population tout entière, convertie, assainie, adoucie, illuminée, repétrie, en sens inverse de ses passions et de ses instincts ? Ne pourrions-nous pas demander à ces beaux esprits de journal, de boulevard et de café, ce que Joad demande au peuple juif : s'ils auront toujours des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre ?

Pour Alexis, le miracle n'est encore qu'un prodige ; mais il en est des âmes telles que la sienne comme de ces terrains fertiles où un grain à peine visible, semé par le vent d'automne, devient, au printemps, une

plante ou un arbuste. Le coup est porté, la trace se retrouvera plus tard ; ce premier trait de lumière a pénétré à travers les ombres, comparable à ces blancheurs matinales que nous voyons se glisser sous nos rideaux ; si vagues que nous ne savons pas si elles précèdent le jour ou si elles nous viennent des étoiles. Quatre ans après, la conversion est définitive, et le pieux biographe nous la raconte avec un charme, une émotion, une ardeur, que l'on ne rencontre pas toujours dans des histoires plus mondaines. C'est si rare et si beau, cette harmonie parfaite, cette étroite intimité, entre le récit et le sujet, entre l'auteur et le héros ! Il faut lire les lettres où se révèlent les dernières luttes, les joies du triomphe, les progrès intérieurs, la prise de possession de tous les trésors de la charité et de la foi, l'initiation à la vie spirituelle, les amitiés nouvelles ou anciennes, créées ou resserrées par une pensée commune de dévouement et de sacrifice ; puis, l'effet que produisent sur les camarades, polytechniciens ou marins, récalcitrants ou sceptiques, l'attitude, le langage, la transformation complète de ce jeune homme qu'ils avaient connu si *bon enfant*, si vif au plaisir, si entraînant et si entraîné !... C'est pour les uns une surprise ; pour les autres, un sujet de doute ou de moquerie ; mais quelle fête pour son digne frère Jules, pour ses amis qui sont chrétiens comme lui, ou qui vont profiter de son exemple ! Nous entrons ici dans une seconde phase, et cette physionomie si at-

trayante va se dessiner sous un nouvel aspect. Les qualités charmantes d'Alexis Clerc, cette pointe d'originalité qui lui sied si bien, sa bonne humeur, son caractère liant et facile, sa science sans pédantisme, son ouverture d'esprit et de cœur, tout cet ensemble qui lui eût assuré de vifs succès dans le monde, servira désormais à un plus noble usage. Alexis Clerc sera un recruteur d'âmes. Après s'être vaillamment conquis, il ne cessera d'ajouter à sa propre conquête celle des hommes de bonne volonté, des jeunes gens, des élèves, qui viendront s'instruire à ses leçons, se chauffer à sa flamme, se fortifier au contact de sa loyale main.

Je voudrais vous recommander en détail, et avec force citations, les chapitres qui nous montrent Alexis Clerc, dans toute la plénitude de sa foi, se préparant au combat par de fortes lectures, expliquant sa conversion à son père, fort peu enthousiasmé d'avoir *un fils dévot*; abordant la théologie, songeant à se marier, mais se dégageant bien vite de cette idée que neutralise une vocation plus haute; traversant la Révolution et la République de février qu'il juge avec une sagacité prophétique; membre actif de la société de Saint-Vincent-de-Paul ; puis reprenant la mer en qualité de lieutenant à bord du *Cassini*; allant de Lorient à Changhaï; associant constamment à ses impressions de voyage et à ses devoirs d'officier de marine la pensée qui ne le quitte plus et qui lui donne d'avance un cortége de conversions,

de prières, de beaux exemples et de bonnes œuvres ; se rapprochant chaque jour de ce qui doit être l'asile béni de son âge mûr et son trait d'union avec le ciel ; conseillé, retenu, encouragé par l'illustre Père de Ravignan ; admis enfin au noviciat malgré des résistances bien cruelles pour sa tendresse filiale ; passant de Saint-Acheul à Vaugirard ; ordonné prêtre en septembre 1859 ; professeur de mathématiques à l'école Sainte-Geneviève, admirable dans ses rapports avec ses élèves, qui devenaient ses amis et qu'il chérissait comme ses enfants.

Que de traits heureux ! que d'anecdotes touchantes ! Que de lettres où rayonne ce sentiment divin, si riche et si prodigue de ses richesses, qu'il lui suffit de toucher aux affections terrestres pour les rendre plus pures et plus vraies ! Comme on se figure aisément ce que doivent être plus tard, dans les écoles et dans le monde, dans leur régiment ou à bord de leur vaisseau, les jeunes gens d'élite, fils adoptifs d'un tel père, disciples bien-aimés d'un tel maître, imprégnés des parfums de cette âme, unissant les bienfaits de l'éducation morale aux avantages de l'instruction scientifique ; élèves privilégiés auxquels la science est apparue, non pas dans sa rigueur et sa sécheresse, mais le visage souriant et la main levée vers le ciel ! Ah ! s'il reste encore un espoir de réhabilitation et de revanche à notre malheureuse France, dans cette invasion du radicalisme athée aussi funeste que celle de la Prusse, il est là, uniquement là,

dans ces générations nouvelles qui, pour être plus sûres de savoir, ont commencé par croire, et que l'héroïsme du combat intérieur a préparées à tous les hasards des champs de bataille !

Je ne crains pas d'affirmer, après avoir lu les cinq cents premières pages de la biographie d'Alexis Clerc, que, s'il était mort dans son lit, en juillet 1870, avant la guerre, avant nos désastres, avant l'ambulance de Vaugirard, sans avoir subi les angoisses du siége, le règne de la Commune et l'épreuve suprême, son existence eût été encore assez pleine, assez instructive, assez utile aux hommes et agréable à Dieu pour tenter et mériter un historien. Pourtant, j'essaierais vainement de le dissimuler; à mesure que nous approchons de ces dates inoubliables dont le sinistre éclat semble tout rejeter dans l'ombre, un insurmontable attrait me pousse en avant; je ne puis plus, je ne veux plus voir que le Père Alexis Clerc rendant d'immenses services pendant le siége comme ambulancier, infirmier, confesseur, consolateur, toujours sur la brèche; payé de ses services par la prison et la mort; le Père Alexis avec le président Bonjean pour voisin de cellule et pour catéchumène, avec les PP. Olivaint, Ducoudray, Caubert et de Bengy pour compagnons de gloire; l'archevêque de Paris et le curé de la Madeleine pour faire de ce groupe incomparable un diocèse et une paroisse; la paroisse et le diocèse de l'héroïsme et du martyre. Tout a été dit sur cet épouvantable dénouement

d'un épisode qui recule les bornes de la perversité humaine et qui trouve des apologistes, non pas parmi les échappés des clubs de Belleville et les enfants perdus de la bohême démagogique, mais parmi des législateurs attitrés, des orateurs patentés, des journalistes influents et populaires. Rien n'est ignoré de ces détails, gravés dans toutes les mémoires, si éloquemment racontés par le P. de Ponlevoy, et qui, sous la plume du P. Charles Daniel, ravivent et renouvellent en nous des émotions inépuisables. Qu'ajouterai-je à ces pages si pathétiques, où la mansuétude du langage augmente encore l'effet du récit ? Quel sentiment exprimerai-je avant de finir ? Mon horreur pour les bourreaux ? Elle s'absorbe dans mon admiration pour les victimes. Ma haine contre les scélérats qui écrivaient en lettres de sang, sur le mur de la Roquette, le dernier mot du 4 septembre ? Elle m'est interdite par ces saintes âmes qui firent du pardon l'ornement de leur sacrifice et le gage de leur récompense. Tout au plus pourrais-je dire, ou répéter pour la centième fois, tout ce qu'il y a de cruel, d'insensé, d'étrange, d'étonnant, d'irritant, de monstrueux, à constater que les martyrs de la Roquette et de la rue Haxo ont été fusillés aux cris de : *Vive la République !* et que la République vit encore ; que, au moment où s'accomplissaient ces crimes envenimés d'insultes, d'outrages et de blasphèmes, le suprême bien et le suprême mal étaient en présence, que l'effroyable excès de l'un semblait devoir lo-

giquement nous rendre l'autre, et que nous sommes aujourd'hui plus près des doctrines de Raoul Rigault que des vœux du Père Alexis; qu'enfin les exécuteurs testamentaires de ces saints immolés par ces bandits ont manqué à leur mission, biffé ce testament, frappé de stérilité ce sang héroïque dont chaque goutte devait donner un ennemi à la République, un partisan à la Monarchie. Mais non! ces récriminations seraient en désaccord avec ces merveilles de résignation, de tendresse et de douceur. Je songe que cette page paraîtra la veille du jour consacré par l'Église à ceux qu'elle veut honorer sans que leurs noms aient encore une place distincte sur ses autels et dans ses prières. J'essaie d'entrer dans l'esprit du Père Daniel et de son beau livre, et, sauf à reprendre demain mes rancunes et mes colères, je dis tout bas : « Saint Alexis! priez pour nous, qui n'avons pas su profiter de votre mort! »

XI

M. DE MARTIGNAC[1]

I

14 novembre 1875.

Nessum maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria . . . . . .

Nous savions déjà, notamment par l'Étude sur le cardinal Consalvi, que M. Ernest Daudet était capable de s'élever du roman à l'histoire; sans quoi j'aurais peine à me défendre d'une subtilité de bel-esprit, qui m'irait fort mal. Qu'est-ce, à vrai dire, qu'un roman? — Une fiction, un songe, un souvenir, qui nous arrache aux réalités de la vie, tantôt pour nous aider à les supporter,

1. *Le Ministère de M. de Martignac*, par M. Ernest Daudet.

tantôt, hélas! pour nous forcer, par le contraste, à les trouver plus cruelles. A ce point de vue, n'est-il pas permis d'affirmer que rien, dans notre passé d'un demi-siècle, ne se rapproche plus du roman que le ministère de M. de Martignac ! Il en a le charme mélancolique, la grâce fragile, les douceurs éphémères; comme pour rendre la ressemblance plus complète, l'homme éminent qui le personnifie et l'a marqué de son nom, ajoutait à sa noble et sérieuse éloquence, aux rares mérites de sa politique, je ne sais quelle séduction féminine, que Chateaubriand a caractérisée dans une phrase peu bienveillante, et que les récalcitrants ou les neutres subissaient en guise d'illusions romanesques. Pour moi, je n'ai jamais pensé à cette lune de miel entre deux soleils de plomb, à cette trêve entre deux batailles, à ce rayon entre deux nuages, à cette accalmie entre deux tempêtes, à cette oasis entre deux mers de sable soulevées par le simoun, sans me rappeler avec tristesse la dernière page de *Marianna*. La pauvre femme a épuisé toutes les douleurs qui peuvent servir de châtiment aux ivresses de la passion coupable. Elle a fait, elle aussi, sa révolution; elle s'est dérobée à l'autorité légitime; elle a passé, dans ces zones torrides, de l'anarchie à la servitude et de la servitude à l'abandon. Son honneur, son foyer, sa jeunesse, ses biens, sa beauté, elle a tout perdu à ce jeu terrible. Un soir, le hasard la ramène à quelques pas de la maison paisible, de l'honnête toit qu'elle a fui

dans un accès de délire. Ses yeux se remplissent de larmes. — Le bonheur était là, dit-elle.

Oui, le bonheur était là; quarante-six ans d'épreuves, d'agitations, de mécomptes, de calamités et d'angoisses prouvent cette vérité aux plus incrédules. Ce bonheur, nous l'avons perdu; à qui la faute? C'est ici qu'éclate la difficulté de cet attrayant sujet pour une plume impartiale et respectueuse comme celle d'Ernest Daudet. En effet, plus vous rendrez hommage à cet épisode sans veille et sans lendemain, plus vous dépeindrez le ministère Martignac comme digne de réaliser enfin l'idéal du gouvernement constitutionnel, de réconcilier le principe d'autorité avec l'esprit de liberté et l'antique monarchie avec la société nouvelle, plus aussi nous serons tentés de mêler un blâme à nos regrets, d'accuser *quelqu'un* d'avoir, par d'injustes méfiances, par des préférences fatales, par une opposition dissolvante, paralysé ces généreux efforts, entravé cette politique de conciliation et d'apaisement, condamné enfin ce bien à produire un mal; car il eût mieux valu, en définitive, que ce ministère n'existât jamais, puisque sa chute devait inaugurer une nouvelle ère de catastrophes et de périls.

Ce *quelqu'un*, ce coupable, quel est-il? Est-ce Charles X? Est-ce la France? Est-ce Paris? Est-ce la droite? Est-ce la gauche? Est-ce la fatalité du régime parlementaire? Voilà ce que le jeune historien a recherché avec une remarquable franchise et retracé avec une incon-

testable justesse d'informations, de pensée, de sentiment et de style. Je le suivrai pas à pas, en me bornant à indiquer quelques nuances, quelques détails où ses documents ne sont pas tout à fait d'accord avec mes propres souvenirs. Souvenirs d'adolescent, dira-t-on ; ce ne sont ni les moins sincères, ni les moins vivaces, ni les moins vrais. Il faut avoir vécu dans ce temps-là, — fût-ce sur un banc de collége! — pour savoir tout ce qui se mêlait d'obscurités, de malaise, de contradictions, de scories, de complications, d'équivoques, à ce qui nous semble aujourd'hui si clair, si net, si simple et si beau ; — et, par conséquent, tout ce qui excuse ce que nous pourrions regarder comme inexcusable.

Ernest Daudet a eu l'excellente idée de citer, au début de son livre, une page de M. Alfred Nettement. L'écrivain royaliste, témoin des conflits qui se terminèrent par la plus néfaste des révolutions, a mis, comme on dit vulgairement, *le doigt sur la plaie.* Ce qui déjoua tant de bonnes intentions et de radieuses espérances, ce qui rendit inutiles tant de talents mémorables et de beaux caractères, ce fut le défaut d'expérience ; ce furent les tâtonnements de l'apprentissage, appliqués à une époque et à un régime qui n'auraient pu prospérer et s'affermir que si tous les ouvriers de cette heure décisive avaient connu à fond les rouages de la redoutable machine confiée à leurs mains novices. Une répétition d'où dépendrait le sort d'une pièce, telle est, selon moi, l'image la

plus exacte du gouvernement représentatif pendant ces années turbulentes, qui auraient pu être si salutaires et si fécondes, et qui furent si stériles et si funestes. Pour que ce gouvernement fût viable, il aurait fallu — chose impossible ! — qu'il eût déjà trente ans d'existence au moment où il naquit, et que ceux qui allaient le pratiquer eussent commencé par savoir ce qu'ils étaient obligés d'apprendre. Or, non-seulement ils ignoraient; mais jamais on ne fut plus mal préparé à une science qui ne s'acquiert que par une série d'épreuves et d'enseignements en action; jamais on ne fut plus brusquement exposé à tous les dangers d'un régime qui devrait, plus que tout autre, exclure l'esprit de parti et les passions personnelles, puisqu'un pouvoir collectif y remplace la volonté d'un seul.

En regardant en arrière, qu'avait-on pour se renseigner? D'abord, des essais de réforme qui, s'envenimant à travers trois Assemblées délibérantes, avaient abouti à un effroyable chaos; puis, un simulacre de liberté, qui, à force de renchérir sur les plus atroces tyrannies, avait fini par s'appeler la Terreur; un peu plus tard, l'anarchie morale réduisant la France à un tel degré d'abaissement que, si son honneur n'avait pas été sauvegardé sur ses frontières par ses armées, elle serait morte de honte, noyée dans la boue; tous les éléments d'une Constitution libérale tellement discrédités que le coup d'État qui les anéantit passa pour une réhabilitation, une déli-

vrance et une aurore; puis quinze années de militarisme à outrance où l'éblouissement de la gloire sert de prétexte à tous les abus du despotisme, où la Révolution qui devait émanciper les peuples s'absorbe dans un conquérant qui les opprime, où l'aplatissement des consciences ci-devant républicaines donne raison au dompteur qui les déshonore de ses dignités, de ses titres et de ses largesses; où les idées sont traitées de crimes, où il est défendu, non-seulement de délibérer, mais de penser; enfin, une monstrueuse métamorphose qui change tout à coup en *libéraux*, en redresseurs des torts monarchiques, les serviteurs les plus complaisants de ce régime d'oppression et d'arbitraire. Voilà le prologue du drame dont on avait à déterminer au jour le jour, devant un public agité de mille sentiments contraires, la donnée, la mise en scène, les situations, les personnages et le dénoûment; voilà le terrain sur lequel il fallait marcher, agir, combattre, concerter les opérations stratégiques ou les conditions de la paix; la préface du livre dont on allait remplir les pages froissées d'avance et maculées; le bizarre alliage dont on devait extraire ces lingots d'or pur; une monarchie à la fois séculaire et moderne; une noblesse consolée de ses malheurs; une bourgeoisie satisfaite de ses conquêtes, une armée dégrisée de ses victoires, un pays guéri de ses blessures, un peuple allégé de ses misères; l'alliance suprême, irrévocable, entre la tradition et le progrès, entre hier et demain, entre la royauté et la liberté.

Maintenant, faut-il s'étonner si les hommes de la Restauration, — et j'entends par là ses ennemis comme ses amis, — dépourvus de cette expérience si nécessaire, ont tous ou presque tous commis des fautes; si les uns n'ont pas réussi à fonder, si les autres ont trop réussi à détruire; si les royalistes de bonne volonté n'ont pas atteint leur but, si les libéraux de bonne foi ont dépassé le leur; si cette phase de transition d'où devaient sortir le salut, la grandeur, la prospérité de la France, ne fut qu'une halte et un sursis; fautes, malentendus, luttes, tiraillements, déceptions, désastres, qui, pour nous restreindre aux cinq dernières années, peuvent se résumer ainsi : impopularité du ministère Villèle; inutilité du ministère Martignac; fatalité du ministère Polignac.

Quel groupe pourtant! quels noms! quelle admirable gerbe de facultés éminentes, de vertus publiques, de hautes intelligences, de gloires nationales, de dévouements patriotiques! Aucune époque peut-être n'en avait réuni un pareil nombre, et le plaisir de les retrouver suffirait à assurer la fortune du livre d'Ernest Daudet, quand même il n'offrirait pas tant d'autres éléments d'intérêt et de succès. Richelieu et de Serre, Chateaubriand et Bonald, Royer-Collard et Camille Jordan, Lainé et Ravez, Roy et Villèle, Guizot et de Broglie, Pasquier et Vatimesnil, Hyde de Neuville et La Ferronays, Gouvion Saint-Cyr et Feutrier, Frayssinous et Martignac, — et cent autres que j'oublie, ou dont l'énumération serait

trop longue! Toutes les variétés de talent et d'éloquence! Tout ce qui peut parler à l'imagination, rassurer le chiffre, contenter la raison, apaiser la conscience, flatter l'orgueil, relever l'âme, garantir l'honneur d'un grand pays! Et, au-dessous ou aux côtés de ces personnages politiques, de cette pléïade militante, un merveilleux épanouissement de la poésie, de la littérature, de l'histoire, de la philosophie et de l'art! une ardente initiation aux chefs-d'œuvre étrangers! Gœthe et Schiller, Walter Scott et lord Byron, Shakspeare et Dante, naturalisés Français! Rossini, devenant l'habitué de notre boulevard des Italiens! Les glorieux débuts de tous ceux que nous avons admirés et aimés, qui ont rempli notre siècle de leur célébrité et de leurs œuvres, et dont la plupart, — précieuse coïncidence! — seraient plus grands si la Restauration n'était pas tombée, ou s'ils ne lui avaient pas survécu!

Cependant, vous le savez, — et, si vous ne le saviez pas, M. Naquet aurait soin de vous l'apprendre, — toutes ces richesses se sont perdues dans la faillite, toutes ces lumières dans la nuit, toutes ces fécondités dans l'avortement. Parmi ces hommes illustres, il n'en est pas un qui n'ait payé son tribut à l'inexpérience; pas un qui, s'il avait eu le courage de s'examiner, à son lit de mort, avec la sévérité d'un juge, n'aurait eu à se dire que, tel jour et à telle heure, en face de tel péril, au contact de telle passion, sous l'influence de tel mécompte d'ambi-

tion ou de vanité, il avait manqué de prévoyance, négligé son devoir, interrompu sa tâche, déserté ses amitiés, pactisé avec ses ennemis, préféré sa personne à sa cause et son intérêt à son pays. C'est, je le répète, qu'à tous ces hommes excellents et éminents, chargés de sécher les plâtres du parlementarisme, l'éducation parlementaire faisait complètement défaut. Si nous leur accordons cette excuse, quel fut le plus excusable, le plus explicable de tous ? Je ne crains pas de le nommer ; ce fut le roi Charles X. Remontez en idée jusqu'à sa brillante jeunesse, et dites-moi quelle est l'époque, quel est le moment où il aurait pu s'initier à la science et s'habituer au goût de ce régime représentatif qu'il faut comprendre pour l'aimer, sauf à cesser de l'aimer quand on le comprend trop bien.

Jusqu'à trente ans, Trianon et Versailles lui avaient donné, j'imagine, de plus élégantes leçons. Lorsque l'orage éclata, la liberté s'offrit dès l'abord aux regards du jeune prince sous les traits de la Révolution ; la Révolution sous les plus hideux aspects de l'émeute, de l'outrage et du massacre. Dès le 14 juillet, le sang coula ; la force brutale se substitua au programme des utopistes et des sages ; la foule traduisit à sa manière les réformes rêvées par l'élite. Que pouvaient enseigner au comte d'Artois les abominables journées d'octobre et de juin, le 10 août, la boucherie de septembre, le meurtre juridique de son frère, de la reine et de la princesse

Élisabeth, l'échafaud en permanence et l'orgie sanglante de 93, sinon que les essais d'acclimatation de la liberté constitutionnelle ne servent qu'à faire périr tout ensemble ou tour à tour ses amants et ses adversaires? L'émigration ne pouvait pas non plus, que je sache, être une école de gouvernement représentatif; car les bulletins qui arrivaient de France suggéraient sans cesse le parallèle entre Louis XVI et Bonaparte, entre ce qu'avait fait la Révolution du roi libéral, humain et réformateur par excellence, et ce que le dictateur inflexible, sans contrepoids et sans contrôle, faisait de la Révolution. Encore un pas; nous voici en 1814; si je m'en rapporte aux récits des très-rares survivants de l'époque, Monsieur n'eut pas besoin de s'obstiner ou de s'aveugler pour attribuer l'enthousiasme qui l'accueillait, bien moins au plaisir de goûter enfin ces institutions réprésentatives si chèrement achetées qu'au bonheur de cesser d'être une chair à canon et de renaître à la vie sous une autorité paternelle. Il était impossible, convenez-en, que le retour de l'île d'Elbe et les Cent-Jours lui apparussent comme la victoire du gouvernement parlementaire contre le despotisme ou le prestige d'un homme. Quand vinrent les jours meilleurs, quels furent pour celui qui devait être bientôt Charles X, les moyens de commencer ou de complèter son éducation sexagénaire et de rattraper le temps perdu?

1815 remettait tout en question, envenimait toutes les

ruptures, rallumait toutes les haines, donnait à une délivrance des airs de réaction et des allures vengeresses. Louis XVIII, dont Monsieur était séparé par de fâcheux dissentiments, déployait, pour rétablir l'équilibre, adoucir les violences et cicatriser les plaies, une habileté dont la politique et l'histoire lui tiennent compte. Mais y avait-il, dans ces louables efforts, dans ces laborieux succès, de quoi convertir, persuader ou endoctriner son frère? La Révolution et le bonapartisme poursuivaient leur sape clandestine; chaque année voyait éclore de nouveaux complots; Manuel déclarait, à la tribune, que le pays avait subi les Bourbons avec répugnance. De tels orages éclataient à la chambre des députés, qu'il était permis de se demander si tout n'était pas préférable à un système où les lois s'inauguraient par l'insulte et le scandale. En 1819, les électeurs de l'Isère nommaient un prêtre régicide; en 1820, Louvel assassinait le duc de Berry. Je le demande; si on pouvait descendre, en un sujet grave et tragique, à des comparaisons familières, quel maître aurait le courage de punir ou même de gronder un écolier qui, dans des conditions pareilles, ne saurait pas sa leçon?

D'ailleurs, il serait bon de ne pas exagérer; la part des deux frères dans les griefs de la liberté parlementaire, dans les épisodes qui creusèrent ou élargirent l'abîme entre la royauté et la nation, n'est pas aussi inégale ou aussi contraire qu'on peut le croire d'après un effet

d'optique et de lointain. Le ministère Villèle, dont l'impopularité fut un présage et prépara la révolution de juillet, existait déjà depuis trois ans, quand Charles X monta sur le trône. Ce n'est pas Charles X, c'est Louis XVIII qui, par un instinct de haine et dans un accès de colère, précipita M. de Chateaubriand dans les rangs de l'opposition; événement dont les conséquences furent incalculables! Le mal que Louis XVIII avait fait, son successeur, gracieux et bon, voulait le réparer, et, si l'on s'était mieux entendu pour transmettre à l'irascible vicomte ces intentions conciliantes, Chateaubriand, le jour du sacre, serait sorti de la cathédrale de Reims plus royaliste que jamais. Si nous voulions prolonger le parallèle, nous trouverions le *pour* et le *contre*. Sans doute, le Roi de 1814 a mieux compris son temps, plus adroitement accepté et appliqué la nécessité de transiger avec les hommes et les œuvres de cette Révolution que l'on ne pouvait supprimer, même en essayant de la vaincre. Grâce à cette adresse un peu égoïste, il eut ce que nul autre de nos souverains n'a obtenu depuis cent un ans; les Tuileries pour son agonie et Saint-Denis pour ses funérailles. Mais, sur bien des points, il garda des traditions, des habitudes, des goûts, une physionomie d'ancien régime. Une fois en règle avec sa Charte, ses ministres et ses chambres, il aimait à redevenir le Roi, dans toute l'acception de ce mot, dont son passé lui rappelait le véritable sens. Il se plaisait à renouer, en son particulier, le fil qu'avait brisé ce long

et douloureux interrègne, à se restituer, entre intimes, l'illusion de cette Royauté absolue qu'il sacrifiait à son repos. Il en avait encore, sinon les idées, au moins les façons, les formules, les attitudes, les licences. Étant donné l'esprit frondeur et agressif du Français *né malin*, qui oserait prétendre que la réapparition du vieux type de la favorite, même chimérique, même sinécuriste, même à l'état de fantôme et de revenant, ne fit pas autant de tort à la monarchie qu'une légère bouderie contre la Charte ou un solécisme anti-parlementaire?

Est-ce à dire que je veuille nier l'évidence, déprécier Louis XVIII en l'honneur de Charles X, contester la culture d'esprit, la sagesse, la finesse, la sagacité de l'un, les erreurs et les imprudences de l'autre? Assurément non. Pour revenir au livre d'Ernest Daudet, dont je me suis beaucoup trop éloigné, j'avouerai qu'il est profondément regrettable que le ministère Martignac, qui a vécu dix-huit mois, n'ait pas eu plus de durée, qu'il n'ait pas surmonté les appréhensions et les méfiances du Roi; que celui-ci, en se l'assimilant par l'intelligence et par le cœur, en l'acceptant sans arrière-pensée et sans réserve comme l'expression la plus parfaite de la fidélité monarchique et du libéralisme sincère, ne lui ait pas communiqué cette force dont il avait besoin pour triompher de difficultés innombrables et résister à ses ennemis de toutes sortes. Rien de plus vrai; mais, si je proclame cette vérité, on voudra bien, je l'espère, ne pas me refuser

une circonstance atténuante, qui n'a pas moins d'importance. Pour que Charles X nous parût tout à fait coupable, pour qu'il fût impossible de lui pardonner d'avoir *méconnu* le ministère Martignac, il faudrait quatre choses ; j'en compte quatre ; je pourrais en indiquer vingt.

Il faudrait, premièrement, que le ministère Martignac, succédant à un ministère impopulaire, eût été, à son avénement, salué par une acclamation universelle ; que, à part quelques fanatiques de l'extrême droite et quelques énergumènes de l'extrême gauche, tous les politiques, tous les journalistes sérieux, tous les députés raisonnables, tous les hommes illustres, l'eussent accueilli avec enthousiasme ; accueil qui aurait interdit au roi tout ce qui n'eût pas été confiance, empressement et sympathie. Il faudrait, en un mot, que ce ministère eût immédiatement conquis auprès de ses contemporains la place qu'il a méritée dans l'histoire.

Secondement, que les professeurs de gouvernement parlementaire, qui accusaient dès lors Charles X de méditer un attentat contre la Charte, eussent, deux ans plus tard, respecté cette même Charte dans son article le plus essentiel ; article sans lequel elle n'était plus que dérision et mensonge ; qu'ils n'eussent pas foulé aux pieds, réduit à néant, écrasé sous les barricades, le principe de responsabilité ministérielle et d'inviolabilité royale.

Troisièmement, qu'il eût suffi à Louis-Philippe de gouverner d'après des idées contraires à celles de son pré-

décesseur, d'être la Charte faite homme, de personnifier le régime constitutionnel et parlementaire, de continuer au grand air et au grand jour la politique de M. de Martignac, pour fonder et perpétuer sa dynastie.

Quatrièmement, que la suite des événements n'eût pas prouvé que la France était d'humeur à supporter, en fait de coup d'État, d'arbitraire, de gouvernement personnel, de diminution de ses libertés, de parlementarisme empoigné par quatre hommes et un caporal, cent fois plus et cent fois pire que les ordonnances de Charles X.

De ces quatre circonstances atténuantes, ou plutôt très-concluantes, les trois dernières sont en dehors de notre sujet ; la première est notre sujet tout entier. En essayant de la développer, je me retrouverai en présence d'Ernest Daudet et de son livre, tantôt pour m'associer à ses jugements, à ses sentiments et à ses regrets, tantôt pour discuter quelques détails accessoires, toujours pour rendre hommage à ce consciencieux travail, à cette sérieuse étude.

II

Je lis, dans la courte introduction d'Ernest Daudet : « Ce fut le destin de M. de Martignac de mourir sans » connaître l'opinion que le souvenir de son gouverne» ment a laissée dans l'histoire. Il n'avait goûté que

» l'amertume du pouvoir, et sa mémoire seule a reçu
» l'hommage de la reconnaissance qu'il méritait. »

Rien de plus vrai, et cette vérité va nous servir de guide. C'est après avoir perdu M. de Martignac et son ministère que l'on a compris ce qu'ils valaient; c'est en songeant à ce qu'ils auraient pu sauver, en les comparant à ce que nous avons subi, faute d'avoir su les apprécier et les défendre contre de fatales influences, que nous leur avons rendu un arriéré d'estime, de sympathie et de regret. Le temps a fait pour eux ce qu'il fait pour ces belles œuvres, controversées ou méconnues par les passions contemporaines. Les passions sont mortes; les controverses sont éteintes; l'œuvre reste, et les hommages qu'on lui a refusés d'abord, les injustices qui l'ont assaillie, ajoutent à ses beautés réelles un charme mélancolique.

Cette énorme différence entre l'impression immédiate et l'effet de lointain est tellement caractéristique, qu'on la retrouve jusque dans l'admirable épilogue de cette noble vie. On devine que je veux parler du procès des ministres. Aujourd'hui, l'image qui domine de cent coudées toutes les autres est celle-ci: M. de Martignac plaidant pour M. de Polignac, lequel était bien plus menacé que ses trois collègues; car la foule fanatisée dans les clubs, encore brûlante de l'insolation de Juillet, se serait contentée d'une tête; mais elle en exigeait une, et il parut un moment très-difficile de la lui refuser; le

ministre du 8 août, de funeste mémoire, devenu, sous les griffes de l'orfraie populaire, le client du ministre qu'il avait dépossédé; l'homme dont la chute avait préparé la Révolution couvrant et protégeant de sa parole l'homme dont l'avénement avait tué la monarchie, et rencontrant dans cette situation tragique, des accents d'une incomparable éloquence; le malade, à qui la maladie mesurait ses jours, disputant à la mort l'accusé à qui l'émeute mesurait ses heures!

Tout, dans ce concours de circonstances inouïes, non moins que dans le merveilleux et pathétique talent de M. de Martignac, semblait devoir lui assurer un immense avantage, un facile triomphe sur les trois orateurs groupés autour de lui à la barre de la cour des pairs. *Primus inter parces!* pouvait-on dire. Nul ne connaissait encore le jeune Lyonnais, défenseur de M. de Chantelauze. L'honnête faconde du bon M. Hennequin ne dépassait pas un succès de cour d'assises ou de Société des bonnes Lettres. Quant à M. Crémieux, futur ministre de la justice en 1848, futur pontife du dieu Mars en 1870, qui plaidait en uniforme de garde national pour M. Guernon-Ranville, il tomba, dès son exorde, en pâmoison; ce qui fit dire à un homme d'esprit, que Me Crémieux s'était évanoui avant de se trouver mal.

Eh bien! non; cette jouissance ou cette consolation d'amour-propre, au milieu de tant de sujets d'angoisse et de tristesse, ne fut pas même accordée à M. de Marti-

gnac. J'en appelle, ici encore, aux souvenirs des survivants de cette époque; le grand succès du moment, dans cet épisode mémorable, fut pour le jeune avocat lyonnais inconnu la veille, illustre le lendemain, M. de Montalembert, dans la fougue de ses vingt ans, écrivit — j'allais dire chanta, — en trois colonnes de l'*Avenir*, un véritable dithyrambe où les noms de Bossuet, de Dante, de lord Byron, de Chateaubriand, étaient évoqués pour faire cortége à cet éclatant triomphe. Je ne voudrais pas risquer une syllabe qui pût attrister notre cher et vénéré M. Sauzet; mais, plus tard, lorsque le malheur des temps ou la malice des hommes troubla ou arrêta sa carrière politique, il a dû se dire souvent, avec une résignation chrétienne, qu'il expiait ce rayon de gloire, dérobé à l'auréole de M. de Martignac.

Voici que je me laisse emporter par mes souvenirs jusqu'au sombre dénouement du drame. Étudions, avec Ernest Daudet, les premiers actes. Le jeune historien fait excellemment ressortir cette anomalie, qui prouve à quel point la Révolution s'était déjà infiltrée dans le Parlement, dans la presse et dans tous les courants de l'opinion publique. Rien ne peut donner une idée du déchaînement des esprits contre le ministère Villèle. Je ne discute pas, je constate. Dès lors, il semblait que le successeur de ce ministère exécré dût bénéficier de cette haine; la plus simple logique exigeait que l'on accueillît les nouveaux arrivants avec d'autant plus

de faveur que l'on était plus exaspéré contre ceux qui partaient. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendait le libéralisme de 1827. On voulait bien saluer, par des manifestations de joie furieuse et factieuse, le renversement de M. de Villèle et de ses collègues de la droite; mais il fallait que cette crise gardât son caractère révolutionnaire, blessant pour le roi et débilitant pour la monarchie. Par conséquent, on ne voulait pas qu'il fût dit que le choix des nouveaux ministres nous dédommageait des anciens, et que, en les nommant, la royauté regagnait le terrain perdu depuis la mort de Louis XVIII. Aussi, quelle froideur! Quel touchant accord pour simuler le désappointement et le mécompte! Un parterre d'étudiants à qui on annoncerait un drame de M. Hugo et à qui on jouerait une comédie de Picard, ne se montrerait pas plus récalcitrant. Le mot de *doublures* circulait dans les journaux et dans les salons. Chateaubriand fut de glace; il voulait qu'on lui rendît, à titre de réparation ou d'amende honorable, les Affaires étrangères. On hésita, et il n'en fallut pas davantage pour qu'il se contentât de passer d'une hostilité véhémente à une neutralité dédaigneuse. MM. de la Ferronnays et Hyde de Neuville furent les seuls qui trouvèrent grâce devant lui. Nous avons cité ailleurs la phrase hautaine où il *féminise* M. de Martignac pour avoir le droit de l'amoindrir. Quant au comte Portalis, il parle de lui comme nous ne parlerions pas du plus méprisable des dictateurs

de septembre : « M. Portalis, le plus misérable caractère » qui fût oncques, fédéré pendant les Cent-Jours, ram- » pant aux pieds de la légitimité dont il parla comme » aurait rougi de parler le plus ardent royaliste, aujour- » d'hui prodiguant sa banale adulation à Philippe, eut » les sceaux. »

— « Je proposai, ajoute Chateaubriand dans ses *Mémoires*, M. Casimir Périer et le général Sébastiani ; ce qui aurait pu changer la face des événements. » — Il se trompait. Le mérite, l'honneur suprême du ministère Martignac, — et, à ce point de vue, le mot de *doublures* valait un éloge, — c'était d'être aussi royaliste que le ministère tombé. Grâce à l'animosité du parti libéral, la chute de M. de Villèle était déjà une assez violente secousse, sans qu'on l'aggravât par un changement complet de politique et par des noms suspects à tous les serviteurs de la monarchie. M. de Martignac et ses collègues n'étaient pas des adversaires remplaçant un adversaire après l'avoir combattu et vaincu, mais des continuateurs intelligents, intacts dans l'opinion, n'ayant pas encore été essayés, pouvant faire le bien que leurs prédécesseurs ne pouvaient plus faire, et profitant de leur qualité d'hommes nouveaux pour reprendre en sous-œuvre, avec des formes plus conciliantes et plus persuasives, cette tâche délicate qui consistait à rassurer la liberté sans inquiéter le Roi. Ils personnifiaient l'adoucissement du ministère Villèle, et non pas ses

contraires. Il suffit de nommer, après M. de Martignac qui avait fait ses preuves à Bordeaux, M. de La Ferronnays, ce fidèle compagnon des jours d'exil et d'épreuve ; Hyde de Neuville que nous avons tous salué, dans son extrême vieillesse, comme le Nestor de la légitimité ; Vatimesnil, qui avait eu l'honneur d'être chansonné par Béranger. Ces quatre noms répondaient des autres.

C'est ainsi, nous le croyons, que Charles X l'aurait compris sans l'espèce de *jettatura* qu'Ernest Daudet a très-finement indiquée, et qui s'attachait dès lors à la plus paternelle des monarchies, au plus tutélaire des gouvernements. Soyons justes. Pour effacer les premiers malaises, inséparables de ce luxe de violences parlementaires et populaires contre M. de Villèle, il aurait fallu une influence, une initiative, un exemple, arrivant du dehors et dominant les scrupules ou les rancunes du roi, les préventions ou les commérages de la cour. Or, cet exemple, qui le donnait? Parcourez la liste des célébrités de l'époque, des hommes qui pouvaient diriger ou modifier l'opinion. Chateaubriand, mécontent jusqu'à l'heure où on lui offre l'ambassade de Rome et où ce mot magique lui fait préférer aux ruines prochaines les ruines séculaires ; Lamennais, aiguisant déjà, aux dépens des Portalis, des Vatimesnil et des Feutrier, ce stylet de l'insulte que nul n'a manié comme lui ; Bonald, vieux, plus métaphysicien que politique, compromis par quelques paroles imprudentes à propos de la loi du sacrilége,

neutralisé par sa fidélité au ministère déchu. Le duc de Broglie, un de ces hommes rares, respectables et déplaisants qui ont toujours l'air de concourir pour le prix Monthyon quand ils discutent les affaires publiques et qui font plus de mal avec leurs vertus que d'autres avec leurs vices, avoue lui-même, dans ses *Notes* dont Ernest Daudet a tiré un excellent parti, que son groupe, — M. Guizot, la *Revue française*, les publicistes du *Globe*, — avaient mesuré d'une main trop avare au ministère Martignac leur adhésion et leur concours. M. de Cormenin, que l'opposition venait de recruter et dont elle inaugurait la réputation usurpée, débutait, à quarante ans, dans ce rôle de taquin et de frondeur, qu'il traduisit, sous Louis-Philippe, en intarissables pamphlets. Royer-Collard, plus enclin, en politique, à la stratégie qu'à la bataille et à la critique qu'à l'action, trouvait bon qu'on le nommât président de la Chambre; mais il donnait à son assentiment ces allures altières, tranchantes et cassantes de janséniste monarchique, qui prêtaient aux épigrammes des courtisans et laissaient deviner le contrôle sous l'hommage. Parmi les chefs révolutionnaires, — les Lafayette, les Dupont de l'Eure, les Laffitte, etc., etc., — pas un ne mit bas les armes. Un député grotesque de l'extrême gauche, M. Labbey de Pompières (celui que le *Times* appelait un respectable ecclésiastique), proposa la mise en accusation de M. de Villèle; ce qui ne pouvait, convenez-en, réconcilier Charles X avec

cette crise parlementaire. Si nous passons de la politique à la littérature et au théâtre, qui, dans ce temps-là surtout, étaient aussi des puissances, même tiédeur.

Je consulte mes souvenirs, et je cherche en vain, parmi les jeunes gens qui préludaient alors à de hautes destinées littéraires, un de ces témoignages sympathiques, entraînants, irrésistibles, qui triomphent de l'hésitation publique. Mérimée, Vitet, Saint-Marc-Girardin, Sainte-Beuve, Duvergier de Hauranne, Rémusat, Mignet, gardaient leur attitude expectante ou affectaient la plus parfaite indifférence. Dubois et Jouffroy (du *Globe*), étaient hostiles. Thiers et Armand Carrel taillaient d'avance les plumes du *National*. Leurs aînés, Cousin et Villemain, profitaient de l'accalmie pour reprendre leurs cours merveilleusement populaires; mais la popularité est généralement de complexion trop délicate pour qu'on l'expose à un courant d'air ministériel. Scribe, sûr des immunités du théâtre de Madame, tâtait chaque matin le pouls à sa clientèle bourgeoise, et continuait chaque soir ses jolies petites allusions de chauvinisme à l'eau de rose et de libéralisme au patchouly. Béranger ne semblait pas se douter que Tibère et Séjan avaient cessé de régner. Casimir Delavigne était enchanté que M. de Martignac permît à la Comédie-Française de jouer la *Princesse Aurélie* et à Samson d'imiter le nasillement de M. de Villèle; mais sa reconnaissance restait taciturne, et il se fût bien gardé d'écrire une *Messénienne* en l'honneur

de cette délivrance poétique, dramatique et libérale. Lamartine, entre le *Chant du Sacre* et les *Harmonies*, penchait vers l'extrême droite, et l'amitié de M. de Genoude ne le disposait pas à chérir les successeurs des ministres éloquemment défendus par la *Gazette de France*. Enfin, c'est justement sous le ministère Martignac que M. Victor Hugo, socialiste dans le *Dernier jour d'un condamné*, bonapartiste dans ses nouvelles *Odes*, démocrate et révolutionnaire dans *Marion Delorme* et dans la préface de *Cromwell*, commença la série de ces évolutions prodigieuses auxquelles le Sénat républicain va servir de récompense, de clôture et de pension de retraite.

Encore une fois, à quiconque lui aurait demandé pourquoi son nouveau ministère lui inspirait si peu de confiance et d'enthousiasme, Charles X n'avait-il pas le droit de montrer le livre d'or de sa capitale, de son royaume et de son règne, et de dire : « Que ces messieurs, dont les voix sont plus jeunes et plus vibrantes que ma voix sexagénaire, fassent leur partie dans le concert; je ferai la mienne! »

C'est pourtant au milieu de ces circonstances si défavorables que M. de Martignac entreprit cette tâche difficile, immense, balsamique, qui aurait mérité le concours empressé des neutres et la neutralité bienveillante des adversaires; qui, en cas de succès, aurait été le salut de la France, et qui, même après avoir échoué, doit obtenir

les tardifs hommages de l'Histoire. C'est, pour Ernest Daudet, un honneur d'être l'interprète de cette grande ouvrière de la onzième heure, de cette suprême consolatrice des vaincus, des disgraciés, des méconnus. Il a prouvé qu'il en était digne. Il a très-heureusement et très-habilement condensé, dégagé et mis en relief ce qui s'éparpillait ou s'estompait dans les volumineux ouvrages de MM. de Viel-Castel, Alfred Nettement et Duvergier de Hauranne. Rien de plus intéressant que le récit de ces épisodes parlementaires, de ces luttes inégales et pourtant victorieuses où l'éloquence *melliflue* (un des mots de l'époque) de M. de Martignac arrachait des murmures d'admiration à ses antagonistes, où ce vieux radoteur de Dupont de l'Eure se bouchait les oreilles comme Ulysse, à qui il ne ressemblait guère, en s'écriant : « Tais-toi, sirène! » Les idées politiques que défendit et fit parfois prévaloir l'éminent ministre de l'intérieur, les projets de loi qu'il présenta avec des chances diverses, résumeraient encore aujourd'hui une excellente moyenne de gouvernement monarchique, constitutionnel et libéral, en dépit des bottes de sept lieues révolutionnaires qui nous ont fait parcourir tant de chemin depuis un demi-siècle. Ernest Daudet — et c'est ce qui contribue au très-légitime succès de son livre, — ne pouvait choisir un meilleur moment pour remettre en lumière cette politique de conciliation, de nuance, de solution, d'harmonie et de douceur, pour opposer cette sagesse à nos folies, cette

modération à nos violences, cette urbanité à nos rudesses, ce château-margaux à notre absinthe, cette romance du Saule aux chansons intransigeantes de Thérésa-Naquet.

Forcé de choisir parmi ces chapitres, qui rappellent tous une pensée juste, un sentiment patriotique, un généreux effort ou un sujet de regret, je m'arrêterai aux trois incidents où s'accuse la fatalité dont je parlais tout à l'heure et qui peut, sinon justifier, au moins expliquer les appréhensions, les répugnances, les antipathies et finalement la funeste détermination de Charles X ; les Ordonnances du 16 juin 1828 ; le voyage du Roi dans nos départements de l'Est, — et le vote du 8 avril 1829.

Nous nous exposerions à d'étranges erreurs d'optique si nous jugions, d'après nos idées actuelles, la question des petits séminaires et de l'enseignement des jésuites, telle qu'elle s'offrait, il y a quarante-sept ans, aux polémiques de la tribune et de la presse. 1828 ! C'était l'âge d'or universitaire. Même dans les familles chrétiennes, les lauréats du concours général se croyaient de grands personnages, méprisaient profondément tout ce qui ne gravitait pas autour de la Sorbonne, et se figuraient que les jésuites n'étaient pas capables d'enseigner d'autre latin que le *Kyrie eleison*. On les avait perdus de vue depuis le duc de Choiseul. La Révolution, le Consulat, l'Empire, le Concordat même, semblaient avoir effacé leurs traces. On ne les connaissait plus que par les préventions que

l'on gardait contre eux. Dans le nord de la France, en Normandie, à Paris et dans les diocèses voisins, la majorité du clergé était encore gallicane. Le nom seul de Saint-Acheul égayait les beaux esprits de collége et même de salon. On constatait avec malice l'infériorité des études dans les trois ou quatre établissements fondés ou plutôt essayés par la pieuse compagnie qui se dissimulait sous des pseudonymes. Singulier contraste ! Rapprochement bizarre ! Notre éducation politique qui, depuis cette époque, n'a cessé de se pervertir, s'est améliorée sur un seul point ; la liberté d'enseignement. Nous avons accepté des choses qui nous eussent alors paru monstrueuses, notamment le suffrage universel ; et nous trouvions alors tout simple ce qui nous semblerait aujourd'hui un prodige d'iniquité. De ces deux hommes illustres, si bien faits pour s'entendre, et que notre imagination aime à placer sous un même rayon de lumière, de vérité et de gloire, M. de Martignac et M. de Falloux, l'un a restauré, en 1846, cette liberté précieuse que l'autre avait ajournée en 1828.

Quels furent, dans cette circonstance, les vrais sentiments de Charles X? Ernest Daudet les étudie avec un tact bien remarquable. Le chrétien fervent fut troublé dans sa conscience; mais plus tard, lorsqu'éclatèrent les résistances épiscopales, lorsque des prélats, abusant de leur haute naissance et de leurs relations avec la cour, affectèrent de faire de leur désobéissance un dogme et une devise,

lorsque Lamennais, dans le plus fougueux de tous ses pamphlets, traita de mécréants et de scélérats les ministres et les évêques, et trouva moyen, en signalant le progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Église, d'affliger l'Église et de réjouir la Révolution, Charles X fut profondément froissé dans cette fibre royale qui faisait partie de l'héritage de Louis XIV. Seulement cet ensemble de scrupules, de perplexités, d'oppositions, de tracasseries, de contradictions, de remontrances, lui laissa une impression pénible, que les ennemis du ministère ne manquèrent pas d'exploiter. N'oublions pas que Charles X était, suivant une expression de M. Thiers, un pécheur repentant. Pour racheter ces péchés et alléger ces repentirs, — suivant la différence des temps et des règnes, — on révoque l'édit de Nantes, ou on nomme le ministère Polignac.

Je glisse sur le voyage en Alsace. Ce nom fait trembler ma main. M. de Martignac, on le sait, décida le Roi à se montrer dans ces provinces de l'Est, qui s'obstinaient, disait-on, à rendre la royauté responsable des douleurs de l'invasion. Les craintes étaient vives; le succès fut éclatant, et l'enthousiasme populaire donna raison au ministre; mais qui le croirait? cet enthousiasme produisit un résultat contraire à celui qu'on pouvait en attendre. Au lieu de l'attribuer à l'heureuse influence d'une politique conciliante sur des populations libérales, le Roi en fit honneur au prestige de la couronne, relevé par la

grâce exquise de ses manières et le charme de son sourire. Il se persuada qu'on l'avait trompé en lui affirmant que le ministère Villèle le faisait haïr de ses fidèles sujets. Il sut mauvais gré à M. de Martignac de lui avoir arraché des concessions et des réformes qu'il regardait désormais comme superflues, puisqu'il lui suffisait de se montrer pour être salué par les cris unanimes de : « Vive le roi ! » Entre ce peuple si royaliste et son armée si vaillante, si dévouée, qu'avait-il à craindre? A quoi bon faire violence à ses idées, à ses souvenirs ? Pourquoi s'affaiblir en consentant à régner sous condition, à subir le joug de la Charte et de la Chambre, à supporter les exigences, les taquineries, les chicanes d'un pouvoir égal ou supérieur au sien? Où devaient le conduire ces raisonnements spécieux, ces illusions caressantes, M. de Martignac ne l'apprit que trop tôt, et la France ne peut plus l'oublier.

Quant au brusque retrait de la loi départementale et municipale après le vote désastreux du 8 avril 1829, la faute en est tout entière à une de ces coalitions qui semblent inhérentes au parlementarisme comme la fièvre aux marécages, et que nous aurons toujours le droit de rappeler pour absoudre les souverains qui veulent régner par eux-mêmes et pour condamner les Assemblées qui sacrifient à des passions collectives et à des ambitions personnelles le gouvernement et le pays. Ernest Daudet a raconté cet incident et ses suites avec une émotion éloquente qui prête à ces détails d'amendements, de majorité,

de centre gauche, d'extrême droite, de conseils d'arrondissement et de scrutin, tout l'intérêt d'une scène dramatique — hélas ! et tragique.

Je signalerai à l'auteur de ce livre excellent quelques légères inexactitudes. Ne parlons que pour mémoire, et en vue d'une seconde édition, de la faute d'impression qui a substitué madame Pasca à Judith Pasta, Fanny Lear à Tancrède. Le fameux article du *Journal des Débats*, qui commençait par ces mots : « Ainsi, le voilà encore une fois brisé, ce lien d'amour et de confiance, etc., » et qui finissait par ces paroles prophétiques : « Malheureuse France ! malheureux roi ! » — n'était pas de M. Saint-Marc-Girardin, mais de M. Étienne Becquet, qui ne pouvait manquer, quoique journaliste, d'être très-véridique, si l'on en croit le proverbe latin : « *In vino veritas.* » — Ernest Daudet me semble aussi un peu sévère pour madame du Cayla, dont l'influence ne fut pas toujours fâcheuse. C'est elle qui réconcilia Louis XVIII avec le pavillon Marsan, et qui, plus tard, fut le Christophe Colomb du comte de Lucchesi-Palli. Ses relations avec le vieux roi pouvaient être traitées de sinécure. L'aimable femme ne fut jamais qu'un semblant de favorite. C'était encore, je l'avoue, beaucoup trop pour la société moderne. Louis XVIII, vieillard infirme, un peu isolé au milieu de la famille royale qui aurait voulu le voir plus dévot et moins libéral, ressentit pour madame du Cayla cette amitié d'arrière-saison, à laquelle s'ajoute

aisément une nuance plus vive et plus tendre, quand la personne qui l'inspire est magnifiquement et spirituellement belle. Presque pauvre, séparée de son mari, menacée d'un procès ruineux, la charmante comtesse demanda une audience. En entrant dans le cabinet du roi, elle n'était que solliciteuse ; en sortant, elle avait de quoi recruter beaucoup de solliciteurs. Il n'en fallut pas davantage pour divertir la cour et la ville, faire crier au scandale bon nombre d'envieux et surtout d'envieuses, provoquer une grêle d'épigrammes, de quolibets et de calembours, et suggérer à Béranger une de ses chansons les plus poétiques et les plus méchantes. Même dans le pur faubourg Saint-Germain, les avis furent très-partagés. J'entendis un jour une respectable douairière se quereller à ce propos avec un mauvais plaisant. Il prétendait que le père de la Charte aimait à léviger son tabac sur les splendides épaules de madame du Cayla ; ce qui était, disait-il, une façon de la *priser*. — « Taisez-vous, mauvaise langue ! répliqua la douairière, je réponds de sa vertu comme de la mienne ! » — Il y eut un sourire. La bonne dame, septuagénaire et bossue, était d'une laideur fabuleuse.

Et moi aussi, j'essaie de sourire pour ne pas avoir trop envie de pleurer ; je m'enfonce avec un acharnement sénile dans les souvenirs du passé, pour me dérober au présent. Qu'Ernest Daudet me pardonne ! Il vient de faire un grand pas dans l'opinion des lecteurs sérieux,

Il a su disputer au temps et à l'oubli une proie que les générations nouvelles se hâtaient de leur livrer pour se dispenser de réfléchir, de comparer et de regretter. Il a soulevé ces pierres tumulaires que la démocratie triomphante étouffe de ses végétations parasites et vénéneuses. Il a ranimé cette douce et noble figure qui, de son vivant, avait pu se plaindre des préventions et des méfiances de la royauté, et qui, pourtant, eût été impossible sans elle. Reposons-nous, en finissant, sur cette image, que le brillant historien de M. de Martignac ne récusera pas. Il a existé, entre le ministre et son roi, de funestes malentendus ; mais, à distance, le roi et le ministre nous apparaissent appuyés l'un sur l'autre, honorés l'un par l'autre. Nos malheurs et nos périls sont là pour prouver que le ministre avait raison et que le roi n'avait pas tort; car d'une part, il fallait la vraie monarchie comme contre-poids aux institutions libérales ; de l'autre, la Révolution a pris soin de justifier tout ce qui a été rêvé, médité et essayé contre elle.

XII

FRÉDÉRIC MISTRAL[1]

12 décembre 1875.

Ce recueil lyrique complète le grand poëte provençal, ou, pour parler plus exactement, achève de le révéler au public, qui l'admire et qui l'aime. Quand *Mireille* parut, le succès fut si foudroyant, la surprise si vive, que la légende s'empara immédiatement de l'auteur et de l'œuvre. A Paris, où un heureux concours de circonstances fit de *Mireille* l'événement littéraire de la saison, les opinions se divisèrent en sens contraire: « Figurez-vous, madame la marquise, disait devant moi un bel esprit de salon, que Frédéric Mistral, l'homme à qui vous devez ces émotions si poétiques et ces jouissances si délicates, porte habituellement des sabots et une blouse ; il conduit lui-même sa

1. *Les Iles d'or.*

charrette, et quand ses chevaux refusent d'avancer, son langage devient plus énergique encore que celui de Vert-Vert au retour de ses voyages. Si vous pouviez vous transférer en idée dans la basse-cour de sa maisonnette de Maillane, vous le trouveriez, sa fourche à la main, sa pipe à la bouche, remuant le fumier d'où il extrait tant de perles, et on aurait besoin d'épuiser toutes les périphrases de l'abbé Delille pour vous nommer les animaux admis dans son intimité. »

D'autres soutenaient la thèse opposée. D'après eux, Mistral était un mystificateur de génie, lettré jusqu'au bout des ongles, licencié en droit et en poésie, sachant par cœur Homère, Théocrite et Virgile; nourri du plus pur miel de l'Hymèthe, familiarisé de longue date avec l'habit noir, la cravate blanche et les gants jaunes, et assez spirituel pour comprendre que, dans un siècle blasé, récalcitrant aux poëtes, accoutumé au vieux refrain : « pourquoi versifier après Victor Hugo, Lamartine et Musset ? » l'étonnement serait la meilleure variante de l'admiration ; qu'un chef-d'œuvre ne perdrait rien à être offert aux lecteurs sous forme de paradoxe, de curiosité ou même d'énigme. Dès lors, il avait fait pour lui-même ce que Macpherson fit pour Ossian et Chatterton pour le moine Rowley. Il s'était traduit en provençal après avoir pensé, rêvé, imaginé en français, et jamais le proverbe italien : « *Traduttore, traditore !* » n'avait été moins applicable !

Ai-je besoin de déclarer que le vrai Mistral, — rien n'est beau que le vrai ! — ressemblait aussi peu à l'une qu'à l'autre de ces deux légendes? Cependant, quoique un poëte jeune et bien doué mette nécessairement beaucoup du sien dans une histoire d'amour trempée de larmes, on pouvait dire que *Mireille* nous renseignait peu sur Mistral. Cette délicieuse idylle, qui participe aux grandeurs d'une poésie et d'une nature primitives, et qui, en maint endroit, s'élève aux plus hautes cimes de l'épopée, pouvait être également attribuée à une inspiration de grand artiste, à un souvenir personnel, à un épisode de jeunesse ; il était permis d'ignorer dans quel milieu avait vécu, par quelles leçons s'était formé ce magicien qui réussissait si bien à revêtir d'une beauté homérique et virgilienne les paysages parfois un peu ingrats de la Camargue et de la Crau. *Calendal* nous fit pénétrer plus avant dans la pensée et dans l'âme du poëte. A travers des voiles symboliques qui ont changé cette fois le succès de vogue en succès d'estime, il était facile de reconnaître un idéal d'un ordre supérieur ; on pouvait, sans trop d'invraisemblance, se représenter, sous les traits de la mystérieuse héroïne du poëme, la Provence elle-même, la Provence toujours belle, quoique déchue de son ancienne splendeur, la Provence que son amant, son chevalier, l'héritier de ses trouvères, aspire à relever de son abaissement, à délivrer de son servage, en lui rendant sa langue, sa vie intellectuelle et morale, sa poésie

et sa gloire. Dans ce nimbe lumineux, au milieu de ces rayons et de ces ombres, se dessinait déjà la figure de Mistral ; aujourd'hui nous l'avons tout entière.

Sous ce titre éclatant, *les Iles d'Or*, il nous donne les pages intimes, élégiaques, lyriques, amoureuses, gaies, mélancoliques, fantaisistes, pieuses, patriotiques, qu'il a écrites depuis vingt ans, et dont la plupart pourraient servir à reconstruire l'histoire ou le roman de sa vie. Ce ne sont plus des personnages fictifs, des types dont la vérité saisissante laisse pourtant une part à l'imagination, chargés de refléter les sentiments qui ont fait battre le cœur du poëte, les visions apparues à ses jeunes années, les sites pittoresques où se sont dès l'abord arrêtés et reposés ses regards. C'est le poëte lui-même qui nous aide à le suivre pas à pas, à retrouver dans une élégie, dans une chanson, dans un rêve, dans un sonnet, dans un toast, dans un cantique, les émotions, les joies, les tristesses, les regrets, les enthousiasmes, les douleurs, les tendresses, dont il a peu à peu composé et enrichi son trésor. Aussi a-t-il deviné que le moment était venu de se raconter et de s'expliquer à ses lecteurs ; — qu'une *préface biographique* serait le meilleur trait d'union entre les poëmes qui l'ont illustré et les poésies qui le révèlent.

Cette préface est exquise. Si nous ne prenons pas au pied de la lettre la subite humilité de Lamartine se déclarant, dans son *Cours familier de littérature*, infé-

rieur à l'auteur de *Mireille*, nous pouvons du moins constater, à l'honneur de la Provence, que nos écrivains et nos poëtes les plus célèbres auraient bien dû venir demander à la modeste maison de Maillane des leçons de convenance, de simplicité, de sincérité, de naturel et de charme. Vous savez combien ils ont abusé du privilége ou de l'envie de parler d'eux-mêmes, tout ce qu'ils ont perdu à devenir les héros de leur propre récit, et comment ils ont gâté, par des surcharges inutiles ou des explications d'après coup, les plus heureuses créations de leur génie ; tantôt, comme dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, détruisant à coups de boutoir nos illusions juvéniles ; tantôt, comme dans les *Confidences*, exposant aux regards profanes et livrant au vulgaire lecteur ces souvenirs d'amour filial et de tendresse maternelle qu'il faudrait enfermer au plus profond de son cœur comme en un sanctuaire ; d'autres fois, comme Alexandre Dumas ou George Sand, prêtant à des souvenirs de famille les allures d'une chronique scandaleuse ou d'une indiscrétion de valet de comédie. Parcourez en idée cette triste littérature d'étalage autobiographique, de reliquaire domestique et de révélation personnelle qui défrayait, il y a vingt-cinq ans, tant de feuilletons, pour la plus grande joie des curieux, des malins et des badauds ; — et lisez les lignes suivantes :

— « Mon pauvre père, — je l'ai perdu en 1855, dans ses 84 ans, — était ce qu'on appelle un homme du vieux

temps. Voici comment il avait fait connaissance de ma mère :

« Une année, à la Saint-Jean, maître François Mistral était au milieu de ses blés qu'une troupe de moissonneurs abattaient à la faucille. Un essaim de glaneuses suivaient les ouvriers et ramassaient les épis qui échappaient au râteau. Maître François, mon père, remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle avait eu honte de glaner avec les autres. Il s'avança d'elle et lui dit :

» — Mignonne, de qui es-tu? quel est ton nom?

» La jeune fille répondit :

» — Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.

» — Comment! dit mon père, la fille de Poulinet, qui est le maire de Maillane, va glaner?

» — Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une nombreuse famille; six filles et deux garçons, et notre père, quoi qu'il ait assez de bien, comme vous savez, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond : « Mes fillettes, si vous voulez de la parure, gagnez-en! » — « et voilà pourquoi je suis venue glaner. »

» Six mois après cette rencontre, qui rappelle l'antique scène de Ruth et de Booz, le bon maître François demande Délaïde à maître Poulinet, et je suis né de ce mariage. »

Mistral a raison d'évoquer le souvenir de Ruth et de

Booz; car ce tableau rustique, d'une simplicité si grandiose et si pure, semble découpé dans une page de la Bible. Toute la préface est de ce ton. Elle lui fera autant d'amis — et c'est beaucoup dire — que les *Iles d'or* auront de lecteurs. Impossible de mieux réhabiliter le MOI, de mieux réussir à le rendre aussi aimable — je dirai presque aussi touchant — que d'autres l'ont fait paraître vaniteux, fanfaron, prétentieux, indiscret, enclin à se faire le centre de tout ce qu'il retrace, embellit, enlaidit ou invente. Impossible de parler de soi avec plus de tact, de délicatesse, de franchise et de mesure. On dirait que Mistral ne s'y résigne que pour y chercher l'occasion de rendre justice et hommage à ceux qui l'ont précédé ou dirigé dans sa voie, à ceux qui ont travaillé avant lui ou avec lui à la renaissance de la langue et de la poésie provençales. Ceci m'amène à discuter un moment, au point de vue français, le texte ou le prétexte de cette charmante préface : « *Pourquoi j'écris en provençal.* »

Je ne suis pas suspect, et, au risque de contrarier des amis excellents, il m'est parfois arrivé d'exprimer des doutes au sujet de cette littérature qui se greffait tout à coup sur la nôtre, et qui avait à mes yeux le tort de n'être ni tout à fait nationale, ni tout à fait étrangère. Il y avait là, selon moi, une déperdition de nos forces poétiques, et cela au moment où la Muse française, après bien des triomphes et des excès, entrait dans la période de décroissance, dépérissait d'inanition et n'échappait à

l'anémie qu'au moyen des excitants. En présence de cette foule de noms groupés autour de Mistral, de Roumanille et d'Aubanel, comme une ruche d'abeilles butinant les fleurs de nos montagnes, je me disais que, si tous ces poëtes disséminés sur les bords du Rhône, du Gardon et de la Durance, avaient été, faute d'un autre idiome, forcés de chanter en français, il y aurait eu, à la longue, un triage. Ceux dont la vocation n'était pas bien nette et qui ne versifiaient que par imitation, se seraient peu à peu repliés sur la prose; non pas celle que l'on écrit, mais celle que l'on pratique. Ceux que possédait vraiment et entraînait le grand souffle poétique, auraient rajeuni notre vieux sang et donné des frères et des sœurs à Rolla, à Jocelyn, à Elvire, à Stello, à Namouna, à Graziella, à Frank, à Stenio, à Esméralda, à Cymodocée, à Méganyre. Eh bien! après avoir lu la préface de Mistral et ses splendides *Iles d'or*, j'avoue franchement que je me trompais, et jamais schismatique ne fut plus heureux d'abjurer son erreur.

Dans toute véritable œuvre d'art, il y a deux choses : l'inspiration et la passion; ou, en d'autres termes, l'amour de ce que l'on va faire, et la valeur de ce qu'on fait. L'artiste qui n'aime pas son œuvre, qui n'en a pas le fanatisme avant de l'accomplir, pourra se signaler par des beautés de détail, des habiletés de forme, des raffinements de ciselure ; il lui manquera l'originalité, le feu, l'âme, la vie. C'est pour cela que, aux époques de déca-

dence, l'art et la littérature, même entre des mains savantes, même en exagérant les effets de vigueur, de séduction ou de grâce, gardent toujours quelque chose de factice, et n'ont pas l'air certains de n'être pas morts avant d'essayer de revivre. Si nos poëtes provençaux ne s'étaient pas, dès le début, proposé une double tâche; s'ils n'avaient pas eu à s'affirmer tout à la fois comme ouvriers de leur propre pensée et comme promoteurs d'une pensée commune; si, dans chacun de leurs ouvrages, ils n'avaient voulu prouver tout ensemble qu'ils étaient dignes de réussir et que leur langue, que l'on croyait morte, ressemblait à la Belle-au-Bois-dormant, ils y auraient mis moins d'ardeur, d'énergie, de conviction et d'entrain. Ils auraient eu, à un degré moins intense, ce don qui remplace ou complète tous les autres, qui est aussi nécessaire aux affaires de ce monde qu'au salut des âmes, et qui peut bien ressusciter les littératures puisqu'il transporte les montagnes : la Foi! Peut-être Mistral, au moment de nous donner une *Mireille* française, se serait-il dit : « A quoi bon? Puis-je faire mieux ou aussi bien que *Jocelyn?* » Peut-être Roumanille et Aubanel, avant d'écrire, l'un ses charmantes *Marguerites*, l'autre son admirable 9 *Thermidor*, auraient-ils été découragés par une lecture de Victor Hugo, d'Alfred de Musset ou d'André Chénier. Loin de là, ils étaient deux fois créateurs; ils fabriquaient ou raccommodaient l'outil en même temps qu'ils se mettaient à l'œuvre, et, en se

passionnant pour l'un, ils assuraient le succès de l'autre. Au lieu d'un obstacle, ils avaient deux aiguillons; au lieu d'un motif de découragement et de doute, deux gageures à gagner, deux objectifs à atteindre, deux éléments d'enthousiasme, de confiance et de certitude. Cela est si vrai, que Mistral, parallèlement à ses poëmes, à ses élégies, à ses odes, à ses chansons, à ses *sirventes*, à ses *plaintes*, à ses rêves, écrit un dictionnaire de la langue provençale; il bâtit laborieusement l'arsenal où chaque arme lui rappellera ses victoires.

Il en aura eu de plus grandioses, mais non pas de plus aimables, de plus douces, de plus gracieuses, de plus pathétiques, de plus touchantes que ses *Iles d'or*, les bien nommées! Je ne lui en veux que des deux difficultés qu'elles m'opposent; analyser et choisir. Analyser un recueil lyrique? est-ce possible? Tout au plus peut-on faire remarquer la bonhomie de ce grand artiste, la souplesse de ce génie. Nous l'avons vu, avec Calendal, sur le sommet du mont Gibal ou à l'ombre des gigantesques mélèzes du Ventoux; avec Mireille et Vincent, dans les vastes et brûlantes plaines de la Crau; cette fois, il nous familiarise avec lui par la simplicité de ses allures et la cordialité de son sourire; il ne dédaigne pas de s'asseoir à la table d'un ami, de *trinquer* en l'honneur des jeunes mariés, d'écrire de beaux vers sur les pierres blanches qui servent à marquer les beaux jours. S'il sait se faire petit avec les petits, le poëte se retrouve tout

entier dès qu'une grande image ou une grande catastrophe, un type d'héroïsme ou un souvenir des siècles de foi, un cri d'aigle blessé ou un chant de cygne perdu dans l'espace, le ramènent vers son atmosphère naturelle. Il s'agenouille sur les dalles sacrées; il pleure sur les tombeaux; il a un cantique pour les saints, un chant pour les années heureuses, un *pianto* pour les années de deuil. Il parcourt avec une égale virtuosité tout le clavier des passions, des joies et des douleurs humaines, depuis les premiers tressaillements de la jeune fille qui attend son fiancé jusqu'aux dernières convulsions de la France qui pleure ses provinces et ses enfants.

Ici les lecteurs, les filles d'Ève surtout, nous adresseront une question indiscrète. Ces poésies embrassent une période de vingt années; plus que le *grande mortalis ævi spatium*. Quelques-unes remontent à un temps où le poëte était bien jeune. A-t-il aimé, lui qui boit si gentiment aux légitimes amours des *novi* dont il est le témoin? Y a-t-il des reliques dans ce trésor, un portrait à demi-voilé dans cette magnifique galerie, une fleur cachée au milieu de ces riches corbeilles, la trace d'un roman intime sur les sentiers et sous les bosquets de ces *Iles d'or*, qui semblent si bien faites pour être habitées par une Elvire? La délicate réserve de Mistral ne donne place qu'à des conjectures. Pourtant, dussé-je me tromper, je ne résiste pas au plaisir de citer *la Rencontre*, qu'on peut relire, même après *le Lac*. Que ne suis-je capable

de la traduire en vers? Et pourquoi suis-je forcé de croire que mes vers seraient moins beaux que ceux de Lamartine? Heureusement, le meilleur traducteur que puisse avoir Mistral, c'est Mistral lui-même :

LA RENCONTRE

« Tout en battant la dune — et les écueils, — j'ai rencontré une brune — dans un château; — la porte était fermée; mais, quelquefois, — la belle à sa fenêtre — prenait le frais.

» Elle était l'éclosion de mes rêves; — la voyant accomplie, — je m'écriai : « Je t'ai! » — Et la première elle me dit : — « Voilà ma main; montons vers la lumière — en nous aimant! »

» O vallée d'Uriage! — bois plein de fraîcheur, — où nous fîmes le voyage — des amoureux, — ô val que nous nommâmes — notre univers, — si tu perds ta ramée, — garde mes vers.

» Et garde les pensées — dites entre deux, — et les longs embrassements, — et les mots doux, — et garde mes délires et ses larmes — ô toi qui vis sourire — son cœur en fleur!

» O fleurs des hautes prairies — que nul ne sait — vous que tient abreuvées la neige des Alpes, — vous êtes moins pures et fraîches — au mois d'avril, — que la jeune petite bouche — qui rit pour moi.

» O tonnerres et voix sévères — des cimes, murmures des forêts sauvages, — torrents des monts, — il est une voix qui domine — votre rumeur; c'est la voix claire et fine — de mes amours.

» Hélas! vallée d'Uriage — peut-être jamais — dans ton nid de feuillage — nous ne retournerons; — elle s'en va, étoile, — au fond des airs, — et moi, pliant ma tente, — dans le désert. »

•

Cette pièce, d'une sobriété exquise, d'une fraîcheur délicieuse, puisée, sous un rayon de mai, à la source balsamique qui guérit les névralgies et les blessures, cette pièce nous fait rêver. Étant donnés la belle âme de Mistral, son caractère généreux et confiant, ses aspirations permanentes vers l'idéal, et, comme on eût dit dans la jolie langue d'autrefois, sa vive *sensibilité*, il a dû être souvent tiraillé entre le mariage de raison qui l'effrayait de ses vulgarités et le mariage romanesque qui l'abusait de ses mirages. Mais voilà que j'en ai trop dit; mieux vaut remarquer que, heureux ou malheureux, positif comme une addition ou chimérique comme un songe, planant sur les neiges alpestres ou arpentant les fertiles sillons de la Provence, l'amour, chez Mistral, n'a jamais été égoïste. Tout, dans les *Iles d'or*, respire le dévouement aux grandes et saintes causes, la pitié pour l'infortune, l'esprit de concorde et d'alliance entre les peuples, le sentiment profond du patriotisme foudroyé

par d'épouvantables désastres. Ici, le poëte adresse un éloquent hommage à dona Blanca, belle-sœur du roi Charles VII, et venge ainsi la légitimité espagnole des injustices du sort, de la trahison des hommes et des insultes de M. de Girardin. Là, il élève vers Dieu ce pathétique Psaume de la Pénitence, qui, pendant les mauvais jours de novembre 1870, circula de bouche en bouche et nous apporta une consolation, une espérance et une joie. Plus loin, sa Muse le ramène vers les gloires passées, et il chante le Tambour d'Arcole dans des strophes dont rien n'égale le mouvement poétique et l'ardeur guerrière. Tout à l'heure, c'était l'orgue; maintenant, c'est le clairon. Ailleurs, il tend sa main et sa coupe aux poëtes catalans, et célèbre, en leur honneur, une fraternité internationale, faite d'apaisements, de beaux vers et d'hymnes à l'idéal. Quoi de plus original et de plus saisissant que le *Renégat?* de plus pittoresque et de plus parfait que la *Tour de Barbentane?* de plus mélancolique et de plus pénétrant que le *Rocher de Sisyphe?* de plus communicatif que cet ardent amour de la Provence, qui se révèle à chaque page, mais surtout dans l'ingénieux et hardi *sirvente* intitulé la *Comtesse?* Il faudrait tout citer. Madame Carvalho, la Zerline de ce soir, l'Ophélie d'hier, la Marguerite de toujours, la Mireille un peu trop parisienne peut-être, a-t-elle, dans sa brillante carrière d'artiste, inspiré beaucoup de sonnets comparables à celui-ci :

— « J'ai entendu chanter l'alouette — qui se perd dans le soleil roux, — et le rossignol amoureux — qui nous dit sa tendre langueur.

— » Au zéphyr lorsqu'il se balance, — j'ai écouté le pin harmonieux, — et, par les moissons, trois fois heureux — j'ai suivi le chant des lieuses.

— » Mais, ô Mireille de Gounod! — quand pour Vincent ton bien-aimé — jaillit en perles ta voix accomplie,

— » Tu me fais pleurer comme un enfant, — et tu récompenses tout le labeur — de ma jeunesse enthousiaste. »

J'ai gardé pour le bouquet la *Communion des Saints,* qui me semble le chef-d'œuvre au milieu de ces chefs-d'œuvre, et où se réunit, dans un petit cadre, tout ce qui fait le charme et la saveur de la poésie provençale et populaire; la foi naïve, le souvenir légendaire, la vision dans le nuage d'or, l'écho des siècles lointains, et, par-dessus tout cela, un art assez consommé pour nous ravir — en se cachant:

« Elle descendait en baissant les yeux, — l'escalier de Saint-Trophime; — c'était à l'entrée de la nuit; — on éteignait les cierges des vêpres; — les saints de pierre du portail, — comme elle passait, la bénirent, — et de l'église à sa maison — avec les yeux l'accompagnèrent.

» Car elle était sage ineffablement — et jeune et belle, on peut le dire; — et dans l'église nul peut-être — ne

l'avait vue parler ou rire; — mais, quand l'orgue retentissait, — pendant que l'on chantait les psaumes, — elle croyait être en paradis, — portée par les anges !

» Les saints de pierre, la voyant — sortir tous les jours la dernière, — sous le porche resplendissant — et s'acheminer dans la rue, — les saints de pierre bienveillants — avaient pris en grâce la fillette; — et quand, la nuit, le temps est doux, ils parlaient d'elle dans l'espace.

» Je voudrais la voir devenir, disait saint Jean, — nonnette blanche; car le monde est orageux, — et les couvents sont des asiles. » — Saint Trophime dit : « Oui, sans doute ! — mais j'en ai besoin dans mon temple; — car, dans l'obscur, il faut de la lumière, — et, dans le monde, il faut des exemples.

» O frères, dit saint Honorat, — cette nuit, dès que luira la lune — sur la lagune et dans les prés, — nous descendrons de nos colonnes; — car c'est la Toussaint; en notre honneur — la sainte table sera mise... — A minuit, Notre-Seigneur — dira la messe aux Aliscamps.

» — Si vous me croyez, dit saint Luc, — nous y conduirons la jeune vierge; — nous lui donnerons un manteau bleu — avec une robe blanche. » — Et cela dit, les quatre saints, — tels que la brise, s'en allèrent; — et de la fillette, en passant, — ils prirent l'âme et l'emmenèrent.

» Le lendemain, de bon matin, — la belle fille s'est

levée, — et elle parle à tous d'un festin — où elle s'est trouvée en songe; — elle dit que le Anges étaient dans l'air; — qu'aux Aliscamps la table était mise, — que saint Trophime était le clerc, — et que le Christ disait la messe. »

Maintenant, grâce à ces citations incomplètes et à mon esquisse plus incomplète encore, vous avez une idée de Mistral et de son livre; mais il ne suffit pas de le lire, surtout en français; il faudrait le voir et l'entendre; il faudrait reconnaitre cette parfaite harmonie entre l'homme et l'œuvre, et tout ce qu'ajoutent d'effet, de séduction, d'accent, d'autorité, de prestige, à cette poésie, la voix, le geste, la diction, le sourire, l'émotion du poëte. Vous qui vivez loin de lui et qui ne parlez pas sa langue, tâchez du moins de vous le figurer, jeune encore de taille et de visage, habillé comme vous et moi, sans que rien trahisse l'affectation ou la pose, paisible et heureux dans sa maison qu'il embellit, dans son domaine qu'il cultive, ne permettant pas à la gloire de changer ses habitudes, populaire dans la meilleure acception de ce mot si souvent profané, accueillant les visiteurs, charitable avec le pauvre monde, entrant au café pour lire son journal, boire son petit verre ou causer avec son voisin; serrant la main à son curé sur le seuil du presbytère, saluant gaiement la jolie provençale qui regrette peut-être qu'il soit si illustre, aimant la Provence avec passion, la France avec tristesse, étranger aux commérages

n'acceptant de la politique que ce qu'il en faut pour chérir le bien, détester le mal, respecter le DROIT, haïr les charlatans, maudire les sophistes et plaindre les dupes; révélant, dans toute sa personne un je ne sais quoi de sain, d'honnête, de robuste, de *réussi*, de loyal, de vaillant, qui vous attire avant de vous subjuguer; prouvant que, si, du sublime au ridicule il y a un pas, du simple au beau il n'y en a point.

XIII

JEANNE D'ARC[1]

---

27 décembre 1875.

Jeanne d'Arc, par M. Wallon ! Que de contrastes, de rapprochements, de paradoxes, de tristesses, d'ironies, dans ces simples mots ! La plus chrétienne, la plus française, la plus royaliste, la plus virginale, la plus providentielle des héroïnes de notre histoire, présentée au public avec un religieux respect et une admiration éloquente, dans toute la splendeur d'une parure appropriée à son temps et au nôtre, par le parrain de la République du 25 février 1875, c'est-à-dire de ce qu'il y a, au monde, de moins virginal, de moins providentiel, de moins royaliste, de moins chrétien et de moins français ! L'image sacrée, presque sainte, de la jeune fille qui nous a

1. Par M. Wallon.

sauvés, se heurtant fatalement dans notre esprit avec l'étiquette et le prélude de notre perte ! Le savant auteur de ce beau livre a le mérite d'accepter et de glorifier, chez Jeanne d'Arc, ce caractère essentiellement surnaturel, absolument miraculeux, sans lequel elle serait inexplicable. Une fois sur ce terrain du merveilleux, il n'est pas plus difficile, surtout à un personnage qui a inspiré tant de tragédies, d'apparaître en songe que de chasser les Anglais... Eh bien, pendant ces longues nuits d'hiver, où il semble que la neige appelle les revenants en leur offrant des suaires, je me figure la vierge de Domremy apparaissant à son docte historien, à son panégyriste convaincu, et lui disant avec un accent d'affectueux reproche : « Pour me peindre et me raconter si bien, tu as dû passer de longues années dans mon intimité... Est-ce donc là le fruit de mes leçons ? Ai-je arraché la France aux griffes de l'Angleterre, pour qu'elle devînt un jour le fief de MM. Jules Favre, Jules Ferry et Gambetta, en attendant les citoyens Marcou, Naquet et Madier-Montjau ? Tu n'es, je le sais bien, ni anarchiste ni libre-penseur ; alors, pourquoi préparer le règne, pourquoi signer les passeports de ceux qui ont fait de l'anarchie et de la guerre au bon Dieu la préface de leur triomphe ? J'ai maudit, vaincu, repoussé, paralysé l'invasion, et eux, ils en ont été les auxiliaires, les bénéficiaires et les complices. Je personnifie le patriotisme s'appuyant sur la Royauté ; et eux, ils représentent la haine de la

Royauté, étouffant le patriotisme. Certes, mon jeune monarque n'était pas irréprochable; et pourtant il y a dans ce principe monarchique une telle puissance, une telle vie, qu'il m'a communiqué une partie de ma force, et que l'intervention divine s'est révélée à moi sous les traits de Charles VII. Sous quels traits peut se révéler la Providence à des gens qui ne reconnaissent d'autre divinité que leur ambition, leur égoïsme et leur orgueil? Ce que j'ai aimé, ils le haïssent; ce que j'ai servi, ils le proscrivent; ce que j'ai adoré, ils le nient. Laisse-moi te rappeler les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont tu as écrit la vie, avec approbation de quarante évêques ou archevêques : « Qu'y a-t-il de commun entre eux et moi ? » Je me borne à deux noms qui doivent te faire réfléchir et qui éveillent des souvenirs bien différents : Patay et Voltaire ! En cherchant ma trace sur ce champ de bataille deux fois consacré par l'héroïsme français, est-ce le sang des républicains du 4 septembre que tu as vu se confondre avec celui des La Hire, des Dunois et des Xaintrailles ? N'est-ce pas plutôt celui des héritiers et des disciples de mes nobles compagnons d'armes ? Et Voltaire ? entre lui et moi, qui choisirais-tu ? Et qui choisiraient-ils, ceux dont tu as légalisé le gouvernement ? »

Maintenant priez Henri de Bornier, l'auteur de l'admirable *Fille de Roland*, le glorieux vaincu du 16 décembre, le poëte habile à faire vibrer nos cordes nationales,

priez-le de versifier ma mauvaise prose, et vous aurez un songe de plus à placer à côté de ceux de nos plus célèbres tragiques. Hélas ! si je pense à notre situation aggravée par tant de fautes, de malentendus, de rancunes, de colères, d'aveuglements et de folies, je me dis avec une profonde tristesse : « Ce n'est plus une tragédie qui commence par un songe ; c'est mon rêve de royauté, de délivrance et de salut, qui va finir par une tragédie! »

J'ai tort ; je devrais ne parler que de cet ouvrage, qui fait tant d'honneur à M. Wallon, qui a si légitimement obtenu le grand prix Gobert, et qui, après tant de pages écrites sur la Pucelle d'Orléans, restera l'œuvre définitive, le plus solide monument élevé à la gloire de Jeanne, le document auquel il faudra recourir, quand on voudra avoir la note juste, la vérité vraie, aussi éloignée de la sécheresse biographique que de l'enluminure romanesque, de l'exagération légendaire que du dénigrement voltairien. Oui, la voilà tout entière dans sa simplicité et dans sa grandeur, dans sa virginité et dans sa vaillance, dans son ineffable mélange de candeur, de hardiesse, de certitude et de vertu, cette fille des champs, cette inspirée, cette guerrière, messagère de la bonté de Dieu, victime de la méchanceté des hommes, morte au seuil de la vingtième année ! Sa mission a duré deux ans ; son bienfait a duré deux siècles. Elle a passé dans l'histoire de France comme un météore céleste, comme une vision consacrée par la foi ; si poétique que les plus grands poëtes sont restés, en

essayant de la chanter ou de la peindre, au-dessous de leur modèle ; si pure que les calomnies de ses accusateurs, les iniquités de ses premiers juges et les infamies de son profanateur semblent ajouter encore à l'éclat de son auréole, à la blancheur de sa couronne, à la trempe de son armure. Vous vous souvenez de cette belle *Orientale* où Victor Hugo, s'adressant aux principales villes d'Espagne, dit à Madrid, à Burgos, à Barcelone, à Séville, à Tolède : « Vous avez telle beauté, tel édifice, telle merveille, tel palais, tel chef-d'œuvre, tel titre de gloire... Mais Grenade a l'Alhambra! »—Nous, nous serions tentés de dire à l'Angleterre : Vous avez le prince Noir et Richard Cœur-de-Lion; à la Suède : Vous avez Charles XII ; à l'Espagne : Vous avez le Cid ; à l'Italie, vous avez le Dante ; à la Pologne, vous avez Jean Sobieski ; à la Suisse, vous avez Guillaume Tell ; à l'Autriche, vous avez Don Juan ; à la Prusse, vous avez Voltaire ; mais nous, nous avons Jeanne d'Arc !

Encore une fois pardon ! Je devrais surtout rendre hommage à ce magnifique volume, dont le succès, déjà complet, n'a pas besoin de mon humble concours, et qui sera pour les étrennes littéraires de janvier 1876 ce que fut le *Jésus-Christ*, de M. Louis Veuillot, pour le 1er janvier 1875. Pourtant mes semblants de digression ne sont-ils pas encore des hommages ? Est-ce tout à fait ma faute si, à peine entré dans ce livre comme on entre dans une église gothique, j'y aspire un vague et mysté-

rieux parfum de moyen âge, de piété, de légende sacrée, de chevalerie chrétienne, d'art catholique, de fidélité à Dieu et au Roi, comme on aspire une suave odeur d'encens et de cierges bénis dès le premier pas que l'on fait sous les voûtes d'une cathédrale? J'ouvre le volume, je lis le bref adressé à l'auteur par Sa Sainteté le Pape Pie IX, et je recueille, sous cette plume infaillible, les lignes suivantes : « Personne ne saurait méconnaître que » Dieu, voulant relever la France de ses désastres et lui » rendre SON ROI LÉGITIME, n'ait choisi ce qui était » faible pour briser les forces et les efforts des puissants, » et qu'il n'ait pour cela donné à une simple fille des » champs un courage extraordinaire et une merveilleuse » science des choses de la politique et de la guerre. »

J'avance, et on dirait qu'une main invisible, pour accroître encore mon admiration et mes sympathies, a écrit en marge de chaque chapitre : « *Manibus date lilia plenis* ! » — Des lis, des lis partout! de quoi joncher tout le parcours qui va du spectre des Tuileries, brûlées par la République, au portail de Notre-Dame de Paris, protégée par le bon Dieu! De quoi couvrir toute la route qui va de la barrière du Trône à la basilique de Reims! J'avance au milieu d'un cortége de souvenirs fleurdelisés... O cruauté ou politesse du hasard! Au moment où je gémis sur de monstrueuses coalitions, sorties des flancs du parlementarisme comme le perfide Sinon du cheval de Troie, j'arrive à la page 62, et je m'incline

devant les *Enseignes de Jeanne d'Arc*, merveilleusement reproduites dans une miniature, digne de ces Missels que les bibliophiles millionnaires payent vingt mille francs à l'Hôtel des Ventes. Ces *Enseignes* sont, croyez-le bien, tout aussi nationales que le drapeau de Jemmapes et d'Austerlitz. On pourrait même ajouter qu'elles sont plébéiennes, puisque c'est une fille du peuple qui s'en est enveloppée pour marcher à l'ennemi. Or, ce sont ces enseignes, parsemées de fleurs de lis d'or sur un fond blanc, et non pas du tout la Royauté absolue et la période féodale, qui nous ont donné le drapeau de la France, déployé plus tard à Ivry et à Rocroy, à Denain et à Fontenoy, sur l'escadre de Navarin et sur les murailles de la Kasaubah. Légué à la monarchie par Jeanne d'Arc, il signifie libération et non servitude, patriotisme et non despotisme, explosion du sentiment populaire devant l'Anglais envahisseur, et non pas prérogative de la couronne ramenant tout à elle-même et sacrifiant à un intérêt dynastique ou personnel le sang, l'argent et le repos de ses sujets. Que dis-je ? Il signifie aussi la conquête, la vraie, telle que l'entendaient et la pratiquaient nos rois, leurs ministres et leurs diplomates, celle qui agrandit un pays sans l'exposer au talion et aux représailles. C'est lui qui a flotté le premier sur la citadelle de Metz et la flèche de Strasbourg, et ce n'est pas lui qui en a été chassé par nos désastres. Qu'en pensez-vous ? Je ne voudrais pas appuyer trop fort ; mais que de sujets de

réflexions dans ces coïncidences ! Le volume à la mode, le livre d'étrennes qui va être dans toutes les mains et sur toutes les tables, chef-d'œuvre de typographie, d'archéologie et d'art, nous montrant dans les *Enseignes* de Jeanne d'Arc l'origine du drapeau blanc, l'associant étroitement à un souvenir d'héroïque effort national et de délivrance ; et cela, grand Dieu ! à l'heure même ou ceux qui l'ont repoussé sont cruellement trahis et punis par l'*autre* ; où cette faute, logiquement suivie de regrets, de ressentiments et d'amertumes, retarde indéfiniment tout espoir de revanche, où nos discordes, en ouvrant au radicalisme une nouvelle issue, préparent peut-être une proie nouvelle aux Prussiens !

La critique littéraire, appliquée aux publications du jour de l'an, n'a pas les mêmes procédés qu'en temps ordinaire. S'il s'agissait seulement de la troisième édition de *Jeanne d'Arc*, que j'ai aussi sous les yeux et qui, même sans ornement, a de quoi nous émouvoir et nous convaincre, j'essaierais de vous dire tout le bien que j'en pense. Je discuterais quelques points historiques ; je raconterais, à la suite de M. Wallon, cet épisode de la rivalité de la France et de l'Angleterre ; l'enfance de *leur* Henri VI mise en regard des faiblesses de *notre* Charles VII ; tout cet ensemble qui compose une situation désespérée, comme pour prouver que l'espoir est toujours permis aux peuples, parce que l'imprévu n'est jamais impossible à Dieu ; les premières années de Jeanne

d'Arc; la révélation surnaturelle; les voix qu'elle entend; la lutte qui s'accomplit dans son âme entre ses timidités de vierge, ses ignorances de paysanne et ses audaces d'inspirée; les épreuves qu'elle subit, les obstacles qu'elle surmonte, les répulsions, les doutes, les dédains, les incrédulités, les railleries dont elle triomphe; puis ces campagnes si rapides, si radieuses, qui sauvent la France en moins de temps qu'il n'en a fallu au suffrage universel pour la détruire; les journées où Jeanne fait de ces intrépides capitaines ses lieutenants, de ce jeune roi son néophyte et son pupille; Domremy et Vaucouleurs, Orléans, Patay, Reims, le Sacre, la Loire, Paris, Compiègne; puis Rouen et les jours sinistres, le tribunal, la prison, les interrogatoires, tous les détails de ce jugement où notre triste humanité reprend ses droits, où la haine des Anglais a pour complices, d'une part la superstition et l'ignorance, de l'autre les subtilités d'une fausse théologie; le supplice — non, le martyre! enfin la réhabilitation, à la fois si superflue et si nécessaire; les réparations prodiguées à cette héroïque et sainte mémoire par l'Église, par la Royauté, par les contemporains, par tout un groupe de poëtes et d'artistes; et, dans le lointain, comme un rayon du ciel au milieu de nos erreurs et de nos misères, l'espoir de la canonisation de Jeanne d'Arc; consécration suprême et quasi-divine de sa mission, de son œuvre, de sa vie et de sa mort.

Mais, je le répète, et le savant historien ne me démen-

tira pas ; ce qui, sans rien gâter au mérite de l'ouvrage, doit aujourd'hui réclamer les bénéfices de l'*actualité*, fixer notre attention et réchauffer nos éloges, c'est la magnifique exécution de ce livre; c'est le nouveau titre que la maison Didot vient d'acquérir à la gratitude et aux sympathies de quiconque, dans notre société si frivole et si peu convertie, conserve encore le goût des lettres sérieuses, des traditions nationales, de la typographie et de l'art dans leur acception la plus parfaite, mis au service de nos plus chers souvenirs et de nos gloires les plus pures. Aidé de son incomparable collaborateur, M. Dumoulin, entouré de jeunes érudits, parmi lesquels nous citerons M. Marius Sepet, M. Didot a donné à Jeanne d'Arc le genre d'*illustration* qui lui convenait le mieux, celui qui reliait son siècle au nôtre par une série de dessins, de miniatures, de gravures, de bas-reliefs, de sculptures, de paysages, de photographies, empruntée aux chroniques du temps, aux manuscrits les plus précieux et les plus rares, aux bibliothèques, aux monuments, aux galeries, aux châteaux, aux églises, et formant une chaîne quatre fois séculaire entre les naïves inspirations du moyen âge et les hommages réfléchis de notre époque. Les chromolithographies qui alternent de loin en loin avec ces charmantes gravures sur bois sont traitées avec tant de soin et si excellement réussies, qu'on les dirait peintes par ces moines de nos antiques abbayes, dont la plume et le pinceau élevaient presque jusqu'au

génie les prodiges de patience et de foi. Assurément, rien n'eût été plus facile à M. Didot que de demander à un de nos dessinateurs célèbres, à Gustave Doré par exemple, de quoi illustrer dignement l'histoire de Jeanne d'Arc ; mais ce n'eût pas été la même chose. Quelle que fût la faculté d'assimilation de l'éminent artiste, quel que fût le succès de ses efforts pour se faire en idée le contemporain des événements, des scènes et des personnages qui revivraient sous son crayon, il serait toujours resté *moderne* par certains côtés. Nous n'y aurions vu que l'expression individuelle d'un sentiment universel. Combien je préfère cette restauration du passé en l'honneur d'une des figures qui l'honorent le plus ; ce tribut collectif, payé par dix générations et rassemblé sous nos yeux par de pieuses et savantes mains ! Quelle variété, depuis les curieux tâtonnements et les délicieuses gaucheries de l'art primitif, jusqu'aux peintures d'Ary Scheffer, de Paul Delaroche, d'Ingres et de Balze, en passant par Simon Vouët, qui a fait de l'humble bergère une grande dame, contemporaine de madame de Longueville et de la duchesse de Chevreuse ! Et la sculpture ! Bien des statuaires, Rude, Foyatier, Chapu, Lefeuve, Frémiet, ont cherché et entrevu ce type insaisissable, qui déjoue les combinaisons ordinaires, qui ne doit être ni trop idéal, ni trop réel, ni trop matériel ni trop frêle, ni trop rustique, ni trop mystique, ni trop terrestre, ni trop céleste ; si bien que, après tant d'honorables efforts et d'ouvrages

recommandables, il faut encore revenir au chef-d'œuvre définitif et populaire de la princesse Marie d'Orléans; deux inspirations virginales qui se complètent l'une par l'autre !

Que dire de la poésie? Les éditeurs de cette *Jeanne d'Arc* ont eu l'heureuse idée de tresser à leur héroïne une couronne poétique, et ils ont ajouté au livre de M. Wallon un chapitre supplémentaire intitulé: *Jeanne d'Arc dans les Lettres*. Le train des poëtes! La liste est longue; elle commence à Christine de Pisan (31 juillet 1429), et finit au drame de Jules Barbier (8 novembre 1873), vif succès, auquel s'associa la noble muse de Gounod. Là encore, que de noms! que de tentatives! quel concours de l'imagination, de la raison et de la rime autour de cette sublime illettrée! Martin Le Franc, Martial d'Auvergne, Villon, Octavien de Saint-Gelais, mademoiselle de Gournay, Chapelain, Casimir Delavigne, Bignan, madame Louise Colet, Alexandre Soumet, d'Avrigny, George Ozanneaux, Auguste Barbier, Théodore de Banville, Paul Deroulède, le vaillant poëte soldat, dont nous citerons les trois derniers vers;

Consacrons nos cœurs recueillis
A Jeanne la Française, à Jeanne la Lorraine:
LA PATRONNE DES ENVAHIS!

l'auteur du *Mistère du siége d'Orléans*, le Père Fronton du Duc, Jean de Virey, Nicolas Chrestien, l'abbé d'Aubi-

gnac, Benserade, M. de Puymaigre, M. Porchat, M. Athanase Renard, MM. Henri Millot, Louis Jouve, Henri Cozic; sans compter les poëtes étrangers : Robert Southey, Robert Steggal, et, pour finir par les plus grands, qui n'ont pas eu cette fois la main plus heureuse, Shakspeare et Schiller !

Il faut bien l'avouer, les poëtes sont ici restés inférieurs à leur tâche, et la quantité a trop souvent suppléé à la qualité. Il y a des éclairs dans le lourd poëme de Chapelain, de belles tirades dans la tragédie de Soumet, quelques accents émus dans les deux *Messéniennes* de Casimir Delavigne; mais, si on osait risquer, à propos d'un si admirable sujet, une locution triviale, nous dirions : « *Ce n'est pas çà !* » Les rancunes nationales ont prévalu, chez Shakspeare, contre le penchant de ce loyal génie à prendre parti pour les nobles causes. Protestant, révolutionnaire et volontiers déclamateur, Schiller n'a rien compris au caractère de Jeanne ; l'Anglais l'a calomniée, l'Allemand l'a défigurée. On croirait, au premier abord, que Jeanne d'Arc appartient à la poésie encore plus qu'à l'histoire ; que, pour se surpasser, les poëtes n'ont eu qu'à évoquer ce doux nom. On se tromperait. La poésie et le drame vivent de passion, et la Pucelle d'Orléans, *humainement* passionnée, n'aurait plus de sens. En outre, elle nous offre trop de disparates, selon que nous considérons en elle la paysanne, l'héroïne ou l'inspirée, que nous la cherchons dans sa chaumière,

sur le champ de bataille, sur le bûcher ou dans le ciel. L'épopée aurait pu s'en emparer avec bonheur et la faire sienne; mais il aurait fallu, entre Jeanne et *son* poëte, une communauté de sentiments, d'époque, de mœurs et de croyances, une sorte de synchronisme religieux, patriotique et guerrier; il aurait fallu que notre langue fût formée, que notre âge d'or poétique et littéraire fût inauguré au moment où la tradition était encore toute vivante, où tous les cœurs battaient à l'unisson, où la légende se confondait avec l'histoire, où le poëte eût retrouvé partout l'âme et la foi de Jeanne d'Arc, comme les premiers chrétiens, au sortir des catacombes, retrouvaient l'âme et la foi des apôtres et des martyrs. Deux ou trois siècles après, dans une civilisation nouvelle, dans une littérature rendue aux fictions mythologiques par la Renaissance, nous ne pouvions avoir qu'un enthousiasme d'après-coup, une inspiration rétrospective, une poésie artificielle, quelque chose comme les portraits peints, d'après des médaillons de famille, par des artistes qui n'ont pas connu l'original, comme de magnifiques amplifications appliquées à un sujet désespérant par son idéale et mystique beauté.

Patronne des envahis! a dit M. Paul Deroulède. C'est le mot juste, et cette pensée, cette analogie, cette douleur, cette espérance, ajoutent à l'attrait du bel ouvrage de M. Wallon. Après l'avoir lu, après avoir admiré tout ce que MM. Didot et Dumoulin ont su réunir pour rendre

cette lecture plus irrésistible encore et plus instructive, je hasarde deux réflexions qui, en réalité, n'en font qu'une. Oui, les nations telles que la nôtre, au milieu de leurs humiliations les plus cruelles, de leurs périls les plus imminents, de leurs adversités les plus implacables, ont le droit de ne pas désespérer. La veille du jour où Jeanne d'Arc est accourue à l'aide du roi et du royaume, la France était plus mutilée, plus meurtrie, plus écrasée, plus anéantie qu'aujourd'hui. Crécy, Poitiers et d'Azincourt avaient pénétré encore plus avant dans ses chairs vives que Reischoffen et Sedan ; les Armagnacs du palais de Versailles ne nous ont pas encore, malgré leurs patriotiques efforts, fait tomber aussi bas que leurs devanciers du XVe siècle. Mais, pour conserver ce droit à l'espoir, il faut être digne de la protection qui seule peut le justifier et l'exaucer. Il ne faut pas se mettre en contradiction permanente avec la puissance invisible qu'implorent les malheureux, les naufragés et les vaincus. Pendant les plus mauvais jours de l'invasion, de la guerre et du siége, j'ai entendu de bonnes gens s'étonner, presque se plaindre que Dieu ne fît pas un coup d'État céleste en notre faveur, qu'il n'envoyât pas une nouvelle Jeanne d'Arc, capable de donner des leçons de sagesse à M. Gambetta, des leçons de victoire au général Trochu. Eh! le méritions-nous? Depuis quand le surnaturel est-il obligé de venir au secours des athées? Lorsque le 4 septembre ameutait son personnel d'ivrognes et de

pillards contre les couvents, les évêchés et les églises, quelle figure eût fait une Jeanne d'Arc dans cette orgie d'impiété démagogique? On ne peut pas tout avoir. Garibaldi et Jeanne d'Arc, combattant ensemble sous les yeux de MM. Glais-Bizoin, Crémieux, Spuller, Jules Ferry, Arago et Pipe-en-Bois, c'était trop pour le salut d'un peuple. Dieu cesserait d'être juste, s'il accomplissait des miracles au profit de ceux qui l'insultent, le nient ou le blasphément. Vous vous souvenez peut-être qu'en ces jours néfastes, renouvelés des colères et des expiations bibliques, nos imaginations affolées se cramponnaient à tout, même au tablier d'une servante. Un soir, on nous dit que Jeanne d'Arc revivait sous les traits de la cuisinière de M. de M..., qu'elle aussi, avait eu des visions, qu'elle avait entendu des voix, qu'elle était inspirée, qu'elle croyait à sa mission, qu'elle venait de partir pour Paris, que les événements allaient changer de face et que nous aurions bientôt de ses nouvelles. Hélas! le lendemain effaça l'illusion de la veille, et nous n'en entendîmes plus parler. Eh bien ! la Pucelle d'Orléans et la cuisinière de M. de M... ! voilà les proportions et les ressemblances entre la France royaliste de 1429 et la France gambettiste de 1870.

Dieu merci! je ne confonds pas M. Wallon avec les hommes qui ont eu bien envie de traduire à ses dépens le : *Sic vos non vobis*, de Virgile. Celui-là est un croyant, et du meilleur aloi. Sa Jeanne d'Arc n'est si belle et si

vraie que parce qu'elle personnifie, à toutes les pages de son livre, le merveilleux chrétien, le surnaturel qui n'a rien de commun avec les chimères du magnétisme et du spiritisme, l'intervention divine choisissant, au lieu des monarques et des chefs d'armée, une humble et chaste créature, pour en faire un instrument de délivrance et de salut. Je veux finir, non pas par une critique, mais par un souhait, ce qui s'accordera bien mieux avec la trêve du jour de l'an. Le procès de canonisation de Jeanne d'Arc vient de s'ouvrir. Je souhaite à M. Wallon de vivre assez pour le voir arriver à bon terme. Alors Jeanne, en lui rappelent un beau souvenir, un beau livre et un beau succès, deviendra sans doute sa sainte de prédilection ; — et voici la formule que je lui propose pour sa prière du matin ou du soir : « O ma patronne! protégez-moi contre ma filleule! »

XIV

PHILOSOPHIE MONDAINE[1]

2 janvier 1876.

Si jamais livre mérita un tour de faveur, c'est assurément celui-ci ; l'auteur, que nous avons tous connu brillant de jeunesse et de verve, dans le groupe des Théophile Gautier, des Arsène Houssaye, des Barbey d'Aurevilly, des Paul de Saint-Victor et autres coryphées de la littérature flamboyante, est atteint, depuis près de deux ans, d'une maladie cruelle, implacable, qui ne laisse intact que son esprit ; c'est quelque chose, c'est beaucoup sans doute, quand il s'agit d'écrire une page ou un volume ; mais l'homme est une si misérable créature, son corps est pour son intelligence un

1. Par M. Xavier Aubryet.

si mauvais voisin, un geôlier si méchant, qu'il ne renonce jamais, quand il souffre, à lui faire subir le contrecoup de ses souffrances. L'imagination et les nerfs, ces deux hôtes remuants et tracassiers, interviennent dans la querelle, non pas, grand Dieu ! pour l'apaiser, mais pour l'aigrir. L'idée se confond avec le rêve, le rêve avec le cauchemar ; le mot fin est interrompu par le cri d'angoisse ; la fantaisie cesse d'avoir des ailes d'abeille et des gazouillements de fauvette, pour emprunter aux sorcières de Macbeth leurs formes les plus hideuses et leurs croassements les plus sinistres. Sous chaque pli des rideaux de son alcôve, le malade croit voir des chauves-souris aux membranes velues, des araignées aux pattes noires, et il se demande avec terreur si elles sortent de son cerveau pour monter au plafond, ou si elles descendent du ciel de son lit pour venir habiter son crâne. Sa pâle veilleuse lui apparaît sous l'albâtre comme une sœur silencieuse qui vient compter avec lui les heures nocturnes et qui peu à peu attire à elle son âme pour l'emporter vers les espaces inconnus. L'insomnie se révèle à ses yeux troublés sous les aspects les plus variés et les plus bizarres ; c'est tantôt une falaise à pic, d'où il semble que l'on va tomber dans l'océan sans bornes, en murmurant : « Un homme à la mer ! » tantôt un étroit sentier, déroulé en méandres interminables autour d'une montagne infinie, et dominant un immense précipice qui

vous attire par toutes les voix du vertige; tantôt les communards du voisinage, qui envahissent et pillent votre maison en vous cherchant sous les tables ; d'autres fois, c'est votre premier amour qui glisse à travers la brume de minuit avec un soupir d'élégie ou un sourire d'épigramme ; d'autres fois, un sphinx habillé en professeur d'algèbre, qui vous propose une énigme sans mot et ne lâche prise que quand vous vous déclarez vaincu ; d'autres fois encore, un anecdotier impitoyable qui vous raconte votre propre existence, ne vous faisant grâce ni de l'*en-dessous* de vos traits les plus méritoires, ni de l'*en-dessus* de vos actions les plus cachées ; *aliàs*, un journal d'informations, vous annonçant qu'une majorité colossale est acquise aux radicaux dans le Sénat et la prochaine Assemblée ; *aliàs*... mais pourquoi continuer ce dénombrement lugubre ? Ces insomnies de dormeur éveillé absorberaient tout un volume, et celui de Xavier Aubryet est bien préférable. Si l'exemple de Henri Heine n'était pas là pour expliquer l'inexplicable, il il nous serait impossible de comprendre comment l'auteur de *Philosophie mondaine* a pu écrire des pages si spirituelles dans les intervalles si courts d'une torture si longue !

Qu'elle est poignante et qu'elle est vraie, cette préface, *la Maladie à Paris*, que Xavier Aubryet intitule *Étude liminaire* ! Hélas ! oui, pour habiter Paris dans des conditions tolérables, il faut être riche. eune et bien

tant, ou posséder une de ces familles patriarcales, telles qu'il en existe encore dans les environs de Saint-Sulpice et de Saint-Germain-des-Prés, où le malade, l'octogénaire, l'invalide des combats de la vie, n'a qu'à faire un signe pour grouper autour de lui une trentaine d'enfants et de petits-enfants. Xavier Aubryet décrit admirablement cette gradation presque imperceptible par laquelle passent le malade et ses amis, à mesure que la maladie se prolonge et arrive de l'aigu au chronique. D'abord, un empressement tel, de telles assiduités, que le docteur est forcé de prier cette foule d'infirmiers volontaires de mettre une sourdine à leur zèle et de ne pas venir tous à la fois. Bientôt cette masse compacte s'échelonne et se divise en fractions inégales. L'extrême droite tient bon pendant quelques semaines, le centre droit pendant quelques jours ; mais le centre gauche commence la série de ses défections savantes. Encore un trimestre, et la retraite se change en déroute. Ne faut-il pas ménager ce cher malade que le bruit fatigue, que la discussion irrite, à qui les nouvelles du dehors font subir le supplice de Tantale ? Et puis, la vie de Paris n'a-t-elle pas ses exigences et ses servitudes? Ne sied-il pas de tenir compte des distances? un tel qui loge derrière le Luxembourg peut-il se prodiguer rue Taitbout ? De l'avenue de l'Impératrice au boulevard Montmartre, ce n'est plus une visite, c'est un pèlerinage. Et les affaires? Le rendez-vous avec l'éditeur? La pièce en répétition ? La nécessité

d'arriver à temps pour la *revue* de fin d'année? Bref, la solitude se fait peu à peu autour du patient, dont les journées et les nuits ne sont plus qu'un long monologue sans repos et sans auditoire. J'abrége et je gâte ces détails que Xavier Aubryet a retracés avec un remarquable mélange de vérité, de tristesse, d'ironie, de résignation et d'amertume. Comme presque tous ses lecteurs, je pourrais lui répondre : « à qui le dites-vous? » — Je me souviens, pour ma part, de certaine pleuro-pneumonie qui me cloua dans mon lit pendant six semaines, et dans ma chambre pendant trois mois. Deux illustres, qui savaient très-bien me trouver chaque fois qu'ils publiaient un livre et désiraient un article s'abstinrent religieusement de toute apparition, même chez mon concierge. Quand ce fut fini, l'un allégua pour prétexte qu'il ignorait mon adresse ; —et il voyait tous les jours mon ami le plus intime qui aurait pu la lui donner ! — l'autre, que je logeais dans un quartier lointain, excentrique, impossible. Or, une fois sorti de prison, je voulus en avoir le cœur net, et je constatai, montre en main, qu'il fallait un peu moins de trois minutes pour aller du seuil de ma porte à l'hôtel de M. Thiers, chez qui mon abstentioniste passait presque toutes ses soirées ! ! !

Mais me voilà battant les buissons du souvenir personnel, et m'éloignant de Xavier Aubryet, à qui je voulais, faute d'une visite, adresser, à deux cents lieues de distance, cette carte où les vœux de bonne année seront

remplacés par les témoignages d'une profonde sympathie. Il y a, dans sa *Philosophie mondaine*, de quoi suggérer à chaque instant, cet éloge mélancolique : « Comment donc écrirait-il, s'il se portait bien ?... » Il s'y montre tour à tour moraliste ingénieux avec cette pointe de paradoxe qui rend l'idée plus pénétrante ; *humorist* éclairé plutôt qu'exacerbé par les épreuves de la vie et les étreintes de la souffrance ; enfin et surtout *dilettante* ; de ce dilettantisme raffiné, exquis, un peu subtil, où se dédommagent — j'allais dire se vengent — les talents trop distingués, trop chercheurs, trop préoccupés de l'insaisissable, lesquels, plus estimés que classés, n'ayant pas réussi à se faire une place bien distincte, se sentent pourtant supérieurs à la plupart des gens *arrivés*.

Qui n'eût pardonné à l'auteur de *Philosophie mondaine* un peu de misanthropie et de pessimisme ? Il est si naturel de dénigrer le monde, les femmes, l'art, la société, la poésie, la littérature, le théâtre, les célébrités contemporaines, quand on ne les aperçoit plus qu'à travers une lorgnette fournie par les opticiens de l'Académie de médecine ? Eh ! bien, c'est tout le contraire ; il est plutôt consolateur, pour mieux mériter d'être consolé. Il a des tendresses et des sourires de convalescent. Voyez le charmant chapitre sur les vieilles femmes ! On dirait une page de madame Swetchine, *illustrée* par Chardin. La vieillesse, on le sait, est une disgrâce que les hommes

s'efforcent d'éluder en se précipitant dans des fontaines de Jouvence, d'où ils sortent non pas embellis, mais millionnaires, généraux, amiraux, ambassadeurs, ministres, députés, académiciens ou sénateurs. Et, à ce propos, laissez-moi vous redire un joli mot d'Ernest Picard, qui me parvient — en retard d'un mois, — dans ma paisible retraite. Vous n'avez peut-être pas oublié que le 16 décembre 1875, — ah ! l'horrible année ! — M. Jules Simon a été nommé, à midi, académicien, et, à trois heures, sénateur. Le soir, M. Gambetta félicitait de ce double succès M. Ernest Picard, ami intime de l'élu bicéphale, et il ajoutait par politesse : — Au fait, on a été juste ; car enfin, c'est votre bijou. — Dites plutôt que que c'est notre CAMÉE, LÉON ! a répondu l'inépuisable *loustic* de la gauche transigeante.

Donc la vieillesse masculine a des consolatrices austères, mais sûres, telles que la science ; lucratives, mais perfides, telles que les affaires ; désagréables, mais volages, telles que la politique... *Les vieilles femmes* ! Ces simples mots éveillent une idée triste comme un regret, lugubre comme un adieu. Une fleur séchée dans un herbier, un ruban oublié dans un tiroir de commode, un tour de cheveux traînant sur un guéridon, une camisole mouchetée de tabac, une robe de soie puce entrevue dans le demi-jour d'une chapelle, un almanach de 1840 retrouvé sous une liasse de papiers de famille, voilà quelques-unes des analogies que l'imagination associe

d'ordinaire à cette figure respectable et respectée. Celui-là même qui les a aimées jeunes et qui a parcouru avec elles les divers âges de la vie, s'empresse, au détour de la soixantaine, de leur fausser compagnie, et se retourne brusquement en arrière, cherchant de nouveaux printemps pour réchauffer ses hivers. Il en veut à ses contemporaines de leur vieillesse et de la sienne ; ce sont ses propres rides qu'il craint de reconnaître sous leurs ruches ou leur bonnet de tulle noir ; il les redoute ou les évite, comme s'il devait lire sur leur front pâli la date précise de son acte de naissance. Brodez sur ce thème les variations les plus plaintives, les plus désespérées ; puis lisez avec moi les lignes suivantes :

« — Ne vous êtes-vous jamais plu à suivre des yeux, dans les jeunes allées d'un vieux parc, ce couple qui semble devoir jurer et qui s'harmonise; une survivante du XVIII[e] siècle, tendrement appuyée au bras d'une adolescente à peine éclose ? Toutes deux marchent à pas lents, jasant à mi-voix, comme pour ne pas effrayer les fauvettes et se faisant valoir par le contraste bien tranché ; la première, pastel effacé dans un cadre ancien ; la seconde, première fleur d'un pinceau céleste ; figure mutine auprès d'un visage d'une exquise austérité. Comme ils s'accordent courtoisement, ces deux âges en apparence irréconciliables ! Avec quelle délicatesse ces deux extrêmes se touchent ! L'une n'est pas nubile encore, l'autre est presque défunte, et pourtant elles s'entendent si bien, à quelques pas du berceau et de la tombe ! »

Et plus loin : « — Ce qui ravit chez les vieilles femmes, c'est cette suprême élégance qui n'a de pendant que les amoureuses toilettes de la lune de miel. — Les jeunes femmes sont coquettes envers la vie, les vieilles femmes sont coquettes envers la mort ; elles agoniseraient volontiers dans un suaire de dentelle antique ; les dentelles, c'est leur parure naturelle ; — cet évidement infini et aérien, n'est-ce pas le travail à jour du temps dans l'étoffe de l'existence ? Il faut être née sous Louis XVI pour bien porter la dentelle en 1875. — Une mariée n'a pas le droit de prendre ce riche insigne de l'extrême vieillesse ; la dentelle. C'est l'allége des années pesantes ; la période ailée de la vie ne doit pas demander aide aux malines ou aux valenciennes. Est-ce que l'impondérable a besoin de levier ? Autant rêver un remorqueur au colibri ! »

Et le mot de la fin ! — « Comment ne s'éprendrait-on pas d'elles ? Ne suffisent-elles pas à expliquer aussi ce hiéroglyphe indéchiffrable jusqu'ici ; *l'amour platonique* ? Quand l'objet aimé est la créature jeune et radieuse, cet état métaphysique risque d'être la plus infortunée des gaucheries ; s'il s'agit d'une centenaire, c'est la plus spirituelle des béatitudes. »

N'est-ce pas charmant ? Et comme je suis sûr que le médecin de Xavier Aubryet est de son avis ! Oh ! oui, cultivons cette neuvième béatitude ! N'aimons que des centenaires ! Ce sera un moyen infaillible de vieillir sans

trouble, sans infirmité et sans remords. Nous ne connaîtrons que par ouï-dire la goutte, la gravelle, la gastralgie, les rhumatismes, la dyspepsie, et autres maladies énumérées par M. Purgon. Nous ne mourrons que pour qu'on ne nous accuse pas de ne rien faire comme les autres !

En regard de ce joli chapitre placez celui-ci : — « *Les Femmes d'Octave Feuillet,* » qui pourrait lui servir de pendant. Entendons-nous pourtant ! M. Octave Feuillet, dans sa seconde manière, piqué au jeu de l'amour et du hasard par un éloge qu'il a pris pour une épigramme, nous a présenté un certain nombre de femmes qui se décident assez vite ; il nous suffira de rappeler deux ou trois héroïnes de *M. de Camors*, Blanche de Chelles, dans le *Sphinx*, et cette pauvre Julie, — dans le drame de ce nom, — dont la faillite est si prompte, qu'une des admiratrices de l'auteur, voyant se relever au bout de cinq minutes le classique rideau de la Comédie-Française, ne put retenir ce cri du cœur : « On aurait dû faire durer l'entr'acte un quart d'heure de plus ! » — N'importe ! le pli est pris, et, quand on nous annonce les femmes du *plus délicat de nos romanciers*(cliché), nous savons ce que parler veut dire. Sans être centenaires, avec toutes les grâces de l'élégance, de la jeunesse et de la beauté, elles maintiennent leurs attentifs à égale distance « de la plus infortunée des gaucheries et de la plus spirituelle des béatitudes. » — Ce sont des

filles d'Ève, qui n'ont accepté que la moitié de l'héritage maternel. Leur curiosité s'effraie avant de se satisfaire ; leur tentation se dérobe au moment où elles allaient y succomber. Le fruit défendu est pour elles ce que sont les belles pêches de Montreuil pour les écoliers en vacances; le jardinier leur permet de les regarder, de les toucher peut-être, mais non pas de les croquer. Elles glissent comme des anguilles sous les caresses du serpent. Elles aiment le péril comme les raffinés du Pré-aux-Clercs aimaient le duel, pour le plaisir ; le plaisir de l'entrevoir, de le désirer, de le craindre et de l'éviter. Il leur plaît de se promettre sans se donner, de se compromettre sans se perdre et de se prêter pour se reprendre. Elles s'amusent à jouer avec le feu et à deviner, en se brûlant les doigts, ce qu'elles ressentiraient si elles se brûlaient tout entières. Leurs *crises* ressemblent à ces maladies d'enfant qu'il faut avoir pour se débarrasser des humeurs peccantes et ne plus en entendre parler. Quelques-unes ont, pour ainsi dire, la faculté de se dédoubler ; épouses et mères, un livre à la main, dans l'ombre discrète du foyer domestique, entre une rêverie romanesque et un rendez-vous demandé, elles s'offrent à elles-mêmes la représentation d'une pièce dont elles sont les héroïnes, où elles se voient passant par toutes les phases de la séduction, de la faute et du châtiment ; après quoi, elles se retrouvent devant le berceau de leur *bébé* ou en face de leur mari, échappant à leur propre drame comme on sort du

spectacle, sans autre avarie que ce léger frisson que nous éprouvons tous, quand une scène est trop vive ou un acteur trop bien pénétré de son rôle.

» *Les Femmes d'Octave Feuillet!* dit excellemment Xavier Aubryet... ce serait le plus consolant et le plus réparateur des albums. On le dédierait aux maris qui ont failli être trompés et qui en ont été quittes pour la peur, ainsi qu'aux soupirants qui ont failli être heureux et qui en ont été quittes pour l'espérance...

»... Elles contournent l'abîme avec la fidélité de l'ourlet autour du mouchoir; elles interrogent le fond avec amour; elles se baissent pour cueillir les fleurs que leur bras peut à peine atteindre; mais, au moment où la plus légère secousse suffirait pour les précipiter à cinq cents pieds au-dessous du Code pénal, le pied leur glisse du côté de la vertu, et les voilà qui redeviennent d'honnêtes femmes à perpétuité. On tuerait le bœuf gras pour les recevoir; elles rentrent dans la maison conjugale parées de l'adorable rougeur de la faute qu'on allait commettre et qu'on s'est interdite; elles rapportent au foyer légal un vague parfum d'aventure; leurs maîtres légitimes ont le droit de croire qu'elles ont toujours été fidèles; les gens qui leur font la cour peuvent se flatter qu'ils ont été un peu aimés. Tout est pour le mieux dans le meilleur des ménages, et il passe dans les nerfs de ces voyageuses, qui n'ont vu que les frontières de la perdition, des frissons de volupté en pensant aux périls qu'elle ont évités.

Cela faisait de médiocres compagnes; cette expédition dans le vide les transforme en excellentes mères de famille. Croyez-moi, lecteurs, si vous voulez assurer votre bonheur contre les sinistres romanesques, épousez une femme d'Octave Feuillet!... »

Xavier Aubryet a peut-être raison. Voyez les ingénieurs! Pour que nous puissions passer sur un pont en toute sécurité, ils commencent par l'éprouver à l'aide d'un double poids. Mais, me direz-vous, comparer une femme à un pont, quelle irrévérence! Pourquoi pas? N'est-ce pas elle qui nous aide à traverser le fleuve de la vie? N'est-ce pas à la femme que nous devons demander, tantôt une arche d'alliance, tantôt un garde-fou?

Il faudrait citer aussi, parmi les plus fins joyaux de cette *Philosophie mondaine*, *le Faux luxe*, *la Villégiature*, *les Symboles*, *la Comédie canine*, *les Poëtes malgré eux*. Quelquefois une objection se présente, qui assaisonne le plaisir de la lecture. Ainsi, pour le chapitre, d'ailleurs fort remaquable, intitulé *le Triumvirat du travail*, *Meyerbeer*, *Balzac*, *Delacroix*, — je demanderai à faire quelques réserves. Si le spirituel écrivain a voulu dire qu'Eugène Delacroix était, lui aussi, un infatigable travailleur, rien de plus juste. Mais, dans un autre sens, s'il s'agit d'œuvres laborieuses, accusant le travail, il est permis de remarquer que Delacroix, l'admirable peintre des *Massacres de Scio*, de *la Liberté guidant le peuple*, du *Sardanapale*, de l'*Évêque de Liége*, etc.., etc., per-

sonnifie, au contraire, la spontanéité, le jet, l'incroyable facilité de conception et d'exécution, tandis que Balzac et Meyerbeer n'arrivent à leurs effets que par une série de tâtonnements et d'efforts. A vingt-trois ans, Delacroix, déjà maître de sa pensée et de son pinceau, exposait son tableau de *Dante et Virgile*, comparable à ses meilleurs ouvrages. Qu'étaient, à vingt-trois ans, Balzac et Meyerbeer? Si nous passons des œuvres aux hommes, nous rencontrons des différences aussi caractéristiques. Meyerbeer et Delacroix étaient si pleins d'esprit et de bon sens, si aimables, si polis, si sympathiques, d'un commerce si agréable et si sûr, que leur causerie et leur personne servaient de recommandation à leur génie. Balzac était si absurde, si insaisissable, si dangereux, tellement en dehors de toutes les lois sociales, morales et mondaines, qu'il fit, de son vivant, un tort énorme à ses livres, et que, pour exciter un engoûment presque aussi insensé que lui, il n'eut qu'un moyen ; ce fut de mourir.

Je pourrais relever çà et là, sous la plume de Xavier Aubryet, quelques nuances, quelques velléités paradoxales. J'aime mieux conclure en généralisant mes remarques. S'il est d'avis, comme moi, que sa situation, ou, pour parler plus exactement, sa signification littéraire n'est pas au niveau de son talent, il ne serait peut-être pas impossible de lui en indiquer la cause. Il a manqué de parti-pris, et s'est laissé enrôler dans un camp qui n'était pas le sien. Par vocation, par goût, par instinct

de race, il appartient à la littérature élevée, à celle qui ne connaît ni les coulisses des petits théâtres, ni les commérages du boulevard, qui ne dédaigne pas le style, mais qui s'attache surtout aux idées, et qui préfère à un trait brillant une vérité utile. Il est spiritualiste et même chrétien, conservateur et même monarchiste. Il y avait là pour lui une excellente veine, une route toute tracée, sans même qu'il eût à s'efforcer d'être ennuyeux ou à se décider entre les diverses fractions du parti religieux et royaliste. Il pouvait être le John Lemoinne de la droite ou du centre droit. Au lieu de cela, il a imité ces belles patriciennes qui n'ont ni repos, ni trêve jusqu'à ce qu'on les ait mises en contact avec les pécheresses et les demi-mondaines. Il s'est fait le camarade des outranciers de la couleur, des amants de la fantaisie, des radicaux du réalisme, des chevau-légers de la ciselure. Dans ce livre même, dans cette *Philosophie mondaine* qu'on ne peut lire sans une profonde sympathie, quels sont les noms que je rencontre ? Quels sont les auteurs qu'il cite ? Stendhal, Gustave Flaubert, Vacquerie, et même, Dieu me pardonne, Adolphe Gaïffe !!! Qu'est-il résulté de ce contre-sens ou de ce contraste ? Ce que l'on devait prévoir. — « *Gautier ne puis, About ne daigne, Aubryet suis !* » — Ne voulant pas descendre, gêné par son entourage qui l'empêchait de monter, incapable d'acheter la popularité par des concessions à la démocratie et à la multitude, il est resté dans ces zones intermédiaires, in-

définies, où les délicats et les gourmets savent bien le découvrir, mais où les gros bataillons négligent d'aller le chercher. Eh bien, si, comme nous l'espérons tous, sa maladie n'est qu'une crise, s'il triomphe de ses douleurs courageusement supportées, qu'il double son triomphe en redevenant tout à fait lui-même. Il a le goût de l'idéal, du vrai, du beau, du bien ; qu'il en ait le courage ! Il nous envoie de sa chambre cette charmante *Philosophie mondaine*; qu'il en sorte avec une belle et sérieuse *Philosophie chrétienne*! Il se plaint d'être peu à peu délaissé par les amis ou les courtisans de ses jours de soleil ; voilà un excellent prétexte de rupture. Nous leur pardonnerons de n'avoir pas tenu compagnie à sa maladie, s'ils cessent de tenir compagnie à sa littérature. Mais, que dis-je ? Je prêche Xavier Aubryet comme si nous étions encore au temps heureux de la *Femme de vingt-cinq ans*, des *Jugements nouveaux* et des *Patriciennes de l'amour*. Qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même ! Encore une fois, son livre est si attrayant, si ingénieux, si fin, il se porte si bien, que j'oublie, en le lisant, qu'il est écrit par un malade.

XV

LE GÉNÉRAL

PHILIPPE DE SÉGUR[1]

I

9 janvier 1876.

Ne calomnions pas notre siècle. Il suffit, hélas ! d'en médire, et son dossier est déjà bien assez lourd. On peut aisément y rencontrer de beaux détails, des actions d'éclat, de brillants ouvrages, des élans de génie et de vertu, des fragments capables, en des temps meilleurs, de former un magnifique ensemble. Ce qui est plus difficile et plus rare, c'est d'y trouver des caractères qui gardent leur unité à travers toutes les variations extérieures, des existences qui se prolongent et se continuent sans se démentir, des figures qui possèdent le privilége de conserver

1. Par M. Saint-Réné Taillandier.

en vieillissant leurs grandes lignes et de se ressembler sous leurs rides. La rapidité et l'imprévu des catastrophes, la mobilité des institutions et des gouvernements, ont été pour beaucoup dans ces disparates, dans ces défaillances, dans ces alternatives de force et de faiblesse, d'abnégation et d'égoïsme, de générosité et de calcul, de petitesse et de grandeur. Comment rester toujours debout sur un sol vacillant sans cesse? Comment s'appuyer solidement sur un roc que les intempéries du dehors changent, du matin au soir, en banc de sable? Le *relatif*, dirait un Allemand, triomphe ici de l'*absolu*. A propos de la plupart de nos illustres, nous imiterions volontiers ces mères plus ou moins prudentes qui, donnant un livre à leurs filles, leur disent : « Vous ne lirez que de cette page-ci à celle-là, et vous sauterez le chapitre suivant. » — Que de carrières nous sembleraient plus complètes, s'il était possible d'en retrancher la moitié! Que de personnages nous voudrions arrêter à telle date, supprimer à telle autre, pour ne pas perdre le droit de les admirer ou de les estimer! Que de consciences, qui s'étaient arrangées pour être droites et pures dans une situation choisie, ont faibli ou se sont troublées au contact d'événements comparables à une leçon d'apostasie! Le mot si souvent répété, et désormais si usé, de M. de Bonald : « Le difficile, en temps de révolution, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître, » pourrait donner lieu à une variante qui ne manquerait ni de jus-

tesse, ni d'à-propos : « Le difficile n'est pas de connaître son devoir, mais d'avoir bien envie de le connaître. »

Né au déclin de l'ancien régime, initié de très-bonne heure aux plus rudes épreuves de la vie, mort à quatre-vingt-douze ans après avoir subi le poignant spectacle des humiliations de la France et des crimes de la Commune, le général Philippe de Ségur a été un de ces hommes clair-semés dont on peut dire, non pas qu'ils ont toujours pensé de même sur les mêmes questions et les mêmes personnages, — serait-ce un éloge ? — mais qu'ils se sont constamment maintenus en harmonie avec un idéal digne des belles âmes ; qu'ils ont constamment fait prévaloir dans leur hygiène morale ce que la nature humaine a de meilleur ; qu'ils n'ont cessé de cultiver et de pratiquer les vertus les mieux appropriées aux diverses phases de leur âge et de leur époque. Il lui fut accordé ou infligé de faire de sa longévité un des commentaires de l'histoire contemporaine ; il vécut assez pour nouer, de son berceau à son cercueil, les deux extrémités de la chaîne, pour entrevoir les derniers sourires de cette société polie dont sa famille et son nom lui offraient les traditions les plus vaillantes et les plus charmantes, pour se livrer tout entier, — après s'être un moment disputé, — à cet irrésistible Bonaparte du Consulat et des premières années de l'Empire, qui menait de front la conquête des consciences et celle des royaumes. Il dépassa, sous les yeux fascinateur, toutes les limites de l'héroïsme ; il prit

sa part, sous la Restauration, des gloires de la paix et de la renaissance littéraire, et cueillit, dans cette corbeille de fleurs fécondée par le sang et les larmes, une des plus belles couronnes dont il soit fait mention dans les archives du succès. Enfin, de 1830 à 1872, il sut réaliser le type de l'académicien modèle, n'accepter de la vie publique que le strict nécessaire, ensemencer et récolter les prix de vertu. Il vit un fils de Louis-Philippe ramenant en France les cendres de Napoléon, et se demanda peut-être si la pacifique monarchie de 1830 avait raison de s'envelopper du linceul impérial, qui fut pour elle et pour nous la tunique de Nessus. Le frondeur adolescent, le jeune aristocrate, le petit-fils de l'illustre maréchal de Ségur, était devenu, par droit de naissance et de patriotisme, un héros ; le héros redevient un lettré ; le lettré un sage ; le sage vieillit et meurt en chrétien. Ce serait la longue soirée d'un beau jour, si le soleil couchant ne se teignait, à l'horizon, de couleurs sinistres et sanglantes, comme pour faire regretter à l'aide de camp de l'Empereur, à l'historien de la Grande Armée, d'avoir concouru à la seconde édition d'une épopée qui ne pouvait que se gâter en se répétant. Ce mélange de bien et de mal, de bonne et de mauvaise fortune, de journées splendides et sombres, de victoires et de défaites, de spectacles merveilleux et navrants, qui s'était partagé la noble existence de Philippe de Ségur, se retrouve encore sur son tombeau, autour de sa mémoire et de ses *Mé-*

moires. Après sa mort comme de son vivant, il a eu son Austerlitz et sa Bérésina. La Bérésina, ce fut le discours de M. de M. de Viel-Castel, son successeur à l'Académie française. Austerlitz, c'est le livre de M. Saint-Réné Taillandier.

Tout en rendant hommage à l'éclat, au relief, au mouvement dramatique, aux qualités saisissantes et *empoignantes* de ce volume, on a reproché, paraît-il, à l'éminent écrivain, de nous avoir donné une *réduction* des Mémoires du général de Ségur, plutôt qu'une étude raisonnée sur les défauts et les mérites de cette œuvre quasi-monumentale. S'il en était ainsi, il faudrait remercier M. Saint-René Taillandier au nom de son héros et de ses lecteurs, et faire de cette prétendue critique un éloge de plus. Qu'est-ce qu'une réduction? M. de la Palisse me soufflerait : c'est la diminution pure et simple, plus commerciale qu'artistique, d'un bronze ou d'un marbre qui, en sortant des mains de l'artiste primitif, avait déjà toutes ses beautés. C'est un procédé à l'aide duquel on rapetisse une statue, — la Vénus de Milo, par exemple, — dont le seul tort est de ne pouvoir entrer par notre porte et se tenir droite sous notre plafond. Or, si le *réducteur* est le véritable artiste ; si d'un bloc imposant, mais informe, il extrait une statue vivante, un buste frappant de ressemblance ; ou, pour varier nos métaphores, si d'un riche fouillis où de vigoureux arbustes et des plantes rares s'entremêlent de végétations

parasites, il fait un délicieux jardin ; si d'une vaste cave où les vins d'Argenteuil et de Suresnes avoisinent le Chambertin et le Clos-Vougeot, il rapporte de quoi ravir les gourmets sans la moindre concession aux ivrognes, vous mesurez d'ici la différence. Je n'ai pas lu les volumineux *Mémoires* du général de Ségur; mais je me figure aisément ce qu'ils peuvent être. Des facultés éminentes, d'héroïques souvenirs, une haute intelligence, un grand cœur, l'instinct du grand et du beau, étaient contrariés chez lui par une mauvaise éducation littéraire. Il resta, sous la monarchie de 1814 et sous le gouvernement de juillet, un littérateur de l'Empire. Son principal ou plutôt son unique ouvrage dut au moins les trois quarts de son immense succès aux circonstances, au sujet, aux courants d'opinion qui nous ramenaient vers la campagne de Russie et nous donnaient la sensation d'une gigantesque blessure d'où chacun de nous croyait voir découler quelques gouttes de son sang. Relu à cinquante ans de distance, ce livre garde encore des accents pathétiques, d'éloquents appels aux survivants de cette formidable tragédie. Mais le style remonte droit à l'époque où Esménard passait pour un grand poëte et où les *Templiers* passionnaient le public et la critique. Un discours du général Foy, combiné avec une contrefaçon de Chateaubriand par M. de Marchangy ou M. de Salvandy, telle est, en somme, l'idée qu'on peut se faire de cette œuvre dont il me fut impossible de citer une

page, lorsque, le lendemain de la mort de Philippe de Ségur, je voulus rendre hommage à son talent d'écrivain. A ce souvenir récent s'ajoute pour moi une date plus lointaine. En 1830, peu de jours après *Hernani*, peu de mois avant la Révolution, j'assistai à la réception de M. de Ségur à l'Académie française. Je n'ai jamais oublié l'impression pénible que je ressentis en voyant ce brillant homme de guerre, le front ceint du double laurier, encore chaud de l'étreinte de Napoléon et des flammes du Kremlin, emboiter le pas derrière MM. Étienne, Arnault et Jouy, pour lancer de médiocres épigrammes contre le romantisme, dont il ne comprenait pas un mot et qu'il aurait dû saluer en ami ; car la jeune école romantique, à cette heure radieuse et rapide, pouvait réclamer comme ses précurseurs les vétérans de nos grandes batailles, qui, en accomplissant des prodiges, en créant le romantisme militaire, en renouvelant toutes les manières de se battre, de vaincre, de conquérir, de souffrir et de mourir, avaient à leur insu renouvelé la littérature.

Vous pouvez maintenant apprécier le service que M. Saint-René Taillandier a rendu à Philippe de Ségur en dégrossissant ce bloc que nous aurions contemplé avec respect sans oser peut-être y toucher. Il nous offre un Meissonnier au lieu d'une vaste toile, signée Larivière ou Vinchon, du Musée de Versailles. Vous ne vous hasarderiez pas en pariant que Philippe de Ségur est plus émouvant, plus entier, plus animé, plus coloré,

plus vrai, dans ce volume exquis que dans les innombrables pages où se révélaient, j'en suis sûr, tous les défauts littéraires de l'écrivain, aggravés par les pesanteurs de l'âge et par la confusion des choses inoubliables avec celles qui auraient droit à l'oubli. Avez-vous remarqué que les hommes parvenus à l'extrême vieillesse ne choisissent plus dans leurs souvenirs, de même que les collectionneurs octogénaires en arrivent à ramasser indifféremment le caillou et la pierre gravée, la fleur exotique et le brin d'herbe ? A mesure que descend le crépuscule, à mesure que l'ombre envahit les points culminants où s'arrêtait leur vue en se reportant en arrière, la brume qui les enveloppe et qui émousse leurs regards, leur fait croire que les bas-fonds sont aussi lumineux que les cimes.

Les années héroïques, les années d'épreuve morale, Napoléon jugé par Ségur, telle est la division du livre de M. Saint-René Taillandier. Tout d'abord, ce nom de Napoléon, si heureusement saisi et fouillé par l'éminent écrivain, me suggère une idée. Ce qui me frappe et m'attire le plus dans ce récit, c'est ce que j'appellerai, faute d'un mot plus exact, la faculté de *reverbération*. Vous êtes-vous promené, à la nuit tombante, le long d'un mur ou d'une masse de rochers chauffés, pendant tout le jour, par un soleil d'été? La pierre, si vous y portez la main, est encore brûlante. Il en est de même de ces existences du premier Empire

auxquelles Napoléon a communiqué un reflet de ses magiques splendeurs. Il les force, pour ainsi dire, de le suivre du second plan au premier. Philippe de Ségur n'a jamais été ce qu'on nomme, en argot de théâtre, un grand premier rôle; il n'a pas commandé en chef; son héroïsme se composait d'un luxe d'obéissance et d'une surabondance de bravoure; mais Napoléon le prit au moment où il cherchait sa voie, s'égarait en confuses rêveries, se gaspillait en frivolités de petite littérature. Il le restitua d'un regard et d'un trait de plume à sa vocation véritable; il signa sa feuille de route au dos de ses parchemins; il en fit ce type admirable de gentilhomme-soldat, destiné à servir de trait d'union entre le régime où les nobles naissaient officiers et celui où les plébéiens *passaient* rois. Il l'entraîna avec lui dans son cercle de feu; si bien que, à la lueur de ces bivouacs, dans ces veillées de victoires, le lieutenant semble parfois aussi grand que l'empereur. — « Qu'eût été Philippe de Ségur sans Napoléon? dit excellemment M. Saint-René Taillandier; peu de chose assurément; un mondain attristé, un froid rimeur de salon, l'émule timide de cet oncle, le vicomte Joseph-Alexandre, qui faisait des comédies jusqu'à la veille de la Terreur, et qui, à peine sauvé de la guillotine, revenait si vite à ses moutons. » Ceci m'amène à effleurer une question que les circonstances actuelles rendent fort délicate, mais où je suis à peu près sûr de ne pas me tromper, puisque M. Saint-René Taillandier est évidemment de mon avis.

Napoléon Buonaparte nous a fait bien du mal, et nous en a légué davantage. Il nous a vendu à faux poids quinze années de repos au dedans et de gloire au dehors. Il a frelaté et fraudé les vrais principes d'autorité et de gouvernement, en leur donnant pour garantie et symbole la force, pour alliée et complaisante la Révolution. Sa mémoire a été plus malfaisante que sa vie, son exemple posthume plus fatal que son action immédiate, sa légende plus funeste que son histoire. En domptant la démocratie, il a démocratisé le despotisme et préparé, entre le pouvoir et l'anarchie, des affinités mystérieuses qui devaient tôt ou tard finir par la déchéance de l'un et le triomphe de l'autre. Il a suffi à ses exécuteurs testamentaires de n'avoir pas de génie pour faire de son héritage le fardeau le plus lourd qui ait jamais écrasé un grand peuple. Si nous passons de la politique à la guerre, mêmes griefs. La guerre, qui ne devrait être qu'un accès de fièvre, devint, sous son règne, l'état normal de la France; il en résulta ce *militarisme*, arme à double tranchant, dont nous pourrions suivre pas à pas les ravages depuis la première invasion jusqu'à la troisième; d'abord, deux nations dans une, et le crime des Cent-Jours réussissant par la tyrannie de l'uniforme contre l'habit, la veste et la blouse; puis, pendant les années de réparation et de convalescence, une nostalgie de gloire militaire, incompatible avec l'établissement des libertés publiques, mais favorable à toutes les variétés

d'opposition et de fronde, et se prêtant à la monstrueuse alliance des souvenirs bonapartistes avec les idées libérales; plus tard, le contre-sens d'un gouvernement pacifique, croyant s'affermir ou se légitimer par de tardifs emprunts à cette gloire dont il évoquait les images sans en rendre les réalités. Plus tard encore, lorsque ce passé essaya de revivre, lorsque ce fantôme prit un corps, quand ce mirage voulut se changer en terre ferme et ce nom en dynastie, quand ce poëme bégaya un second chant, quand le second Empire, pour avoir sa raison d'être, s'efforça de continuer les traditions du premier, Napoléon III trouva dans la succession, lui qui ignorait l'art de la guerre, ce qui devait achever de nous perdre; l'illusion héréditaire d'un peuple qui se regardait comme invincible parce qu'il l'avait été soixante ans auparavant, dans des conditions toutes différentes, avec un chef et des soldats incomparables, en face d'ennemis qui n'avaient pas encore appris à nous vaincre. Enfin, — et c'est là le dernier legs de cette meurtrière mémoire, — comme notre manie est d'aller d'un extrême à l'autre, comme le *militarisme*, que nous avions, entre deux couplets de la *Marseillaise*, chargé de nous conduire à Berlin, s'était arrêté à Reischoffen et à Forbach pour se replier sur Sedan et nous trahir à Metz, comme l'illusion était suivie d'un horrible réveil, une réaction excessive, insensée, stupide, exacerbée par la défaite, envenimée par la révolution, brisa les tronçons de l'épée,

arracha les épaulettes, destitua les galons, dénonça les généraux, les traita d'idiots ou de traîtres, remplaça le militaire par le civil, et compléta par des prodiges d'ineptie et de démence les malheurs attirés par notre présomption, notre imprévoyance et nos fautes.

Tout cela est vrai, et que serait-ce, si l'on rappelait tous les attentats de Napoléon contre les lois immortelles de la justice, de la vérité, de la morale et de la pitié ; son mépris de la vie humaine, sa gloutonnerie de chair à canon, son acharnement contre la liberté, contre la conscience, contre les idées, son grossier dédain de toutes les majestés royales, de toutes les délicatesses féminines, son culte pour la raison du plus fort, ce féroce égoïsme qui se révélait jusque dans les plus tragiques bulletins de la grande Armée ?... Oui, tout cela est vrai, et cependant !... Essayez de le supprimer ; quel vide ! ou, comme dit mon ami Béranger, quel veuvage ! Voyez cette noble et mâle figure de Philippe de Ségur, telle qu'elle revit dans le livre de M. Saint-Réné Taillandier ! On croirait vraiment que Napoléon, pendant cette phase éblouissante qui va des préludes du Consulat au congrès d'Erfurth, avait renouvelé l'audacieuse fable de Prométhée, qu'il dérobait aux dieux la faculté de créer des hommes afin qu'on lui pardonnât d'avance la multitude de ceux qu'il avait fait et qu'il allait faire périr. Il alimentait du trop plein de son génie des intelligences secondaires qui, sans lui, seraient demeurées

maladives ou stériles; il éclairait de son rayonnement des chemins nouveaux, inconnus, immenses, où se précipitaient avec enthousiasme les aristocrates convertis au patriotisme, les échappés de la Terreur, les dégoûtés du Directoire, les républicains fatigués des trahisons de leur idole, toute une génération décimée mais forte, désorientée mais ardente, étonnée de vivre, ne sachant où mettre le pied entre les tombeaux et les décombres, et heureuse de se sentir emportée par un souffle irrésistible vers des horizons sans limites. M. Saint-René-Tallandier, que nul ne soupçonnera de penchant ou de regret impérialiste, fait merveilleusement ressortir ce don, cette puissance de création ou de transformation exercée par Napoléon sur Philippe de Ségur, et qui ne l'empêchera pas, vingt-cinq ans après dans toute la plénitude de sa maturité féconde, de juger l'auteur de sa métamorphose. C'est que, pour le jeune homme futile ou rêveur, à qui sa première éducation n'aurait appris qu'à rimer, à fredonner ou à plaire, cette régénération napoléonienne ne fut pas seulement martiale et soldatesque. Il ne devint pas seulement, comme beaucoup de jeunes gens de la même époque et de la même *fournée*, un intrépide et brillant *sabreur*. Il s'assimila, par leurs meilleurs côtés, cette discipline, ces fatigues, ces périls, ces rudes et fortifiantes habitudes, ces ivresses du champ de bataille. L'action donna à son caractère et à son intelligence une élévation, une fermeté, une vigueur, que lui eussent

toujours refusées les opéras-comiques de son oncle et les succès de boudoir. On ne peut donc que le répéter, après M. Saint-René Taillandier : « De cette refonte brûlante va sortir un héros... » « Ce qui sortira de cette vie nouvelle où l'appellent les événements, c'est un héros et un sage. » — En somme, si Napoléon n'avait pas existé, Philippe de Ségur n'aurait pas mérité d'avoir une histoire, et M. Saint-René Taillandier ne l'eût pas écrite. Ce serait bien dommage !

II

Connaissez-vous beaucoup de romans dont le début soit plus vif, plus engageant, plus heureux que celui-ci : — « Dans la matinée du 9 novembre 1799 (c'est le jour » que l'histoire appelle le 18 brumaire), un jeune homme » de dix-neuf ans arrivait à pied à la barrière du Maine. » Il habitait le village de Chatenay, non loin de Sceaux, » et bien souvent, son bâton à la main, il s'en venait » ainsi de la campagne à la ville. A peine entré dans » Paris, il remarqua une singulière émotion sur tous » les visages. Évidemment une journée se préparait.. Il » se dirige rapidement vers les Tuileries, et trouve les » grilles fermées. Des troupes occupaient le jardin. A

» travers les barreaux, il plonge ses regards dans les » longues allées, avide de voir et de comprendre... il » arrive enfin à la grille du Pont-Tournant au moment » même où elle s'ouvre. Des cavaliers en sortent, » manteaux roulés, casque en tête, sabre en main. C'est » le 9e régiment de dragons. Ils vont à Saint-Cloud, sur » l'ordre du général qui les a tant de fois conduits à la » victoire, et aujourd'hui encore, à l'exaltation martiale » qui les anime, on reconnaît des hommes résolus à » vaincre. — « A cet aspect, dit le narrateur de la scène » que nous résumons, le sang guerrier que j'avais reçu » de mes pères bouillonna dans toutes mes veines. Ma » vocation venait de se décider ; dès ce moment, je fus » soldat; je ne rêvai que combats, et je méprisai toute » autre carrière. »

Philippe de Ségur est tout entier dans cette page, avec son avenir d'héroïsme, de patriotisme et de gloire miroitant sur le casque de ces dragons, avec son passé d'un jour qui essayait de le retenir dans les bandelettes de l'ancien régime, mais que le nouvel enchanteur allait mettre en fuite d'un coup de sa baguette magique. Cette route de Saint-Cloud fut pour le jeune Philippe le chemin de Damas. Pourtant gardons-nous de dédaigner ce passé. Nous lui devons une admirable scène, supérieure encore à celle du prologue, et que M. Saint-René Taillandier a retracée en maître.

Le vieux maréchal de Ségur n'était pas mort. Pauvre et

oublié, le glorieux mutilé de Raucoux, de Lawfeld et de Clostercamp végétait à Chatenay, personnifiant l'honneur chevaleresque et monarchique, tel que l'entendaient ces magnanimes demeurants d'un autre âge. Son petit-fils s'est inscrit le premier sur le registre des enrôlements volontaires ; il appartient au régiment des *hussards de Bonaparte*. C'en est fait ; la royauté, pour lui, ne s'appelle plus que la France, et je crains que bientôt la France ne s'appelle surtout Napoléon. Philippe de Ségur va faire à son grand-père sa visite d'adieu. Le premier moment est dur. Le grand vieillard, encore au lit, dit au jeune enrôlé de la veille : « Vous venez de manquer à tous les souvenirs de vos ancêtres, mais songez-y bien ! Vous voilà volontairement enrôlé dans l'armée républicaine. Servez-y avec franchise et loyauté ; car votre parti est pris, et il n'est plus temps d'en revenir. » —Vous voyez d'ici la scène ; le stoïque octogénaire payant ce dernier tribut à son devoir de serviteur de l'ancienne monarchie ; son petit-fils, les larmes aux yeux, incliné devant ce lit devenu un tribunal d'honneur. Les deux siècles sont en présence, et cela en mars 1800, au moment même où vient de finir le siècle qui a vu mourir Louis XIV, et où commence celui qui verra naître Naquet. Mais l'instinct guerrier, la vague intuition d'un monde nouveau, où les traditions de l'héroïsme se déplaceront sans s'affaiblir, ne tardent pas à prévaloir dans le cœur du vieux maréchal. Les larmes de Philippe de Ségur

l'attendrissent : — « De la seule main qui lui restait, il saisit la main de son petit-fils, l'attira, le pressa sur son cœur ; puis, lui remettant vingt-cinq louis (c'était presque tout ce qu'il possédait) : — Tenez, lui dit-il, voici de quoi vous aider à compléter votre équipement ; allez, et du moins soutenez avec bravoure et fidélité, sous le drapeau qu'il vous a plu de choisir, le nom que vous portez et l'honneur de votre famille ! »

M. Saint-René Taillandier a bien raison de s'écrier ; « N'est-ce pas là une scène à la Corneille ? » — et bien raison de reconnaître, dans ce préambule cornélien, la première ébauche de cette mâle et noble figure dont il nous rend si fidèlement les traits caractéristiques. Ce qui fait l'originalité de Philippe de Ségur, ce qui l'élève au-dessus de la plupart de ses compagnons d'armes, même de ceux qui sont arrivés plus haut dans la hiérarchie militaire, c'est que, passionnément brave et ardemment dévoué à l'Empereur, il ne croit pas que ce dévouement et cette bravoure résument tous ses devoirs, suffisent à un idéal de grandeur morale et le dispensent de compter avec sa conscience ; c'est que, tout en s'abandonnant au courant qui l'entraîne, et, en cessant d'être, sous son uniforme, un gentilhomme d'antique noblesse, il ne perd jamais de vue l'ancien monde où sa place était marquée. Il s'efforce de réconcilier sa vocation avec son origine et ne néglige rien pour personnifier l'alliance de ce qui ne peut plus revivre avec ce qui vient de

renaître. Comprise et pratiquée dans ce sens d'apaisement et d'enseignement mutuel, cette alliance, si elle était parvenue à bon terme, nous eût sauvés. Hélas ! ses succès partiels ont toujours été suivis de nouvelles ruptures, et si nous demandions : à qui la faute ? chacun de nous désignerait son voisin.

Quoi qu'il en soit, voilà le point de départ. Maintenant, accompagnerons-nous Philippe de Ségur et son éminent historien à travers ces années d'ivresse guerrière que M. Saint-René Taillandier a si bien nommées les ANNÉES HÉROIQUES ? Assurément, ce sont celles qui ont le plus de mouvement, de relief et d'éclat. Puisque j'ai parlé de roman tout à l'heure, je dirai que cette phase prodigieuse qui va du 18 Brumaire à Iéna, représente, dans la vie des peuples, un de ces moments rares, presque uniques, où le roman est distancé par l'histoire, où la réalité dépasse le rêve. On va de merveille en merveille ; les plans gigantesques se combinent ou se succèdent. On était hier à Boulogne, menaçant l'Angleterre ; on sera demain à Ulm, écrasant l'Allemagne. L'impossible est également rayé du dictionnaire et de la carte; le cerveau d'un homme contient de quoi répondre à toutes les objections de la sagesse vulgaire, de quoi résoudre toutes les énigmes de l'imprévu. En l'honneur de ce prédestiné, sûr de son étoile, le temps dérange ses horloges, l'espace change ses mesures, les éléments s'irritent ou s'apaisent, le calendrier déplace ses dates et ses saisons. On dirait

que le succès s'anime, prend un corps, une âme, un visage, et sourit au jeune vainqueur comme une fiancée à son amant. C'est le Cantique des Cantiques de la victoire et de la conquête. Le génie s'empare du rôle de la Providence pour diriger les événements à sa guise et faire du hasard son complice ; l'imagination a raison contre la raison même. Elle en profite pour élargir son domaine, pour monter la tête de quiconque assiste à ses prodiges, pour préparer des légendes qui rendront plus tard bien difficile la tâche de l'école du bon sens. Vous voudriez, comme les lecteurs de romans, mettre le signet à cette page enivrante ; vous voudriez qu'il y eût des Josué pour arrêter les soleils d'Austerlitz. Hélas! vous savez comment le roman finit et comment la tragédie se dénoue ; vous savez dans quels nuages de sang se couchent ces soleils de feu ; vous savez quels sont les lendemains de ces jours de gloire et de chimère qui ne laissent qu'un seul héritage ; le chagrin de leur avoir survécu.

Encore une fois, rien de tentant comme cette partie du livre de M. Saint-René Taillandier. Si j'osais risquer une comparaison triviale, je dirais que ces pages héroïques nous font aujourd'hui éprouver une sensation analogue à celle de ces rôdeurs faméliques que vous voyez, le soir, se pencher sur les grilles de Chevet ou de Bignon, et aspirer avidement les odeurs de leurs appétissantes cuisines. Je me bornerai pourtant à deux détails qui

méritent d'être appréhendés au passage. La bataille d'Auerstaedt fut, pour ainsi dire, omise par Napoléon qui en fit d'abord un simple épisode de la victoire d'Iéna. Il ne lui plaisait pas que Davoust, un de ses généraux, lui disputât le premier rôle dans ces journées décisives. Une femme d'un grand esprit et d'un grand cœur, fille du maréchal prince d'Eckmühl, énergiquement vouée à la gloire de son père, lira, j'en suis sûr, avec émotion, les lignes suivantes : « ... C'était le canon d'Auerstaedt.
» Bien que mêlé si activement aux principaux faits d'ar-
» mes de la journée d'Iéna, Ségur n'est pas disposé à
» confondre les deux victoires en une seule, comme le
» fit d'abord l'Empereur par un sentiment politique bien
» peu digne de lui et au détriment de son lieutenant. La
» moins importante, quoique la plus illustre, c'est celle
» que Napoléon avait gagnée sur les 40,000 hommes
» du prince Hohenlohe ; la plus décisive assurément,
» c'est celle où Davoust écrasa l'armée principale, l'armée
» d'élite, commandée par le roi en personne, assisté des
» princes de sa famille et de ses meilleurs généraux.
» Napoléon avait commis une injustice grave en ne
» signalant dans ses proclamations que la bataille d'Iéna,
» dont le *Combat d'Auerstaedt* semblait être un épiso-
» de... Nous verrons plus tard quels furent ses
» remords à ce sujet... Il suffit en ce moment de citer
» le mot du loyal témoin (Ségur) notant les secrètes
» impressions du maître « Depuis le 15 octobre, son
» équité souffrait. »

Dans ce même chapitre, qui de nous pourrait lire sans un déchirement de cœur les réflexions éloquentes, suggérées à M. Saint-René Taillandier par un irrésistible rapprochement ?

« On ne peut se soustraire ici à un rapprochement qui contient la plus forte et la plus amère des leçons. A voir l'armée prussienne, si brave, si fière de sa discipline et de ses traditions, se précipiter si étourdiment par les chemins qui aboutissent à Iéna et à Auerstaedt, comment ne pas comparer ses fautes à celles qui ont causé nos désastres ? Du côté des Français en 1870 comme du côté des Prussiens en 1806, l'histoire signale le même aveuglement. Écoutez ces mots et cherchez de quels acteurs il est question : « A leurs yeux, cette guerre était une » affaire d'honneur, qu'il fallait vider sans délai, sans » autre considération, sans seconds même. L'emporte- » ment fut si aveugle qu'on ne songea qu'à attaquer ; on » oublia de se défendre. Ils négligèrent jusqu'à l'arme- » ment et l'approvisionnement de leurs forteresses. Tout » répondit à cette fougue inconsidérée. La garnison de » Berlin en donna le premier signal ; elle partit de cette » ville comme une émeute, en tumulte, marchant tout » exaltée, criant de joie, se précipitant à une lutte si sé- « rieuse comme les foules enivrées courent à leurs » rendez-vous de plaisir et à leurs fêtes ! » — Qui a écrit cela ? C'est Philippe de Ségur, parlant des préliminaires de Iéna et d'Auerstaedt. Ne dirait-on pas qu'il parle des préliminaires de Sedan de Metz et de Paris ?

Rien de plus vrai, et ce n'est pas pour réfuter, mais pour compléter cette page que je me permettrai d'ajouter quelques remarques. — « Depuis le 15 octobre *son* » *équité souffrait,* » — écrit Philippe de Ségur à propos de Napoléon. En était-il sûr? Dans cette occasion, ainsi que dans beaucoup d'autres, ne prêtait-il pas ses qualités à son idole? N'avait-il pas de la conscience et de la vertu pour deux, de même que le maître avait du génie pour cent mille? Ne sied-il pas de rappeler ici le fameux vers de Lamartine: «*Qui sait si le génie* ?...» et de dire que ces hommes *fastiques* — et trop souvent néfastes, — obéissent à d'autres lois morales que le commun des mortels; que leur ambition, leur égoïsme, leur orgueil, leur dureté, au lieu d'être tout simplement des vices, font partie d'un ensemble corrigé et purifié par les enthousiasmes qu'ils excitent, les dévouements qu'ils obtiennent, les grandes actions qu'ils inspirent, les grandes choses qu'ils accomplissent? Secondement, M. Saint-René Taillandier nous montre les ressemblances — et elles sont frappantes, — entre l'aveugle entraînement des Prussiens en 1806 et celui des Français en 1870. Oui, mais à côté des similitudes, il y a les différences, et elles ne sont pas à notre avantage. L'aveuglement, la fougue, la folle certitude du succès, furent, à Berlin, purement militaires et patriotiques. Ce fut du vertige, ce ne fut pas du venin; la déception ne fit pas, de ces vendeurs trop pressés des plumes de l'aigle, des hommes de sédition et de désordre.

Tout en s'égarant, le mouvement resta national — j'allais presque dire monarchique, — et, en conservant ce caractère, il rendit plus faciles et plus prompts les apprêts de la revanche. En France, à Paris surtout, pendant le fatal mois de juillet 1870, cet aveuglement, ce délire, cette confiance absurde, cette façon de traiter la plus sérieuse et la plus effrayante des guerres comme une partie de plaisir ou une affaire d'honneur, étaient bien moins militaires et patriotiques que bourgeois et populaires, ou plutôt révolutionnaires et démagogiques. Il y avait de l'émeute dans cet enthousiasme, de la menace dans cette allégresse, du pétrole dans ce feu d'artifice. Les journalistes et les notaires pariaient de grosses sommes que notre armée serait à Berlin avant le 15 août. M. Émile de Girardin, — cette *jettatura* faite homme, affirmait que nous y ramènerions les Prussiens, la crosse de nos fusils dans le dos. Mais les chefs avaient peine à dissimuler leurs sujets d'inquiétude ; généralement, ceux qui allaient partir étaient moins sûrs de leur fait que ceux qui restaient. Je ne sais quel pressentiment sinistre se mêlait à toutes ces fanfares. Cette *Marseillaise* semblait prête à retourner contre une partie de ses auditoires ses strophes à double sens et à deux tranchants, Dans cette atmosphère brûlante, toute chargée d'électricité, on devinait que, si la foudre ne tombait pas sur Berlin, elle éclaterait sur les Tuileries. Aussi, la Prusse, cinq ans après Iéna, touchait-elle déjà de bien près à une

première revanche. A quoi touche la France, six ans après Reischoffen, Sedan et Francfort?... Un pays est bien à plaindre, lorsque, en voyant partir son souverain pour une guerre nationale, dix individus sur quinze sont tentés de s'écrier : « S'il ne revient pas vainqueur, il ne reviendra jamais! » et huit individus sur vingt : « S'il est vaincu, tant mieux! Sa déchéance nous indemnisera de notre défaite! »

Mais échappons à ces images de deuil, à ces douloureux contrastes, à ces irritants parallèles. Ce qui nous attire le plus dans le livre de M. Saint-René Taillandier, ce n'est pas le récit de ces batailles auxquelles Philippe de Ségur prend une part si glorieuse, où il nous émeut de son superflu de bravoure, où les bulletins et les lettres de son Empereur servent de compresses à ses graves et nombreuses blessures. L'historien, chez M. Saint-René Taillandier, est doublé d'un moraliste, et le moraliste a merveilleusement compris tout ce qu'il y aurait de curieux, d'intéressant et d'instructif à nous présenter, dans des cadres différents et à propos d'épisodes divers, la conscience problématique de Napoléon aux prises avec le contrôle respectueux, l'examen attentif et loyal de Philippe de Ségur. Forcé de me borner, je m'arrêterai de préférence à trois dates caractéristiques, parmi lesquelles il en est deux où la littérature a son enjeu : le meurtre du duc d'Enghien ; la discussion sur la tragédie des *Templiers* quelques heures avant la bataille d'Austerlitz,

et le discours de réception de Chateaubriand à l'Académie française.

Tout a été dit, en prose et en beaux vers, sur le crime du 21 mars 1804, moins funeste à la France, mais mille fois plus odieux que cet autre crime, le retour de l'île d'Elbe. Les honnêtes gens de tous les partis sont d'accord pour flétrir cette abominable violation de toutes les lois divines et humaines. Les opinions n'ont été partagées que sur la question de savoir si, en ordonnant cette exécution foudroyante, Bonaparte n'aurait pas désiré être obéi moins vite; si M. Réal, arrivé à temps et procédant à un nouvel interrogatoire, n'aurait pas sauvé le malheureux prince. J'avoue être peu persuadé par ces excuses conjecturales, peu sensible à ces circonstances atténuantes. S'il y a, comme on l'assure, des juges d'instruction qui, par gloriole, grâce d'état ou idée d'avancement, ont envie et s'efforcent de trouver coupable le prévenu qu'ils interrogent, il est permis de soupçonner d'un sentiment diamétralement contraire, non pas Philippe de Ségur dont la surprise, l'indignation et la douleur furent très-sincères, mais son père, le comte de Ségur, ancien ambassadeur de Louis XVI auprès de la grande Catherine; esprit plus souple, conscience plus flexible, courtisan d'ancien régime au seuil d'une nouvelle cour, et, suivant toute vraisemblance, n'ayant l'air de chercher des renseignements plus positifs que pour découvrir des prétextes à une ordonnance de non-lieu.

Donc, le comte de Ségur entreprit une sorte d'enquête, dont le résultat, s'il eût été défavorable, l'aurait décidé à rentrer dans la retraite, et eût brisé la jeune et vaillante épée de son fils. En pareil cas, je le répète, on rencontre toujours ce qu'on cherche. Outre le fatal retard de M. Réal qui pouvait faire admettre une vague intention de clémence au dénouement de ce drame implacable, une pensée plus générale et plus haute préoccupa et détermina M. de Ségur. On pouvait craindre que Napoléon Bonaparte ne s'arrêtât plus sur cette pente, humide du sang d'un Bourbon. Par cet acte violent et atroce, il rebroussait chemin vers les plus mauvaises époques de la République et de la Terreur. Il cessait d'être conciliateur pour redevenir révolutionnaire ; il méritait le titre de Robespierre à cheval que lui infligeait ou allait lui infliger madame de Staël. Si les aristocrates, les gentilhommes ralliés au Consulat, — en attendant l'Empire, — traits d'union visibles entre le passé et l'avenir, abandonnaient le grand coupable dès son premier pas en arrière sur cette route sanglante, tout espoir de conciliation, d'apaisement et de refonte était compromis et perdu. On aurait, aux deux extrémités, d'une part l'héritier de 93 entouré de conventionnels, de régicides et de soudards ; de l'autre, les royalistes décimés, traqués, exaspérés, essayant de nouveaux complots, fouillant la cendre encore chaude de la Vendée et de la Chouan-

nerie pour rallumer une guerre civile sans grandeur et sans issue.

Cette raison avait sa valeur; il existe des époques critiques où les hommes qui plient comme Ségur peuvent être plus utiles que ceux qui rompent comme Chateaubriand. N'importe! si le vaillant et honnête Philippe, pendant sa verte vieillesse, a lu les *Mémoires* de Miot de Mélito, il aura pu constater l'inanité des conjectures d'après lesquelles Bonaparte, éclairé ou calmé par un sursis de quelques heures, aurait épargné le duc d'Enghien. Il y aura rencontré ce passage, plus accablant que toutes les preuves et que tous les réquisitoires : « Je ne puis (c'est l'Empereur qui parle), je ne puis me repentir du parti que j'ai pris à l'égard du duc d'Enghien... Je n'avais que ce moyen de renverser toutes les espérances des partisans des Bourbons. Je ne puis me le dissimuler, je ne serai tranquille sur le trône que lorsqu'il n'existera plus un seul Bourbon, et celui-ci en est un de moins... Non-seulement, si ce que j'ai fait était à faire, je le ferais encore ; mais demain même, si le hasard m'offrait, pour les deux derniers rejetons de cette famille (les ducs d'Angoulême et de Berry), une occasion favorable, je ne la laisserais pas échapper. »

Remarquons, en passant, que le principe monarchique et l'auguste maison de Bourbon ont rarement reçu un plus bel hommage. Voilà un conquérant, un vainqueur, un fondateur d'empires, un distributeur de royaumes, de

la taille d'Alexandre et de César. Il vient d'éblouir de ses prodiges l'Orient et l'Occident. La République domptée rampe sous son éperon. Il la met sous clefs, et, pour comble de dédain, il installe ces clefs symboliques dans le dos de ces fiers patriotes dont il fait des chambellans. Ceux de ses généraux qui lui en voulaient d'avoir étouffé la Révolution ou qui se croyaient de force à rivaliser avec lui, se laissent conquérir à leur tour, et se couchent en grommelant à ses pieds. Ils voulaient être son contrepoids ; ils ne sont plus que son cortége... Eh bien ! il y a encore quelque part, errant de refuge en refuge et d'exil en exil, sans armée, sans budget, sans ressources, quelques débris d'une famille qui a régné sur la France, et dont le chef, à l'heure de son martyre, a prié Dieu pour ses juges et ses bourreaux. Cette famille est celle de saint Louis, de Henri IV et de Louis XIV. Chassée de sa patrie, elle a emporté dans son mince bagage le trésor que rien ne remplace, le droit que rien ne prescrit, l'héritage de stabilité et de salut. Il n'en faut pas davantage pour que le glorieux fils de ses œuvres envie les fils de leurs ancêtres, pour que l'émule de César commette ou rêve la pire des cruautés, celle de la peur ; pour qu'il ne rougisse pas de proférer d'épouvantables paroles, dignes de Collot-d'Herbois ou de Fouquier-Tinville.

Jetons cette horrible page au feu du bivouac. Nous voici à la veillée d'Austerlitz, pendant cette nuit mémo-

rable où Napoléon était si sûr de la victoire, qu'il causa littérature et théâtre avec ses lieutenants. Pour que cette causerie littéraire nous apparaisse dans toute sa grandeur, il faut oublier son texte; la tragédie des *Templiers*, œuvre rocailleuse, soporifique, emphatique, glaciale, dont le succès nous semble aujourd'hui inexplicable. L'Empereur reproche à Raynouard d'avoir érigé les Templiers en martyrs, d'avoir pris parti pour eux contre Philippe le Bel; et le voilà développant son système tragique, d'après lequel la politique, l'intérêt de l'État doivent remplacer chez les modernes la Fatalité des anciens. Il cite Corneille, et je me demande, je l'avoue, ce que *Polyeucte*, le *Cid* et *Horace* ont à démêler avec cette raison d'État que Napoléon place au-dessus de toutes les lois de la justice et de l'honneur, de toutes les luttes du bien et du mal. La gloire de Corneille, au contraire, est d'avoir substitué au dogme de la fatalité antique le conflit de la passion avec la conscience, et d'avoir fait de ce conflit le spectacle le plus humain, le plus moral et souvent le plus chrétien, qui puisse élever le théâtre au niveau de la politique, de la philosophie et de l'histoire. Ai-je besoin de constater tout ce que la doctrine napoléonienne avait de paradoxal et de dangereux? Elle remplaçait la tragédie payenne par la tragédie athée. Dans les chefs-d'œuvre des tragiques grecs, — et nous ne comptons que ceux-là, — le *Fatum* est barbare et implacable, mais il n'est pas impie; il supprime le libre

arbitre, mais il ne déprave pas la conscience. Tout en dégageant la responsabilité de l'homme, il ne change rien à la moralité des actions humaines.

Et puis le chœur antique est là, protestation collective, correctif immortel de cette puissance inflexible qui opprime la vertu et innocente le crime. Vous figurez-vous Bonaparte dans la loge impériale du Théâtre-Français, assistant à une tragédie nouvelle et écoutant un chœur chargé de protester contre les abus de pouvoir et les excès de conquête ? Non ; sa théorie n'était pas soutenable ; il s'y constituait juge et partie, et appelait la littérature au secours de sa politique. Et pourtant, qui résisterait au prestige de cette scène ? Douze heures après, le feuilletoniste couronné employa un argument dont ne se sont jamais avisés Geoffroy, Jules Janin, Théophile Gautier et Paul de Saint-Victor. Il gagna la bataille d'Austerlitz.

Mêmes réflexions à propos de Chateaubriand et de son discours de réception à l'Académie. Je glisse rapidement sur cet épisode que l'on retrouve en entier dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, mais qui s'est rajeuni sous la plume de M. Saint-René Taillandier. Comme les femmes et les enfants, les despotes aimeraient à concilier pour leur bon plaisir l'inconciliable et l'incompatible. Napoléon éprouvait pour Chateaubriand un singulier mélange d'attrait, d'appréhension, de méfiance et de rancune. Il l'acceptait comme une parure, et le repoussait comme

un reproche ou une gêne. Il lui aurait volontiers permis d'avoir du génie, pourvu que ce génie lui eût demandé le mot d'ordre, et eût consenti à être son Daru ou son Duroc littéraire. Il désira que Chateaubriand remplaçât Marie-Joseph Chénier à l'Académie française, et il eût voulu que l'auteur du *Génie du Christianisme*, que le gentilhomme royaliste, émigré, soldat de l'armée des princes, succédant au conventionnel régicide, au versificateur révolutionnaire et voltairien, parlât comme aurait parlé M. de Fontanes. On sait ce qui en advint. M. Saint-René Taillandier a bien raison d'admirer le discours de Chateaubriand, tel qu'il nous l'a transmis dans ses *Mémoires*. Impossible d'être tout ensemble plus éloquent, plus pathétique et plus habile. La prose poétique, discutable ailleurs et trop sujette à vieillir, vient ici en aide à l'orateur ; elle étend comme une brume lumineuse autour des aspérités et des écueils du sujet. Chateaubriand ne refuse pas même ses éloges à l'Empereur et à l'Empire; que dis-je? il fait bonne mesure à l'impératrice, à cette massive et disgracieuse Marie-Louise qui a droit à toutes nos rancunes, puisqu'elle fut la première à prouver que Napoléon pouvait avoir des successeurs. Le maître fut insensible à ce magnifique langage qui honorait son règne, mais contrariait sa politique. Il faut lire et relire, dans le volume de M. Saint-René Taillandier, d'après Philippe de Ségur, cette scène de colère artificielle, cette explosion calculée. N'est-ce pas le cas de

répéter avec le pape Pie VII, écouté aux portes par Alfred de Vigny : *Tragediante !... Commediante !...* »

Que de détails curieux, neufs, intéressants, saisissants, j'aurais encore à récolter dans le livre de M. Saint-René Taillandier ; depuis les beaux faits d'armes de son héros, jusqu'à cette sinistre veillée de Fontainebleau, qui forme un si tragique contraste avec celle d'Austerlitz et où nous voyons le géant vaincu essayer d'en finir par le suicide ; depuis la maladie étrange qui paralysa souvent l'Empereur pendant des heures décisives, jusqu'à la robuste vieillesse de Philippe de Ségur, assombrie au dedans par des doutes et des regrets, au dehors par les fautes et les malheurs de la France ! Mais je dois me limiter et me résumer. On pouvait attendre beaucoup de M. Saint-René Taillandier, touchant à cet admirable sujet et se chargeant de faire une œuvre d'art de ce qui n'était, dans la publication posthume du général de Ségur, qu'une série de beaux souvenirs. *Maurice de Saxe* et la *Comtesse d'Albany*, pour ne citer que deux de ses ouvrages, nous avaient prouvé l'heureuse aptitude de l'éminent écrivain à concentrer dans un mince volume tout l'intérêt, tout le charme, tout l'enseignement, tout l'*arome* d'un épisode ou d'une époque, à grouper autour d'une figure tout ce qui peut en raviver la couleur, en déterminer le sens, en accroître le relief, en fixer la physionomie. *Philippe de Ségur* a encore dépassé notre attente. Dans le répertoire, déjà si riche, de M. de Saint-René Taillandier, ce

livre restera comme une perle. L'écrin, trop vaste pour être portatif, a été fourni, de compte à demi, par le général de Ségur et par un maître ouvrier que je ne veux plus nommer ; son nom nous a coûté trop cher.

XVI

FRÉDÉRICK LEMAITRE

I

6 février 1876.

J'arrive tard, bien tard, pour parler de Frédérick Lemaître. Le rôle de trouble-fête est toujours fort désobligeant, alors surtout qu'il s'agit d'une fête funèbre. D'autre part, bon nombre de mes souvenirs personnels protestaient contre ces apothéoses que M. Victor Hugo suffirait à rendre insensées, irritantes, dangereuses et grotesques, quand même elles seraient justes. Le talent, ou, si vous y tenez, le génie de Frédérick Lemaître ne peut pas être jugé isolément, sur les planches de son théâtre, entre la coulisse de droite et la coulisse

de gauche, abstraction faite de certaines considérations morales ou sociales qui paraissent bien pédantes lorsqu'un grand artiste est en cause, mais qui n'en ont pas moins leur valeur et leur sens. On me comprendra si je dis que Frédérick Lemaître a été, selon moi, non pas l'acteur romantique, ou, en d'autres termes, l'interprète d'une grande école dramatique et littéraire, mais l'acteur révolutionnaire, ou, mieux encore, démocratique; qu'il n'a été complétement beau qu'en exprimant les passions, les désordres, les révoltes, les ironies de la foule contre l'élite, de l'individu contre la société, de la fantaisie contre le bon sens, du crime contre la loi ; que, à ce titre, il a mérité l'honneur d'associer son nom, son *génie*, sa *gloire*, sa figure, son répertoire, à cette série de déroutes qui nous a menés, en littérature, de *Hernani* au *Chiffonnier de Paris*, et, en politique, de M. de Martignac à M. Floquet.

Tout d'abord, je me heurte à un détail assez bizarre, que les *jeunes* ignorent, mais que peuvent vérifier mes contemporains en interrogeant leur mémoire. On a prétendu que Talma, après s'être débattu contre les tragédies glaciales des Arnauld, des Jouy, des Baour-Lormian et des Luce de Lanéval, était mort trop tôt, avant d'avoir touché à la terre promise, au moment où ses vagues aspirations vers un art plus vivant et plus vrai allaient être satisfaites ; que Frédérick Lemaître s'était trouvé là tout à point pour le suppléer. Peu s'en est fallu que l'on

n'ajoutât que l'histoire du théâtre romantique se résumait dans la rencontre providentielle des premiers succès de Frédérick Lemaître avec les premiers chefs-d'œuvre de la nouvelle école. Or, quels sont les six grands ouvrages qui ont marqué l'avénement du romantisme sur notre scène et élevé le drame moderne aux conditions de la haute et véritable littérature ? Côté Victor Hugo: *Hernani*, joué par Firmin et mademoiselle Mars; *Marion Delorme*, jouée par Bocage et madame Dorval; le *Roi s'amuse*, joué par Ligier, Beauvallet et mademoiselle Anaïs. Côté Alexandre Dumas : *Henri III*, joué par mademoiselle Mars et Firmin ; *Christine à Fontainebleau*, jouée par Ligier, Lockroy et mademoiselle Georges ; *Antony*, joué par madame Dorval et Bocage. Je pourrais joindre à cette liste *Angelo*, *Marie Tudor*, les *Burgraves*, *Chatterton*, *Charles VII chez ses grands vassaux*, la *Tour de Nesle*, *Angèle*, *Teresa* ; mais n'abusons pas de nos avantages.

Que faisait, pendant ce temps, Frédérick Lemaître? Oh ! il était admirable ; seulement, son premier feu, sa première jeunesse — il était né en 1798 — se dépensaient dans des œuvres qui ne représentaient pas même le trompe-l'œil du romantisme. Il dansait, avec une demoiselle Zélie Paul, la valse de *Faust* — pas celle de Gounod. — Quand le parterre voulait la lui faire répéter et qu'il n'était pas d'humeur à obéir, il prenait des poses inouïes d'arrogance et parfois de cynisme. Je glisse sur un épisode par trop clairvilliste, qui nous conduirait

droit aux colonnes Rambuteau. Au printemps de 1827, le mélodrame de *Trente ans, ou la vie d'un Joueur*, vint heureusement le tirer de cette impasse où il n'était encore que le héros d'Ugène et de Guguste, et qui faisait dire à Merle : « Le Talma du boulevard ! je le veux bien ; mais alors le boulevard est furieusement loin de la rue Richelieu ! » — Telle était, à cette époque, la détresse du Théâtre-Français, que ce mélodrame de *Trente ans*, écrit à la diable, médiocre réminiscence du *Vingt-quatre février*, de Zacharias Werner, fut pris au sérieux par les hommes de goût, les lettrés, les jeunes rédacteurs du *Globe*, et que notre professeur de rhétorique, l'excellent M. Perraud, crut devoir nous engager à préférer *Athalie*. Mais, si la pièce ne résistait pas à l'analyse, elle eut deux merveilleux interprètes; Frédérick et madame Dorval. Madame Dorval ! Voilà l'actrice inspirée, l'actrice romantique par excellence, le romantisme en robe de bal ou de laine, le romantisme incarné dans une femme ! Elle en avait la passion ardente et maladive, le charme voluptueux ou mélancolique, les alternatives saisissantes de lyrisme et de réalisme, les inégalités, les caprices, les heureuses audaces, la spontanéité, la fougue, l'élan, l'imprévu, le cœur sur la main et sur les lèvres, l'émotion contenue, comme dans Kitty Bell, ou délirante comme dans Adèle d'Hervey. Elle pleurait de vraies larmes ; sa fantaisie était irrésistible, ses trivialités étaient pathétiques ; d'une comédie manquée et tronquée,

Jeanne Vaubernier, elle fit une merveille de grâce, de folie amoureuse, de galanterie spirituelle et effrontée; d'un lourd mélodrame, *Marie-Jeanne*, elle fit un poëme de tendresse et de douleur maternelles. Pauvre grande artiste! Et légitimiste par-dessus le marché!... Ah! nous ne la remplacerons jamais!...

C'est à cette période que se rattache ce premier Robert Macaire, ou cette *Auberge des Adrets*, dont vous connaissez tous la légende. Frédérick Lemaître fit preuve d'un rare instinct dramatique en devinant que, pour sauver du naufrage cette pièce sifflée, il suffirait de la changer en bouffonnerie. Pourtant cette création, cette révélation ou cette divination, de quelque nom qu'on la décore, pourrait donner lieu à bien des réserves chagrines. D'abord, le rôle avait tellement déteint sur l'artiste, les haillons du bandit beau parleur ressemblèrent tellement pour lui à la robe de Nessus, que, dans tous ses autres rôles, même les meilleurs, il y eut toujours une scène, une tirade, une intonation, un effet de pantomime ou de geste, où les habitués du théâtre reconnaissaient Robert Macaire. C'était un éclair, une lueur, moins que rien, un tic, quelque chose comme le ressentiment d'une maladie chronique dont on se croyait guéri. La coupe éblouissait par sa magnificence; la tache originelle était au fond. Je garde des griefs plus sérieux contre ce type, que Frédérick compléta plus tard avec toute l'initiative d'un auteur-acteur. Robert Macaire eut le double tort de

créer une sorte de trait d'union, de terrain neutre, entre le monde des *escarpes* et le monde des honnêtes gens, et de fournir des armes contre un gouvernement où la friponnerie n'existait encore qu'à l'état d'exception. Popularisé par la caricature, par les premiers contacts de la bonne compagnie avec la mauvaise, par les *loustics* de salon, qui répétaient ses mots, il acclimata nos poumons à l'air vicié de la sixième chambre et de la cour d'assises; il servit de précurseur aux romans judiciaires, aux illustrations du bagne, aux héros des causes célèbres, à ces splendides scélérats dont la société polie s'amusait à faire des hommes à la mode, jusqu'au moment où la foule les réclamait pour son plaisir et le bourreau pour son usage. En outre, comme tout s'épuise avec les années, il se trouva que Robert Macaire cessa d'être populaire, connu, ou même compris, à l'heure où il allait être vrai, où ses disciples se chargeaient des destinées de la France, des finances de la République, des Camps de Conlie et des Alpines, des fournitures de nos malheureuses armées. J'avoue qu'il avait bien fait de s'esquiver d'avance. Les copies auraient fait pâlir le modèle.

Avant d'abandonner cette phase transitoire, mentionnons un incident oublié. En mars 1829, Casimir Delavigne, mécontent de la Comédie-Française et continuant son rôle d'éclectique, porta au Théâtre de la Porte-Saint-Martin un *Marino Faliero*, dont il destinait le principal personnage à Frédérick. Il y avait de telles incompati-

bilités entre le correct académicien et l'acteur fantaisiste; celui-ci, aux répétitions, se montra si indiscipliné, si récalcitrant, si gouailleur, si *boulevardier*, que Delavigne perdit patience et demanda Ligier pour jouer le vieux doge. Je fréquentais alors l'atelier d'un peintre nommé Renoux, qui avait aussi Beauvallet pour élève. Je crois voir encore le futur sociétaire du Théâtre-Français entrant radieux dans l'atelier, et nous disant de cette voix formidable que Janin appelait un tocsin guttural : « Décidément, IL n'entend rien au genre noble! » — IL, c'était Frédérick. En effet, six mois après, à la faveur des vacances, Ligier lui céda le rôle. Je voulus en avoir le cœur net. Ligier avait été presque bon; Frédérick fut au-dessous du médiocre. C'est ce qui lui arrivait toujours quand son rôle lui déplaisait ou ne le portait pas. Hélas! il réservait à notre cher et grand Lamartine une épreuve bien autrement cruelle; de quoi le punir de nous avoir donné la République et le suffrage universel!

Toutefois, nous ne devons pas omettre une fort honorable campagne que Frédérick fit à l'Odéon, pendant l'année de malaise qui suivit la Révolution de juillet et qui dépeupla les théâtres. Il *créa* le *Napoléon* d'Alexandre Dumas, une grosse erreur que l'auteur aggrava par une préface pompeusement annoncée dans les journaux comme *extrêmement hardie* (*sic*). — Concini, dans *la Maréchale d'Ancre*, d'Alfred de Vigny; demi-succès,

et Duresnel, dans *la Mère et la Fille*, de MM. Empis et Mazères. Il déploya des qualités tout à fait inattendues de dignité, de sobriété, de réserve, de fermeté, de noblesse, dans le rôle de ce magistrat doué de toutes les vertus d'intérieur, confiant, heureux, souriant aux jeunes amours de sa fille, et foudroyé par l'horrible découverte qui amène le dénouement. Le jeune homme aimé de la fille était l'amant de la mère ! Dans la dernière scène, au moment où Duresnel, décidé à sauver les apparences, rentrait dans sa chambre et se retournait vers sa femme en lui signifiant d'un geste la séparation éternelle, le geste fut si beau, si éloquent, si tragique, que nous disions tous en sortant : « Comment un homme qui élève un drame de MM. Empis et Mazères à la hauteur d'une tragédie cornélienne, est-il si inférieur dès qu'il essaie de toucher aux vraies tragédies de Racine et de Corneille? »

A cette date, — décembre 1831 — Frédérick, dans toute la plénitude et toute l'originalité de son talent, ne pouvait encore être classé. Firmin, Joanny, Bocage, Lockroy, l'avaient devancé dans l'interprétation des drames de l'école nouvelle. Ce fut l'hiver suivant, — en février 1832, — qu'il rencontra enfin un rôle fait à sa taille, dans une pièce suffisamment littéraire, malgré quelques légères nuances mélodramatiques; *Richard Darlington*. Ici la critique met bas les armes. Ce jeune ambitieux, fils du bourreau, ce Richard dont l'ambition

fait un scélérat et que le crime rend à son origine et à son père, Frédérick nous le révéla avec une telle puissance d'accent et de pantomime, une vérité si effrayante, une fougue si entraînante; il eut de si heureuses hardiesses, des caresses si félines, des explosions si terribles, que les plus récalcitrants applaudirent. Le poëte avait trouvé son acteur; l'acteur avait trouvé son poëte; il était difficile de rêver une assimilation plus complète entre le comédien et le personnage. Pourtant quatre ans après, le 31 août 1836, dans *Kean*, l'assimilation fut encore plus absolue, mais avec des circonstances aggravantes, où le moraliste reprend ses droits. Il y eut deux coupables, Dumas et Frédérick. En idéalisant son héros, en donnant pour sous-titre à sa pièce *Désordre et Génie*, Dumas, très-sujet à caution sur ce chapitre, semblait plaider cette thèse dangereuse qui met aux prises l'imagination et la conscience, sacrifie le nécessaire au superflu, balance les mauvaises actions par les belles œuvres, et engage les innombrables *fruits secs* de l'avenir à commencer par le désordre, sauf à ne pas finir par le génie. Frédérick s'était d'avance si bien identifié avec son rôle, il s'habituait si aisément à l'idée d'être le Kean français qu'il renouvela, aux dépens de l'auteur de la pièce, du théâtre, du public et des plus simples bienséances, les scènes orageuses ou dégradantes auxquelles se complaisait le Frédérick britannique, et dont il nous avait offert, en 1828, un épilogue bachique, fort peu

goûté des Parisiens. Dès lors, il y eut dans l'admirable talent — que dis-je? dans le personnage à la fois théâtral et réel de Frédérick Lemaître deux faces, deux reflets, qui ne pouvaient le recommander, ni au Théâtre-Français où il passa presque inaperçu, ni aux juges délicats, bientôt appelés à savourer les exquises beautés de la vraie Melpomène, ni aux gens têtus, obstinés à maintenir une sorte de hiérarchie dans la littérature dramatique.Robert Macaire et Kean furent les deux grands succès et les deux mauvais génies de Frédérick. Tandis que l'un lui soufflait à l'oreille ces ébouriffantes saillies qu'il débite avec des intonations particulières et qui en font le plus amusant des scélérats, l'autre proposait à son émulation un perpetuel défi de popularité, de dévergondage, d'ivresse, de débraillé, d'orgie, et lui rappelait comment on peut être tour à tour l'idole de la foule, l'ami du prince de Galles et l'esclave d'une bouteille de rhum.

La génération actuelle croit que *Ruy-Blas* a marqué le point culminant dans la carrière de Frédérick. Si l'on veut dire qu'il n'a jamais joué de plus beau rôle, on a peut-être raison; mais le succès se soutint si peu, les représentations furent si peu suivies que, à la douzième, le théâtre de la Renaissance, prédestiné à une prochaine faillite, cessa de faire ses frais. La belle aurore du romantisme, disparue depuis longtemps, avait fait place à une journée sombre, lourde, accidentée de bourrasques

et d'averses. M. Hugo, stationnaire depuis *Marion Delorme*, encore contesté par l'élite, n'avait pas, auprès de la multitude, ce merveilleux prestige qui ne le cède qu'à celui de MM. Freycinet, Tolain, Hérold et Peyrat. Les *éreintements* haineux de Gustave Planche, quoique justiciables du proverbe : « Qui veut trop prouver ne prouve rien ! » n'étaient pas sans influence. Enfin, mademoiselle Rachel venait de débuter avec un éclat incomparable, et Marie de Neubourg était distancée par Hermione. Ni le drame, ni l'acteur, n'obtinrent la justice qui leur était due. MM. Hugo et Frédérick durent, cinq ans après, faire de singulières réflexions sur les caprices de la vogue, lorsqu'ils virent un personnage épisodique de leur pièce, don César de Bazan, devenir le héros d'un mélodrame fort peu littéraire, et réussir si brillamment qu'il remit en lumière le *Ruy-Blas* primitif, à demi oublié. Dans ce don César de seconde main, Frédérick fut éblouissant de verve, d'esprit, de fantaisie, de mouvement, d'ajustements, d'attitude. Bohême, grand seigneur, roi, déguenillé, galant, passionné, chevaleresque, intrépide, il se tailla un chef-d'œuvre dans une mauvaise pièce. Seulement *Richard Darlington*, *Kean*, *Ruy-Blas* descendaient un échelon ; ce n'était plus de la littérature.

Hélas ! non, et l'on peut désormais en dire autant de toutes les *créations* où il gardait le premier rang dans un genre secondaire : *La Dame de Saint-Tropez*, *les*

Mystères de Paris, le Docteur Noir, *Mademoiselle de la Vallière*, etc., etc. M. Vacquerie me permettra de ne pas compter *Tragaldabas*. Aucun de ces ouvrages n'a laissé de trace; la plupart n'ont vécu que huit ou dix soirées. On se disait bien, le lendemain, en se promenant sur le boulevard, que Frédérick était superbe, qu'il avait trouvé des effets merveilleux dans des rôles ou des situations vulgaires; que, dans la *Dame de Saint-Tropez* notamment, inspirée par le procès de madame Lafarge, il avait fait frémir toute la salle au moment où il apercevait dans la glace son cousin, le traître traditionnel, versant le poison qui devait l'achever. N'importe! C'étaient là autant de lacunes et d'interrègnes dans cette royauté théâtrale. Dès cette époque, Frédérick commençait à ressentir les inconvénients de cette existence nomade, fiévreuse, agitée, aventureuse, sans point d'appui, sans répertoire fixe, forcée, à chaque rôle nouveau, de manger son fonds avec son revenu et de se baisser avec les dramaturges au lieu de s'élever avec les poëtes. Il touchait à la cinquantaine, et déjà l'on pouvait prévoir que cette vigoureuse et fougueuse nature, à force de se surmener, ne tarderait pas à défaillir, qu'une vieillesse précoce et un déclin rapide se chargeraient de l'épilogue de cette vie à outrance. La voix tombait, le souffle manquait; un ratelier artificiel gênait à la fois la respiration et la parole. Le geste et la pantomime s'exagéraient afin de dissimuler l'irréparable ravage. Bref, le grand artiste

semblait entrer dans sa période de décroissance, lorsqu'il joua *le Chiffonnier de Paris*, de M. Félix Pyat.

Félix Pyat! Ce nom n'éveillait pas alors le sentiment d'horreur, de mépris et de dégoût qu'il provoque aujourd'hui. Il n'était pas synonyme de tout ce que la scélératesse et la lâcheté peuvent produire de plus odieux et de plus vil. Nous savions seulement qu'il avait très-peu de talent, qu'il était républicain, que, dans son drame d'*Ango*, il avait traîné dans la boue la majesté royale; que, dans sa comédie aristophanesque de *Diogène*, il n'avait réussi qu'à montrer le contraste de ses prétentions orgueilleuses avec sa radicale impuissance. Cependant cette ardente soirée me fit l'effet d'un présage sinistre. C'était à la fin de mai 1847, au milieu de ces épisodes étranges, — grands seigneurs assassins, suicides d'ambassadeurs, ministres pris la main dans le sac, aides de camp trichant au jeu, — que l'on eût dits combinés pour préparer à une révolution démocratique et sociale des prétextes et des excuses. J'assistai à la première représentation avec l'aimable peintre Decaisne, le fidèle ami de Lamartine. Dire que la vaste salle de la Porte-Saint-Martin était comble, ce ne serait pas assez. De la place où nous étions, les galeries supérieures nous apparaissaient comme festonnées de grappes humaines. Les spectateurs à casquette et à blouse avaient une façon de se pencher sur l'amphithéâtre, qui donnait le vertige et faisait croire, à chaque instant, que l'homme du peuple

allait se précipiter sur le *monsieur*. La pièce, jetée dans le moule habituel, mais saupoudrée de poivre rouge, était une longue flatterie en l'honneur de l'ouvrier, doublée d'une virulente satire aux dépens du riche. Elle déroulait une abominable et absurde intrigue où l'on voyait un chiffonnier héroïque, digne de tous les prix Monthyon, modèle de toutes les vertus, suppléant la Providence et protégeant l'innocence populaire contre le vice aristocratique. Dans cette foule qui était, ce soir-là, souveraine et préludait au règne du suffrage universel, il n'y avait pas une passion mauvaise, pas une dangereuse convoitise, pas un ferment de haine qui ne rencontrât, dans le *Chiffonnier de Paris*, ses pièces justificatives. Mais Frédérick Lemaître fut prodigieux, incomparable, dans le rôle du père Jean. Il poussa jusqu'aux dernières limites cette magie du théâtre, cette puissance de transformation qui fait d'une méchante rapsodie une œuvre d'art. Quand la voix faiblissait, il savait si bien se faire écouter qu'il parvenait à se faire entendre. Nous le vîmes, de scène en scène, bonhomme, tendre, paternel, satirique, indigné, foudroyant, j'allais dire sublime. Jamais l'ivresse n'a été jouée ni mimée sur aucun théâtre comme elle le fut par le père Jean, cédant une dernière fois à son péché mignon et grisé par les domestiques d'un affreux duc ou d'un exécrable marquis. Le succès fut immense et tout entier pour l'acteur. Plaçons ici, pour mémoire, un synchronisme qui ne serait pas agréable à

M. Hugo. Dans la même semaine, le Théâtre-Français essaya une reprise de *Marion Delorme*. Quoique bien joué par Beauvallet, Brindeau. Geffroy et madame Mélingue, le drame du grand poëte n'eut aucun succès, et c'est alors qu'un homme d'esprit, comparant *Marion Delorme* à *Athalie*, que l'on venait aussi de reprendre, dit le mot souvent répété : « *Marion Delorme* est bien plus vieille que si elle avait deux cents ans ; elle en a quinze ! » — Les critiques les moins enclins aux complaisances démocratiques furent obligés de signaler le contraste de la vogue inouïe qui s'empara du père Jean avec l'état de délaissement où languissaient Marion et Didier. M. Hugo fut absorbé par M. Félix Pyat. Ce malheur pourrait lui arriver encore.

Nous voici au seuil de la Révolution de Février, qui ne porta pas bonheur à Frédérick. Résumons nos souvenirs. Il a cinquante ans, et, sauf quelques regains, quelques retours de popularité, quelques collectes de bravos qui s'adresseront surtout au passé, on peut dire que sa carrière est finie. Pleine d'inégalités et d'intermittences, de rayonnements et d'éclipses, trop souvent condamnée aux banalités du mélodrame, quelquefois compromise par ces incartades que l'on ne peut pas claquemurer tout à fait dans la vie privée puisque l'homme y nuit à l'artiste, cette carrière est-elle comparable à celle de Garrick, de Talma, où même, si nous restons dans la maison de Molière, à celle de notre admirable Provost ?

En admettant que le drame moderne mérite de marcher de pair avec les chefs-d'œuvre de Sophocle et d'Eschyle, de Corneille et de Racine, de Shakspeare et de Schiller, — et bien des gens ne sont pas de cet avis, — est-il permis de regarder le talent ou le génie de Frédérick Lemaître comme l'expression complète, absolue, définitive, de ce drame? A-t-il parcouru tout le clavier de la passion humaine? Ceux d'entre nous qui, par un effet d'imagination, de concentration et de mémoire, auraient la faculté de ressaisir et de revoir en idée Frédérick Lemaître dans ses plus beaux rôles, pourraient-ils assurer qu'ils embrassent d'un regard le cœur humain tout entier avec ses grandeurs et ses misères, ses élans et ses chutes, ses aspirations et ses lassitudes, ses délicatesses et ses rudesses, ses réalités et ses chimères? Si l'on m'accorde qu'il faut en rabattre, quelle est la vraie cause de sa popularité persistante? Comment cette popularité quasi-posthume s'est-elle cramponnée pendant vingt ans, non plus à Frédérick, mais à son ombre? Et comment, — *si parva licet*, — suffirait-il de ce détail secondaire, frivole, cueilli sur les planches d'un théâtre, pour expliquer toute une société, toute une littérature, et même, Dieu me pardonne! toute une politique? Ce sera le sujet d'un second chapitre.

II

La République de Février avait fait dans les théâtres un vide dont rien ne saurait vous donner l'idée, même la République de Septembre. Ce fut une lugubre soirée que celle du 8 mars 1848, fixée pour la réouverture. Telle était l'angoisse universelle, que Paris, Paris privé de spectacles depuis quinze jours, n'osa pas s'amuser ou en avoir l'air. Ses douze ou quinze salles firent, à elles toutes, deux mille trois cent quarante-cinq francs de recette!

A la Porte-Saint-Martin, on ne pouvait manquer de reprendre le *Chiffonnier de Paris*, dont l'auteur, M. Félix Pyat, était devenu un de nos seigneurs et maîtres. Il eut à subir, ce soir-là, un premier châtiment. Sa pièce, qui, huit mois auparavant, avait bruyamment réussi, ne rencontra plus, chez les spectateurs clair-semés, qu'un accueil glacial, rancuneux, presque hostile. Pour triompher de cette froideur, Frédérick voulut forcer ses effets. Il y avait, dans ce mauvais drame, une scène où Pyat, visant toujours à l'Aristophane, nous montrait le père Jean, rentré dans son taudis avec sa hotte pleine et procédant à l'inventaire des trouvailles de la journée. Il

fouillait dans le tas du bout de son crochet, et c'était, pour son humeur goguenarde de philosophe en haillons, une occasion toute naturelle de passer en revue les folies, les vanités, les ridicules, les sottises et les bêtises du moment. Tout à coup, on le vit tirer du fond de cette hotte aristophanesque et présenter au public une couronne... la couronne de France ! la couronne de saint Louis et de Philippe-Auguste, de Henri IV et de Louis XIV, la couronne placée sur le front des princes qui avaient fait la nation française, en attendant que la Révolution et la République eussent réussi à la défaire ! Le père Jean, redevenu Robert Macaire, livrait à la risée populaire cette relique trouvée au coin de la borne parmi les chiffons et les loques, misérables *detritus* d'une nuit parisienne. Certes, vous croirez aisément que les fils des croisés, les comtes et les marquis du faubourg Saint-Germain étaient rares à cette heure dans la salle où se commettait cette profanation hideuse. Cependant il n'y eut qu'un cri de répulsion, d'indignation et de dégoût ; et, quelques jours après, Jules Janin et ses confrères du lundi protestèrent, au nom des honnêtes gens, de la France insultée, de la société outragée, contre cet ignoble épilogue de toutes les injures prodiguées depuis dix-huit ans par M. Hugo et ses imitateurs à la majesté royale.

Ce fut, pour le grand artiste, une *jettatura* véritable ; à dater de cette sinistre équipée du 8 mars 1848, sa carrière dramatique ne compta plus qu'un succès, *Paillasse*,

qui le déclassait encore un peu plus, et qui pouvait servir de pendant au *Chiffonnier de Paris*. Mais, avant de retrouver une dernière fois les bravos d'une foule bien différente des parterres de *Hernani* et de *Henri III*, Frédérick eut le malheur d'aggraver une mésaventure théâtrale, où se compromit un bien beau nom, entamé déjà par de plus sérieuses infortunes. Lamartine n'entendait rien au théâtre, encore moins, s'il est possible, qu'à la politique et aux finances. En avril 1850, son étoile avait singulièrement pâli. Quelques amis — ils n'en font jamais d'autres! — lui persuadèrent qu'un grand succès, sur la plus vaste et la plus populaire de nos scènes, lui ramènerait la faveur publique. Frédérick eut le tort d'ajouter à ses illusions de poëte en affirmant que *Toussaint Louverture*, joué par lui, irait aux nues. Tous les détails de cette représentation, comparable à un enterrement de première classe, sont restés intacts dans mon souvenir. Nous aurions bien voulu admirer; mais il nous était impossible de comprendre. Quelques beaux vers sillonnaient, sans l'éclaircir, une intrigue inextricable, que Toussaint aurait pu prendre pour une des forêts de son île natale. Au second acte, au moment où le rideau se leva, Toussaint était assis devant une table chargée de papiers et de cartes géographiques... Hélas! le malheureux n'était pas seulement noir, il était gris! Des hoquets entrecoupaient ses monologues et ses tirades. Devant cette double catastrophe, l'attitude du public fut exem-

plaire. Pas un sifflet, pas un murmure; une mélancolie respectueuse; la déférence du pèlerin en face de belles ruines, ou de Sem et de Japhet méditant sur les effets du vin. Seulement les rôles furent intervertis; l'acteur s'était vanté de protéger le poëte; ce fut le poëte qui protégea l'acteur. A l'orchestre, nous nous indemnisions de notre ennui en faisant des mots. — C'est une tragédie... provisoire, disait Hippolyte Rolle, le très-spirituel critique du *Constitutionnel*. — C'est une histoire de blanc-manger, répliquait Auguste Lireux à propos d'une longue tirade, où il était question d'un planteur blanc, dévoré par un tigre. Les *titis* des quatrièmes galeries, à qui peu importait que la pièce fût inintelligible pourvu qu'ils eussent le plaisir de faire du tapage, ne voulaient pas lâcher *leur* Lamartine, et ils avaient bien raison; car il valait mieux, à lui tout seul, que tous ses parodistes d'aujourd'hui! Seulement, leur enthousiasme se manifestait à sa manière. Quand la toile tomba, — et la pièce avec la toile, — ils s'égosillèrent, pendant deux heures, à rappeler La-mar-tine sur l'air des *Lampions*. Pauvre grand homme! L'expiation avait commencé le jour où l'Assemblée nationale nomma les cinq membres de la commission exécutive. Elle n'était pas finie.

J'ai raconté ces deux épisodes pour montrer de quels nuages et de quelles brumes allaient désormais s'envelopper le *génie* et la *gloire* de Frédérick. Maintenant, je dois signaler un phénomène que je crois sans exemple dans

l'histoire des comédiens célèbres. Je comprends parfaitement — sous toutes réserves, — qu'un auteur, impopulaire ou contesté de son vivant, devienne après sa mort, comme les empereurs romains, une idole, un demi-dieu. Il lègue à la postérité du lendemain la meilleure partie de lui-même, ses œuvres; et, si ces œuvres s'accordent avec des maladies morales qui se développent après lui, cette vogue posthume n'est que trop explicable; Balzac est là pour le prouver. Mais l'acteur, dont il ne reste rien après ses *créations* les plus éclatantes? L'acteur, qui passe un quart de siècle à se survivre à lui-même, qui n'a plus ni voix, ni dents, ni souffle, ni *moyens* d'aucune sorte, et qui ne peut plus reparaître sur la scène sans trahir une souffrance intérieure dont son auditoire subit le contre-coup? Comment se fait-il que les *jeunes*, toujours si prompts à se moquer de nos admirations pour le temps passé, l'applaudissent de confiance, que des hommes d'infiniment d'esprit se fassent bénévolement feuilletonistes de Panurge pour s'écrier : « Bien rugi, lion ! » pour célébrer l'ardeur, la puissance, la verve, l'autorité d'un spectre ou d'un fantôme? C'est pourtant ce qui arriva pour Frédérick Lemaître. Pendant ses belles années, — de 1827 à 1847, — on l'avait rarement surfait. S'il restait inférieur à Ligier dans *Marino Faliero*, à Bocage dans la *Tour de Nesle*, nul ne se gênait pour le dire. Ceux qui l'avaient le plus admiré dans *Richard Darlington*, avouaient que, dans

Lucrèce Borgia, dont je n'ai pas voulu parler, il était *gonflé comme une outre* (*sic*), et que, dans l'interprétation comme dans le drame, Gennaro n'allait pas à la cheville de sa terrible mère. Si, après *Ruy-Blas*, M. Hugo, préludant à ses magnificences pontificales et sénatoriales, écrivait : « Quant à M. Frédérick Lemaître, pour les vieillards c'est Lekain et Garrick résumés dans un seul homme ; pour nous, contemporains, c'est l'action de Kean, combinée avec l'émotion et la science de Talma ; la soirée du 8 novembre a été pour lui une véritable transfiguration... » — Gustave Planche répondait à ces exagérations *pathologiques* par de mordantes ironies et ces *gueux de payants* par une abstention déplorable. C'est avec la décadence qu'a commencé le fétichisme. Je ne citerai q'un trait entre mille. En avril 1853, Frédérick joua, à la Porte-Saint-Martin, un mélodrame ennuyeux comme la pluie, ou, pour plus de couleur locale, comme une journée de marche à travers la neige : c'était intitulé le *Vieux Caporal*. Les auteurs, s'apercevant que l'artiste ne parvenait plus à se faire entendre, n'avaient rien imaginé de mieux que de lui donner un rôle de muet. Les souffrances de la campagne de Russie et les fatigues de la retraite avaient ôté au vieux caporal l'usage de la parole. Ce fut un *four*, si toutefois cette brûlante métaphore peut s'appliquer aux effets de la glace sur la langue. Eh bien ! un *lundiste* de l'époque, qui n'était pourtant pas un sot, M. Jules de Prémaray, écrivit sans

sourciller cette phrase : « Frédérick muet, c'est Homère aveugle ! »

Pendant ces quinze dernières années voici, d'ordinaire' comment les choses se passaient à chacune des trop nombreuses *rentrées* que de tristes nécessités imposaient à Frédérick, en vertu du vieux proverbe, *Pierre qui roule*, etc. — Au moment où il paraissait sur la scène, explosion d'applaudissements et de *hurrahs* ! tels que n'en avaient jamais soulevé Talma, Préville, mademoiselle Contat ou mademoiselle Mars, à l'apogée de leur gloire. Puis grand silence ; puis anxiété et malaise. On assistait, de neuf heures à minuit, à la lutte douloureuse d'un talent consommé, passionné, tourmenté, contre des impossibilités matérielles. Le surlendemain, la critique tressait des couronnes de scabieuses et d'immortelles en l'honneur de cette soirée élégiaque, et il n'en était plus question jusqu'à la prochaine récidive. Néanmoins, il y avait des jours néfastes où le feuilleton se cabrait. Un soir, en mai 1862, Frédérick Lemaître s'avisa de jouer le rôle de Bilboquet dans les *Saltimbanques*. Adieu la gaieté facile, le rire épanoui, la bêtise réjouissante, la fantaisie au nez en trompette, le calembour à triple détente, de ce bon vieux Odry, l'ami des gendarmes et le nôtre ! Ce n'était plus l'amusant et presque honnête Bilboquet, patriarche de la Bohême, arracheur de dents, avaleur de sabres, insouciant, heureux quand il dîne, étonné quand il déjeune, vivant au jour le jour, installant

sous les yeux du maire de Meaux un chapitre du *Roman comique*, possédant d'excellentes raisons pour ne pas distinguer le bien d'autrui de son bien. C'était encore et toujours, Robert Macaire; mais Robert Macaire vieilli, ennuyé, ridé, prêt à se reprendre au sérieux, ayant envie de nous faire pleurer pour se punir de nous avoir fait rire, et tenté d'assassiner le père Ducantal pour être bien sûr d'avoir tué *ce bon Monsieur Germeuil*. Le joyeux *impresario* de cette troupe nomade, le gai compagnon d'Atala et de Zéphirine, de Sosthènes et de Gringalet, semblait sortir du bagne; on cherchait la casaque rouge sous le carrick légendaire. Il n'y eut pas moyen d'applaudir ou même de pallier le désastre, et les plus indulgents se bornèrent à dire: « Qui peut le plus ne peut pas toujours le moins ! »

Et *Vautrin*, la reprise de *Vautrin*, en mars 1869! quel coup double, et quelle circonstance atténuante au bénéfice des idiots, des profanes, des blasphémateurs, des sacriléges, des iconoclastes, assez audacieux pour prétendre que le génie de Balzac avait des lacunes, et que ses chefs-d'œuvre dramatiques n'étaient peut-être pas très-préférables au *Cid* et à *Polyeucte*, à *Phèdre* et à *Britannicus*, aux *Femmes savantes* et au *Misanthrope* ! Non, jamais je n'ai rien vu de pareil. La salle, pleine de fidèles, offrait assurément un spectacle plus intéressant que la pièce. On se frottait les yeux, comme pour secouer un mauvais rêve; on ne voulait pas croire. On se de-

mandait avec stupeur s'il était possible que l'auteur d'*Eugénie Grandet* et des *Parents pauvres*, des *Illusions perdues* et des *Célibataires*, eût écrit, signé, fait jouer ce hideux mélodrame, où l'on cherchait vainement une idée, une situation, une lueur, un sens. On s'étonnait surtout que, ayant eu ce malheur ou commis cette faute, il n'eût pas passé le reste de sa vie à bénir le roi et le ministre qui, par une prohibition bienfaisante, avaient donné le change au public et accordé à la plus méritée, à la plus honteuse des chutes un air de persécution et de martyre.

Est-elle donc tout à fait sans cause, cette popularité, toujours plus vivace à mesure qu'elle ne savait plus où se prendre? Est-il absolument inexplicable, ce prestige qui résistait à de telles déceptions, à de telles intempéries, et qui a permis de dire, devant le lit de mort de Frédérick, — que la France perdait son plus grand artiste dramatique? Nous ne le croyons pas. Ce qui a prolongé bien au delà de son action immédiate le succès, la renommée, la *gloire* de celui qui ne fut, au début, que le Talma du boulevard du Crime, c'est la nature de son talent et de son répertoire; c'est que les types qu'il a *créés* étaient autant de flatteries adressées aux passions de la foule. Quand sonne l'heure de la retraite pour des acteurs tels que Ligier, Beauvallet, Geffroy, Samson, Régnier, Provost, quelles images, quelles figures laissent-ils dans notre souvenir? Louis XI, Polyeucte, Ri-

chelieu, le Misanthrope, Chrysale, le marquis de la Seiglière, Bertrand de Rantzau, le Malade imaginaire, Balandard, Colombet, l'honnête mari de *Gabrielle*, le vieil Antoine de la *Joie fait peur*, etc., etc., l'impression d'une douce, émouvante ou agréable soirée; rien de plus. Avec Frédérick Lemaître, c'était tout différent. La multitude, la bohême du journal, de la galanterie et du théâtre, les déclassés, la population interlope des coulisses et des cafés, les noctambules du boulevard, les recrues présentes, passées ou futures,de toutes les variétés du radicalisme, n'avaient qu'à évoquer en idée ses principaux rôles pour se retrouver et se reconnaître avec leur bagage de haines, de désordres, de révoltes, avec leurs griefs contre la société qui refusait de mesurer ses complaisances à leur ambition et leur place à leur orgueil. Frédérick les personnifiait, sous les traits de héros qu'ils pouvaient contempler sans avoir à lever les yeux au-dessus de leur propre taille. Ce qu'ils pensaient avec colère, il l'exprimait avec éclat. Il était à la fois leur charmeur, leur interprète et leur vengeur. Robert Macaire en habit noir, transporté dans un milieu bourgeois, leur redisait les friponneries cyniques de cette classe d'enrichis qui éclaboussait leur pauvreté, ou les roueries clandestines des hommes du gouvernement qu'ils rêvaient de renverser. Kean leur fournissait des excuses pour tous leurs dévergondages et les maintenait dans la conviction que le débraillé était l'étiquette du

génie ; il n'y avait pas de cabotin de troisième ordre qui ne caressât l'espoir d'arriver assez haut dans son art pour subjuguer les duchesses et dire leur fait aux héritiers de la couronne. Ruy-Blas, le laquais héroïque, leur rappelait tout ce qu'il pouvait y avoir de grandeur, de tendresse, de dévouement sous une livrée, et de scélératesse ou de bassesse sous le pourpoint d'un grand seigneur. Richard Darlington, l'ambitieux sans frein, leur enseignait comment on peut partir de très-bas pour parvenir aux premiers postes de l'État, à la condition de compter pour rien la reconnaissance, l'honneur, la foi jurée, le devoir, le remords, et de passer, s'il le faut, sur un cadavre, du moment que la créature vivante devient un embarras ou un obstacle. Enfin, le Chiffonnier de Paris et Paillasse, ces deux frères siamois de l'antithèse communiste, donnaient à leur turbulente clientèle l'ineffable plaisir de se voir représentée par des rosières, des dragons de vertu et des puritains de tréteau ou de trottoir, tandis que les *grands de la cour* accumulaient crime sur crime. Aussi la démocratie triomphante n'a-t-elle pas été ingrate; elle ne voulait pas qu'il fût dit que SON artiste descendait pendant qu'elle montait; et, le jour des obsèques, l'équilibre était si bien rétabli, les distances si bien effacées, qu'un étranger, un passant, n'aurait pas su s'il assistait à un enterrement ou à une émeute, si M. Hugo, M. Vacquerie, leur groupe et leur cortége, se hissaient sur un piédestal ou s'agenouillaient sur un tombeau.

Il me semble que je suis bien pédant, bien dogmatique et bien lourd, à propos d'un de ces êtres légers, insaisissables, terribles et charmants, qu'on appelle les artistes, et qui, vivant dans une atmosphère embrasée, dans une surexcitation perpétuelle, arrivent à une sorte d'inconscience. Pour nous alléger, je finis par deux anecdotes; l'une a peut-être été racontée, mais je crois l'autre absolument inédite.

Vers 1836, un gentilhomme de lettres, fort riche, M. de Custine, présenta à la Porte-Saint-Martin une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée *Béatrix Cenci*. Le directeur était alors Harel, autrement spirituel que M. Nestor Roqueplan ou Rocoplan, dont l'esprit a constamment tenu entre une grimace et une faillite. On avait dit au marquis que rien n'était plus difficile que de parvenir à se faire jouer, que entre le mérite de faire une pièce et le plaisir de la voir éclore aux feux de la rampe il existait un immense abîme. Aussi fut-il agréablement surpris de trouver toutes les portes ouvertes, tous les visages souriants, d'être reçu sans corrections, mis à l'étude sans retard et d'apprendre, quinze jours après, que sa pièce, dont madame Dorval acceptait le principal rôle, venait d'entrer en répétition. Il crut devoir faire au plus aimable, au plus accommodant des directeurs, une visite de remercîment. Il trouva Harel dans son cabinet dictatorial, en tête-à-tête avec un autre visiteur, qui paraissait son ami intime, mais qui garda, pendant toute la visite, le

silence le plus complet. Voici le dialogue qui s'établit entre Harel et M. de Custine :

— Monsieur le marquis, nous savons que vous êtes grand et généreux... Je croirais manquer au respect que je vous dois en vous laissant ignorer la triste situation où se trouve cette pauvre chère Dorval..

— Grand Dieu! que lui arrive-t-il ?

— Je lui disais toujours : tant de talent et si peu d'ordre!.... Ah! ces artistes! Maintenant elle est criblée de dettes, et, si la Providence ne vient à son aide, elle sera saisie cette semaine avant la fin des répétitions de votre *Béatrix*... Quel dommage ! une si admirable actrice! une si belle tragédie ! faites l'une pour l'autre !

— Et combien faudrait-il pour la tirer d'affaire? demanda le marquis avec une courte hésitation.

— Une bagatelle... huit ou dix mille francs.

— Je serai heureux de les lui offrir, si elle veut bien les accepter.

— Oh ! elle les acceptera !... un parfait gentilhomme tel que vous sait si bien s'y prendre !... La politesse de l'ancienne cour! Mais ce n'est pas tout... j'entends que votre bel ouvrage soit monté avec luxe... et le luxe est bien cher ! Il vous faut trois décors flambant neufs... la place publique, le palais des Cenci et la prison... Philastre et Cambon, s'il vous plaît ! les maîtres du genre ! Ce sera une douzaine de mille francs...

— Je les paierai... bien volontiers... fit M. de Custine avec un léger haut-de-corps.

— Oui, mais dans ces décors, nous ne pouvons pas mettre les costumes fanés de *Lucrèce Borgia*... Ce serait d'ailleurs un anachronisme... Voyons! Princes, nobles, prélats, juges, cardinaux, beaucoup de soie et beaucoup de velours... Nous n'en serons pas quittes à moins de... à moins de quinze mille francs...

— Je consens à les avancer, bégaya le noble dramaturge, dont l'enthousiasme se changeait en résignation.

— Oui, les avancer... c'est ce que j'allais dire... C'est bien ainsi que je le comprends... Vous rattraperez, et au-delà, ces diverses sommes, rien qu'avec vos droits d'auteur... Songez donc! *Béatrix Cenci* aura au moins cent représentations (elle en eut trois) et nous donnons le douze pour cent de la recette brute.

Le marquis se rassérénait; Harel reprit avec mélancolie :

— Hélas! je parle de cent représentations... Mon théâtre, mon beau théâtre, pourra-t-il aller jusque-là?... Ah! monsieur le marquis, les temps sont bien durs! Nous nous ressentons encore du choléra, des émeutes et de l'attentat de Fieschi... Ce serait cruel pourtant, bien cruel! Être obligé de fermer, faute d'une avance de 20,000 fr.!

Il y eut une pause. A la fin, le marquis parut prendre une grande résolution. C'était le courage du désespoir. Il se leva et d'une voix un peu tremblante :

— Eh bien, demain matin... faites passer chez mon notaire, rue Saint-Honoré, 247...

Et il sortit.

Alors le visiteur muet se leva à son tour, majestueux, sévère, menaçant, terrible, tragique; il saisit les mains de Harel, les serra à le faire crier, et d'un ton où Robert Macaire se combinait avec Gennaro :

— Imbécile, lui dit-il; tu le laisses partir, et il avait encore sa montre !!

C'était Frédérick Lemaître.

L'autre historiette est de date un peu plus récente. Tout Paris connaît le magnifique hôtel du comte de la Rib..... derrière le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il y a là, comme dans beaucoup d'hôtels du faubourg Saint-Germain, de jolis appartements d'entresol, que le propriétaire louait à des célibataires paisibles ou à des ménages sans enfants. Un jour, le comte vit arriver chez lui un individu d'une quarantaine d'années, fort bien mis et s'exprimant en fort beau langage, qui se proposa comme locataire. Il lui semblait bien qu'il l'avait vu quelque part, mais il ne put fixer ses souvenirs. L'affaire fut conclue en quelques minutes; l'inconnu ne débattit ni les conditions, ni le prix, et il sortit pour aller chercher ses meubles. Un instant après, l'ami le plus intime du comte entra dans sa chambre, et lui dit en riant:

— Tiens! tu connais donc Frédérick Lemaître! Je viens de le rencontrer dans ton antichambre...

— Qui? quoi? Frédérick Lemaître! murmura le comte de la Rib... en se frappant le front; au fait, je me disais: « J'ai vu ce gaillard-là je ne sais où...

— Dans ton voisinage... sur les planches de son théâtre... Immense talent, mais un dévergondage incroyable ! Faisant de la nuit le jour... des orgies continuelles !... Et des femmes ! des femmes !

— O ciel ! Et moi qui viens de lui louer mon entresol !...

— Ton entre... sol ! Malheureux, qu'as-tu fait ? Ce diable d'homme va mettre ta maison sens dessus dessous... Tu ne pourras plus garder un concierge... Et quel tapage ! Quel scandale peut-être ! veux-tu que je te donne un conseil ? Tâche de t'en débarrasser poliment.

Deux heures plus tard, Frédérick arrivait, juché sur une vaste tapissière qui apportait ses meubles. Du haut de ce véhicule, il ne ressemblait pas mal à Fontanarose ou à Mengin.

L'excellent comte de la Rib... ne savait comment s'y prendre pour ne pas le désobliger :

— Monsieur, balbutiait-il, j'ai réfléchi... Décidément... je ne louerai pas mon entresol.,.je suis bien fâché de la peine... de l'ennui !..

— Comment donc ? (Intonation de Ruy-Blas.) Je croyais qu'un gentilhomme n'avait que sa parole !... Je ne trouve pas de terme pour exprimer ma surprise. Sans compter que je vous apportais le mien... avec le *dernier à Dieu*, comme disent messeigneurs les concierges ! (Inflexion de Buridan.)

— Monsieur Frédérick, nous savons que vous avez beaucoup d'esprit. Mais... mon hôtel est tranquille... et..

— Et moi donc, suis-je un perturbateur? Interrogez le préfet de police! (Pose de don César de Bazan.)

— Au surplus, je ne prétends pas me dédire ainsi sans vous indemniser... Je vous en prie, fixez vous-même votre chiffre!

— Mon chiffre! s'écria Frédérick avec le geste formidable de Kean dans la fameuse scène du quatrième acte; mon chiffre?...

Puis, sautant à bas de la tapissière et se campant, un poing sur la hanche, il ajouta du ton le plus calme :

— Vous me donnerez bien cent sous!!!

Le comte lui tendit la main en riant : ils se séparèrent fort bons amis. Le lendemain, le plus débonnaire des sénateurs envoyait au plus fantaisiste des comédiens une splendide tabatière, qui valait bien cinquante louis.

« — Vous me donnerez bien cent sous! » M'accusera-t-on de radotage ou de pruderie aristocratique, si je dis en guise de conclusion : « Voyons! est-ce là ce qu'auraient répliqué, en pareille circonstance, Garrick ou Talma, Kemble ou Macready, Fleury ou Firmin, Geffroy ou Samson, Provost ou Régnier? »

Il est vrai que, ceux-là, le comte de la Rib... ne les aurait pas congédiés.

XVII

LE COMTE

LOUIS DE CARNÉ

Mars 1876.

Ne laissons pas partir sans lui adresser un hommage et un adieu l'homme éminent et excellent qui vient de disparaître sans bruit, comme s'esquivent les gens de bonne compagnie échappant à une bagarre de tapageurs, d'ivrognes et de malotrus. Douloureux souvenir! Quand nous perdîmes M. Villemain, le 8 mai 1870, nous crûmes pouvoir noter cette date, et ajouter que la mort de l'illustre écrivain nous paraissait presque enviable, parce qu'il cessait de vivre et de souffrir au moment où la parade plébiscitaire ouvrait le champ à de nouvelles aventures et où le crime des brigands de Marathon déshonorait la terre classique, si chère à l'auteur de *Lascaris*. Que dire, hélas! du comte Louis de Carné, et comment ne pas remercier Dieu d'avoir rappelé à lui cet homme de bien,

ce catholique sincère, ce publiciste éloquent, cinq ou six jours avant les élections du 20 février, également cruelles pour le chrétien, le citoyen, le libéral des années heureuses, le père de famille, le gentilhomme breton, le lettré, le membre de l'Académie française? Toutes les fibres de son cœur auraient saigné en même temps; toutes les facultés de son intelligence auraient eu à subir le plus effrayant démenti. Sa religion menacée, sa politique réduite à néant, sa raison mise au défi, ses croyances blessées au vif, ses dernières illusions jetées au vent, la France comparable à ces convalescents qu'une imprudence et une rechute repoussent violemment vers leur lit de mort; voilà par quelles angoisses Louis de Carné aurait eu à passer avant d'aller chercher dans un monde meilleur le repos que celui-ci nous refuse, et la récompense si bien méritée. Ah! ne le plaignons pas, nous qui avons le chagrin de lui survivre, nous que les événements placent dans l'horrible alternative, ou de déserter lâchement notre poste comme des soldats vaincus qui fuient en abandonnant leurs bagages, ou de sentir nos efforts se briser contre l'aveugle folie d'un peuple qui aime mieux périr que nous croire!

La génération nouvelle ne se fait plus une idée bien exacte du grand mouvement intellectuel qui marqua les dernières années de la Restauration. On se figure avoir tout dit quand on a parlé de cette radieuse aurore, de cette magnifique renaissance, de ces glorieux débuts, de

ces sources jaillissantes où se retrempèrent à la fois la littérature, la philosophie, la politique, le théâtre, la poésie et l'art. Il y eut pourtant des nuances dont il sied de tenir compte. Ainsi que la suite l'a prouvé, ces fleurs d'avril, subitement épanouies, portaient à la tête de bien des gens qui en profitèrent pour tomber à gauche, après avoir penché à droite. La philosophie se proclamait spiritualiste pour se dispenser d'être chrétienne. La politique, en se déclarant libérale, oubliait d'être royaliste. Jouffroy écrivait son fameux article; « *Comment les dogmes finissent,* » — sans se douter que ces dogmes seraient encore debout, quand son œuvre, son éclectisme, ses analyses, son cher Dugald Steward et son cher Thomas Reid auraient depuis longtemps disparu. L'alliance entre le romantisme et le christianisme, tout extérieure et en surface, commençait à la ballade et finissait à l'ogive. La plupart de ces jeunes et hardis talents, sous prétexte d'honorer leur époque, ne cessaient de taquiner leur gouvernement. Le groupe du journal le *Globe* avait le mérite de séparer le libéralisme du bonapartisme et de remplacer par un ensemble de doctrines la polémique haineuse, étroite et vulgaire du *Constitutionnel*; mais il avait le tort de soutenir avec des armes damasquinées la même guerre que des libéraux d'estaminet avec des fusils de pacotille. En somme, la situation était telle, que nous devions, trente ans plus tard, y trouver bien des textes de panégyriques et de

regrets en l'honneur de la Restauration, mais que, au moment même où elle aurait eu besoin d'appui, chacun de ses futurs titres de gloire devenait pour elle un écueil et un péril.

C'est alors que quelques jeunes gens distingués, studieux, spirituels, sincèrement royalistes, mais surtout catholiques, eurent l'idée de créer un journal de raisonnement et d'apaisement, destiné à prévenir ou à corriger les ruptures entre la Charte et la monarchie, à réconcilier avec le trône et l'autel la jeunesse des écoles, et à prouver que, non-seulement la Royauté, la liberté et la Religion peuvent vivre en bonne intelligence, mais qu'elles sont également intéressées à s'unir pour lutter contre l'ennemi commun. Le *Correspondant*, sous sa première forme, voulut être et fut pour la génération nouvelle qui demandait sa place au soleil tout en restant fidèle et chrétienne, ce que fut le *Globe* pour les esprits superbes, gonflés de leurs succès de concours et de Sorbonne, élevés dans la tradition plus ou moins révolutionnaire, décidés à pratiquer la métaphysique du libéralisme et à laisser aux commis voyageurs et aux étudiants de bas étage les invectives contre le parti-prêtre, les procès-verbaux d'intolérance cléricale, les émeutes du parterre de l'Odéon et le Voltaire-Touquet. Si le sourire ne m'était désormais impossible, je sourirais en songeant que ces jeunes aristocrates de la raison pure avaient pris pour devise le vers d'Ovide :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit !

ce que l'on peut traduire ainsi : « Ce qui fut d'abord de l'entraînement, est aujourd'hui du raisonnement. » — il faut croire que ce raisonnement était encore trop entraînant, puisqu'il les a entraînés de Martignac à Casimir Périer, de Casimir Périer à M. Thiers, de Thiers à Odilon-Barrot, d'Odilon-Barrot à Ledru-Rollin, de Ledru-Rollin à Morny, de Morny à Rouher, de Rouher à Émile Ollivier, d'Émile Ollivier à Jules Favre, de Jules Favre à Gambetta, de Gambetta à Naquet, et de Naquet à l'inconnu.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que Louis de Carné et le *Correspondant* naquirent ensemble à la vie politique et littéraire. Tel il se révela dès la première page du journal, tel il a été pendant toute sa carrière, qui fut souvent brillante, quelquefois pénible, toujours honorable et utile. De concert avec ses dignes collaborateurs, les Cazalès, les Champagny et quelques autres esprits d'élite, il s'imposait une tâche différente des polémiques journalières, directes, actives et militantes, de MM. de Genoude, Laurentie, Michaud et Lourdoueix. Il s'établissait, pour ainsi dire, à la limite des deux camps, et s'adressant, dans un noble et beau langage, à tous les hommes de bonne foi, il essayait de démontrer aux uns que la monarchie légitime était, pour la liberté, le meil-

leur point d'appui, et que, faute de l'adopter, la liberté se condamnerait à de fatales aventures; aux autres, que la Charte devait servir de point de ralliement et de trait d'union entre le passé et le présent; à ceux-ci, que le romantisme n'avait pas de sens s'il ne signifiait réaction contre le néo-paganisme du dernier siècle, retour à la poésie, à l'art, à la tradition, à l'inspiration, à la religion du moyen âge; à ceux-là, qu'il ne leur suffisait pas de rompre avec la philosophie sensualiste de Condillac et de Destutt de Tracy, s'ils n'avaient le courage de remonter jusqu'à la Révélation; à d'autres encore, qu'il n'était pas sage d'engager trop avant l'Église dans les querelles politiques et de lier trop étroitement la vérité absolue à la vérité relative. Dirai-je qu'il se trompait sur quelques points? que ses illusions persistantes lui ménageaient, dans l'avenir, des mécomptes; que la Révolution, dès cette époque, était trop intraitable pour qu'il fût possible ou permis de transiger avec elle, même en sauvegardant les principes qu'elle ne cessait de saper et qu'elle se proposait de détruire? En ce cas, il faudrait se hâter d'ajouter que jamais erreurs ne furent plus généreuses, et que mieux vaut mille fois se tromper ainsi, qu'avoir raison — la raison du plus fort — comme les émeutiers du 29 juillet 1830 et du 24 février 1848, comme le coup d'État et le césarisme du 2 décembre 1851, comme le suffrage universel du 20 février et du 5 mars 1876. Gardons-nous de confondre la justesse d'une idée avec sa réussite, dans

un malheureux pays où il suffit d'un tas de pavés, d'un cri : « on assassine nos frères! » d'une mise en scène populaire, dirigée par un comédien ou un vaudevilliste, pour donner raison à Lagrange contre Berryer, à Barbès contre Guizot, à Rochefort contre Trochu, aux bandits contre les gendarmes, à la démagogie contre la France. La vérité peut être le refuge, elle n'est pas le succès ; il y a d'ailleurs le succès d'estime, le succès d'argent et le succès de mépris ; ce dernier est, en ce moment, fort à la mode.

Ce fut, pour M. de Carné, ses collaborateurs et ses amis, une lune de miel sans beaucoup d'éclat, mais douce et pure comme leurs âmes. Cet honnête *Correspondant*, comme nous disions alors, n'a pas duré assez longtemps pour laisser une trace bien profonde. Je suis sûr cependant qu'il resta au nombre des meilleurs souvenirs de M. de Carné; que, plus tard, éprouvé par de longues années de travail et de lutte, auteur d'ouvrages remarquables, élu par l'Académie française, mais frappé dans ses plus chères tendresses et n'échappant à ses douleurs privées que pour être accablé par les calamités publiques, il évoquait avec un plaisir mélancolique l'image de ces trois années où il s'efforça de ramener les esprits irrités, méfiants, excessifs, absolus, frondeurs, troublés par l'approche de l'orage, à un idéal que cinquante ans d'expériences n'ont pu encore réaliser. Moi-même, à un demi-siècle de distance, je ne puis oublier avec quel

battement de cœur je jetai, dans la boîte du *Correspondant*, le premier en date de mes innombrables articles, et quelle fut ma joie, trois jours après, en me voyant imprimé tout vif sur la même page que mes aînés, Louis de Carné et Edmond de Cazalès. Ce sont là de ces impressions de jeunesse qui s'effacent et que l'on croit mortes, tant que la vie semble avoir encore quelque chose à nous donner. Mais quand tout manque à la fois, quand la nuit se fait au dedans et au dehors, quand on n'a plus devant soi que deuil et que ténèbres, on se retourne et l'on aperçoit bien loin, à l'extrémité de l'horizon, une pâle et faible lueur. C'est le fugitif rayon de la vingtième année, l'adieu furtif du premier rêve à la dernière réalité.

On sait quelle catastrophe, — point de départ de malheurs plus horribles, — vint couper court à toutes ces généreuses entreprises, rendre inutiles les essais de conciliation, déplacer violemment les champs de bataille, disperser les combattants, compromettre la liberté sous prétexte de la rassurer, et ranger parmi les vaincus ceux qui, la veille, se croyaient assez maîtres de la situation pour discuter les clauses du traité de paix. On vit alors s'opérer, parmi les catholiques, une évolution singulière. Le plus illustre, le plus intransigeant d'entre eux, celui que l'on avait longtemps considéré comme un général d'avant-garde, changea tout à coup de tactique, de mot d'ordre et de drapeau. Il s'installa hardiment

parmi les triomphateurs, et, secondé par deux lieutenants incomparables dont l'éloquence et l'ardeur ajoutaient encore à son prestige, il étonna de ses audaces une société réveillée en sursaut par l'écroulement d'un trône écrasé sous une barricade. Il se posait en liquidateur de la faillite monarchique, et demandait à la Révolution et à l'avenir, pour le catholicisme, ce que la Royauté et le passé ne pouvaient plus lui donner. M. de Carné et son groupe, on le comprend, devaient refuser de suivre sur ce terrain l'homme qui n'était encore que l'inquiétant abbé de Lamennais. Dans quelques pages admirables de sagesse, de piété vraie et de bon sens, ils dégagèrent leur responsabilité, précisèrent les distinctions, maintinrent les distances et rappelèrent que leur rôle n'était pas de flatter la victoire, mais d'adoucir la défaite. Une année après, la cour de Rome, la conscience publique, l'épiscopat français, les aberrations du maître, les loyales soumissions des disciples, donnaient raison aux sages contre le sectaire.

N'importe! Sous ce nouveau régime, où la politique occupait une large place, où les questions primitivement débattues entre penseurs et publicistes allaient se résoudre à la tribune, le *Correspondant* ne pouvait plus suffire à Louis de Carné. Il voulut être et il fut député. Faut-il le blâmer, l'approuver ou le plaindre de n'avoir pas été, dans cette phase de sa vie parlementaire, un légitimiste *pur*, de s'être peu à peu rapproché de la

majorité de M. Guizot? Nous verrons tout à l'heure qu'il dut à cette faiblesse une des rares joies de son existence si laborieuse et si austère. Pour le moment, bornons-nous, sinon à la justifier, du moins à l'expliquer. Au moment où Louis de Carné entra à la Chambre, Lamartine s'efforçait de créer ce parti social dont il formulait le programme en disant qu'il voulait ne siéger ni à droite ni à gauche, mais *au plafond*. Berryer était l'éloquent organe du sentiment royaliste, qu'il associait au sentiment national, souvent froissé par les timidités du *juste-milieu*. Montalembert, le plus jeune des pairs de France qu'effrayait et charmait sa fougue, gardait de ses relations avec Lamennais une indifférence absolue sur la question de légitimité, une disposition permanente à signer le bail de la monarchie de juillet, pourvu qu'elle respectât les intérêts catholiques, affirmât la liberté de l'Église et promît la liberté d'enseignement. Il parut à Louis de Carné que, entre ces places si distinctes, il y avait à prendre une place intermédiaire, un rôle mixte, qui consistait à être un peu plus pratique que Lamartine, un peu plus légitimiste que Montalembert, un peu plus conciliant que Berryer. Offrir un type de *tory* catholique, représenter dans le Parlement, comme il l'avait essayé dans le journalisme, une phase transitoire où l'avenir était réservé, la tradition ajournée plutôt que rompue, les préventions révolutionnaires battues en brèche, l'éducation politique et religieuse du pays purifiée et

assainie, telle fut la pensée de Louis de Carné, rallié tant bien que mal au ministère Guizot pendant les années de trève qui précédèrent la révolution de Février. S'il se trompait, que celui de nous qui ne s'est jamais trompé lui refuse le bénéfice des circonstances atténuantes!

Mais j'ai hâte d'en finir avec cette odieuse politique pour me remiser, avec Louis de Carné, dans la littérature, et le retrouver, dans son cabinet de travail, écrivant ces belles études historiques qui composent le fond le plus solide de se renommée : *Vues sur l'histoire contemporaine*; — *Du gouvernement représentatif en France et en Angleterre*; — *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France*; — *L'Europe et le second Empire*; — *Essai sur les fondateurs de l'unité française*; — *La Monarchie française au dix-huitième siècle*, et enfin, *Les États de Bretagne*, celui de ses ouvrages où se dessine le mieux sa physionomie de Breton assoupli, mais non perverti, passionnément attaché à sa province, fidèle à tous les souvenirs du berceau, du foyer, du sol natal, et, au milieu des ruines de la liberté moderne, conservant une tendresse d'amant trahi pour ces libertés locales que 89 se flatta de développer, que 93 engloutit, que la centralisation absorba, et qui sont condamnées, je le crains, à rester au fond du gouffre creusé par la Révolution.

Ces travaux si consciencieux, cette vie si studieuse, ces livres écrits d'un si bon style, désignaient Louis de

Carné aux suffrages de l'Académie française. Il y eut pourtant, dans son élection, un peu de hasard. C'était, je crois, en avril 1863 ; il n'y avait pas moins de huit ou dix candidats au fauteuil de M. Biot. Sainte-Beuve venait d'écrire un de ces articles ingénieux, insidieux, spécieux et venimeux, qu'il ne réussissait que trop bien. Après avoir passé en revue les divers concurrents en les criblant de louanges sournoises ou de délicates malices, il mettait l'illustre compagnie en demeure de s'adjoindre M. Littré, ne fût-ce que pour l'aider dans la confection du fameux dictionnaire ; il faisait clairement entendre que les autres compétiteurs n'étaient que la monnaie du singe. Il semblait donc bien difficile d'esquiver M. Littré. Heureusement, M. Guizot, dont l'influence était alors sans rivale à l'Académie, comprit qu'il devait se rallier à la littérature de M. de Carné, qui, dans un autre temps, s'était rallié à sa politique. Au sortir du service funèbre d'un immortel qui, par distraction, était mort, il dit au groupe de ses fidèles : « La partie est-elle donc perdue d'avance ? nous laisserons-nous vaincre sans essayer de combattre ? » — Et il leur donna rendez-vous, pour le soir, à l'hôtel du duc de Noailles. On se compta, on reconnut que l'on avait encore la majorité ; quelques jours après, M. de Carné fut élu. Pourquoi l'éminent auteur des *Méditations chrétiennes* n'a-t-il pas persisté jusqu'au bout dans cette opposition aux doctrines simiesques, apostillées par la philologie ? Comment expliquer qu'il se

soit montré, sept mois après les crimes de la Commune et le massacre des otages, plus accommodant que sous l'Empire ? M. Villemain, ce modèle d'élégance, de grâce, de finesse, d'atticisme académique, était-il heureusement remplacé par ce savant taciturne qui aura traversé l'Assemblée nationale, l'Académie et le Sénat comme ses ancêtres eussent enjambé trois branches de cocotier? Est-ce donc assez de connaître admirablement la valeur de tous les mots de la langue française, si on en fait une valeur morte, si on ne sait pas en user pour écrire un livre ou prononcer un discours ? N'est-ce pas ressembler à un avare qui saurait parfaitement le compte de ses épargnes, mais qui n'en ferait usage ni pour son agrément, ni pour le nôtre ?

S'il y a des académiciens qui, une fois élus et reçus, ont cru pouvoir se reposer sous leurs palmes vertes, Louis de Carné ne fut pas de ceux-là. Son livre sur les *États de Bretagne* date de 1868. Après nos désastres, dont on a pu dire que, comme la solitude, ils fortifiaient les forts et affaiblissaient les faibles, il publia ses *Souvenirs de jeunesse*, sa notice sur *Chateaubriand et sa vie politique*, pages éloquentes, attendries, pénétrantes, que l'on ne peut relire sans une émotion profonde. Dans ces derniers écrits, son style, toujours ferme et pur, mais d'abord un peu dépourvu d'éclat, d'originalité, de chaleur et de couleur, s'était assoupli, animé, coloré. Il devenait plus personnel, et avait acquis cette qualité indé-

finissable que rien ne saurait remplacer : le charme. La politique et l'histoire faisaient silence pendant ces veillées d'angoisse, de travail et de deuil. Au dehors, l'orage, la pluie ruisselant sur les vitres, la mer grondant sur les grèves. Au dedans, un père frappé au cœur, un Français foudroyé par les malheurs de sa patrie, un vieillard courbé sous le fardeau, un chrétien sauvé du désespoir par les espérances immortelles, un rayon de poésie se glissant sur ce seuil désolé ; puis, comme diversion à cet ensemble d'implacables tristesses, les images lointaines d'une société disparue, d'un âge où la vie semblait légère, où l'ouvrier croyait à son œuvre, où il eût suffi d'un peu de raison, de patriotisme et de bonne foi pour apaiser les querelles de ménage entre le pouvoir et la liberté. Louis de Carné a tiré un excellent parti de ces contrastes, et le lecteur n'a besoin d'aucun effort d'imagination ou de mémoire pour se mettre de moitié dans ces souvenirs ; pour se figurer qu'il a vécu, pensé, espéré, vieilli, souffert, pleuré, avec le sympathique écrivain. C'est le privilége des nobles âmes et des existences irréprochables, qu'elles retrouvent, au déclin, une seconde jeunesse, où les souvenirs et les rêves gardent leur fraîcheur, où le cœur n'a rien à renier de ses anciennes tendresses, où l'on se désabuse sans s'aigrir, où la perte même des illusions laisse plus de mélancolie que d'amertume. Le libertin, le roué, le sceptique, le viveur, ne savent que faire de leur passé ; s'ils essaient de le fouiller,

ils n'y rencontrent que des cendres. Le chrétien, l'honnête homme s'en fait un trésor. Pour ceux-là, les souvenirs sont des restes ; pour celui-ci, ce sont des reliques.

Nous compléterons le portrait et l'éloge de Louis de Carné, en disant que doué d'un vrai talent agrandi et affermi par la foi la plus sincère, les études les plus consciencieuses, la raison la plus haute, il ne prétendit jamais au génie. Si, dans une vingtaine d'années, la France existe encore, et si un moraliste sévère se charge de rédiger le dossier des hommes de génie du XIXe siècle, on reconnaîtra le mal affreux qu'ils nous ont fait, et on sera tenté de maudire ce don si rare, si admirable, si fatal et si dangereux. Dans les temps de calme et les sociétés régulières, le génie est la plus magnifique parure ou le plus puissant auxiliaire que puisse rêver un souverain ou un peuple. Aux époques de déclassement, d'anarchie morale et de tourmente, le génie manquant d'équilibre et de contrepoids, n'acceptant que lui-même pour arbitre et pour maître, n'ayant plus ni frein, ni but, prompt à s'abuser sur la limite ou le genre de ses aptitudes, finit par ressembler à ces forces aveugles de la Nature qui se traduisent en inondations, en épidémies et en tempêtes, ou à ce personnage de la Fable dont chaque mouvement amenait une éruption volcanique et un tremblement de terre. On reconnaîtra aussi que ce que l'on a pris pour du génie n'a été bien souvent qu'un immense dérèglement d'idées dans un cerveau démesuré.

Alors on rendra justice à ces hommes qui n'ont pas aspiré à une dictature intellectuelle et sociale, qui n'ont pas fait de leur gloire ou de leur orgueil le centre de tous les événements et le mot de toutes les énigmes, qui n'ont pas risqué sur une mauvaise carte, pour un caprice de poëte ou une piqûre d'amour-propre, l'avenir de leur pays, mais qui ont mis des facultés éminentes au service de la vérité, du bien, de l'idéal, de toutes les bonnes et saintes causes. Que dis-je? Et pourquoi chercher ailleurs les mérites de Louis de Carné? Aucune louange, aucun hommage n'est comparable à ceci : parcourez sa vie, lisez ses ouvrages, recueillez ses titres à la sympathie et à l'estime ; vous vous direz que, si de tels hommes avaient pu faire prévaloir leurs pensées les plus chères, s'ils avaient réussi à mener jusqu'au bout leur tâche, si l'imprévu ne s'était pas joué de leur prévoyance, si leurs écrits eûssent fait partie essentielle de notre programme politique, nous aurions le contraire de ce que nous avons — et de ce que nous allons avoir.

XVIII

DANIEL STERN

(Mme LA COMTESSE D'AGOULT)

---

8 mars 1876.

Le 17 janvier 183..., trois jeunes gens, camarades de collége et à peu près du même âge, étaient réunis, vers dix heures du soir, dans un joli petit appartement de la rue Saint-Dominique. Ils fumaient, causaient, et parfois interrompaient leur causerie, soit pour prendre quelques gorgées de thé, soit pour essayer au piano les mélodies de Schubert ou les fraîches cantilènes de la *Sonnambula*. Un de ces trois amis — hélas! c'est aujourd'hui le dernier survivant, — devait partir le lendemain pour sa province, où l'avait violemment ramené la révolution de juillet. Au dehors, une pluie fine et froide; au dedans, un feu vif et clair; sur les lèvres de nos causeurs,

tous les enthousiasmes, toutes les tristesses, tous les rêves, toutes les chimères qui agitaient alors les imaginations de vingt ans. Ajoutez-y la mélancolie des adieux et le penchant aux confidences ; vous aurez une idée de ce tableau d'intérieur.

— Théophile ! dit Georges, j'espère que ma question ne t'offensera pas ; d'ailleurs, je serai dans cinq jours à deux cents lieues de Paris ; — où en es-tu, de tes poétiques tendresses avec ta Béatrix ?...

Théophile devint très-rouge, et balbutia d'une voix émue : — « Toujours au même point, Dieu merci ! Une pareille situation ne peut pas et ne doit pas changer. Ma noble Béatrix est la digne sœur de l'immortelle Muse du Dante. Elle m'a révélé toutes les délices, tous les secrets de l'idéal.. Sa blonde figure, d'une expression séraphique, m'apparaît dans un nimbe d'or... Souhaiter ou demander plus, serait un sacrilége... Demande-t-on à un ange venu du ciel de partager les grossières passions de la terre ?... Non, je n'échangerais pas mon sort contre les triomphales ivresses de don Juan... Je suis mille fois plus heureux d'un regard et d'un sourire que de toutes les joies de ce monde.. J'ai son âme... que m'importe le reste ?... »

Ici une imperceptible grimace et une légère quinte de toux accusèrent, chez Marcel, le compagnon de Théophile et de Georges, je ne sais quelle velléité de doute et de moquerie...

Georges partit le lendemain ; trois mois après, Marcel lui écrivait une longue lettre, dont voici le *post-scriptum :*

« Lamentable catastrophe, qui met tout Paris en rumeur et tout le noble faubourg en deuil. Écroulement et ruine du roman mystique de notre cher Théophile... Enlèvement de sa Béatrix par le plus prestigieux, le plus fascinateur, le plus fougueux, le plus échevelé, le plus irrésistible des virtuoses... »

Onze ans plus tard, sous le pseudonyme de Daniel Stern, madame la comtesse d'Agoult publiait *Nélida.*

Je viens de relire *Nélida*, qui date de 1846, et dont la date se reconnaîtrait d'ailleurs à chaque page, si l'imprimeur avait oublié de l'inscrire sur la couverture. C'est ce livre, encore remarquable quoique vieilli, qui me décide à esquisser après coup, pour ma modeste galerie, la silhouette de cette grande dame volontairement déclassée, toute de disparates et de contrastes ; patricienne enrôlée par la démocratie ; altière pécheresse traduisant ses fautes en révoltes, ses erreurs en défis et ses passions en maximes ; révolutionnaire, républicaine, sectaire, sybille ou Égérie du socialisme, avec des traits, des allures, une physionomie, admirablement aristocratiques ; entourée de radicaux, d'utopistes, d'idéologues, de tribuns, de faux-monnayeurs de liberté et d'égalité, comme un beau cygne forcé de vivre pêle-mêle avec des canards, des éperviers et des buses ; réussissant à s'assimiler toutes

les mauvaises doctrines sans jamais parvenir à s'imposer les mauvaises manières; touchant à la philosophie, à la politique, à l'histoire, à la poésie, au roman, sans y trouver une place bien nette et une renommée bien distincte; caressant le populaire avec des gants paille; niveleuse, qui semblait toujours prête à sonner ses valets de chambre ou ses caméristes; libre-penseuse, à laquelle on était sans cesse tenté de dire : « Madame la comtesse, voici votre eucologe ! c'est l'heure de la messe à Saint-Thomas-d'Aquin ! » Flatteuse des gens à pied, qui donnait envie de murmurer, chapeau bas : « Madame, votre voiture est comme vos opinions; elle est avancée. » — Telle enfin qu'elle se résume tout entière dans ces deux mots d'un homme d'esprit, quoique marquis de la vieille roche: — « Comme je la plains de ne plus voir son monde! disait une douairière. — Et moi, je la plains bien davantage d'être obligée de voir l'autre! repliqua-t-il; » et il ajouta : « Quelle femme pourtant, quel talent, si madame Sand n'existait pas ! » — Ceci me ramène naturellement à *Nélida*.

Nélida est ce roman que, d'après un ingénieux critique, chacun de nous porte en germe, et qui attend, pour éclore, un événement, un chagrin, une passion, un épisode de la vie intérieure, un choc qui fasse jaillir l'étincelle. S'il se combine avec du génie, il s'appelle *Werther* ou *René*. Un cran plus bas, nous rencontrons *Adolphe*, *Corinne*, *Indiana*, *Valentine*, *Marianna*. Si

l'auteur ignore ou dédaigne l'art de relever l'analyse psychologique par une action originale et des scènes émouvantes, nous avons des confidences curieuses, mais tempérées par l'ennui; *Obermann*, *Volupté*, *Raphaël*, la *Confession d'un enfant du siècle*. *Nélida* est de cette famille; mais *Nélida* n'ennuie point, et, si l'œuvre de Daniel Stern n'a survécu que dans la mémoire de quelques contemporains, c'est que la place était prise par madame Sand. Tous les chapitres, tous les détails de ce récit révèlent l'influence souveraine de l'illustre et inépuisable auteur des *Lettres d'un Voyageur*. Les procédés sont les mêmes. Une autobiographie complaisante, pareille à un portrait flatté, corrige la réalité comme un joueur trop habile corrige la fortune; elle n'en laisse subsister que ce qu'il faut pour que le lecteur intelligent puisse se dire : « Ce livre a été vécu avant d'être écrit. » — Infidèle à son costume mythologique, la vérité s'y habille d'un tissu transparent et discret à la fois, qui tour à tour dévoile et déguise, rétablit la pureté des lignes et fait, au besoin, d'une Vénus une Minerve. L'héroïne de sa propre histoire nous laisse deviner qu'elle a souvent trempé sa plume dans le sang de ses blessures. Seulement, elle a soin d'oublier qu'il y a des blessures de plusieurs sortes; supprimant celles qu'elle a faites, elle ne se souvient que de celles qu'elle a reçues. La réciprocité des torts, inévitable dans ces aventures où les coups d'État de la passion bravent toutes les lois de la conscience, disparaît

de ces procès-verbaux, intéressés à ne déclarer que la moitié de ce qu'ils savent. Au début, c'est la société, c'est le mari, c'est l'entourage, c'est la morale de convention et de puérile bienséance, qu'il faut accuser d'avoir poussé à bout la femme incomprise. C'est leur faute et uniquement leur faute, si l'aigle captif a brisé les barreaux de sa cage, si l'on aperçoit une légère tache sur la robe blanche de l'hermine, si un brin de myrte se mêle à la touffe de sensitive, si, contre toutes les vraisemblances géologiques, les glaciers immaculés de la Jungfrau se changent en laves volcaniques. L'ange déchu ne cesse pas d'être un ange. Ses ailes lui servent à s'envoler hors de la maison conjugale, parce que le mensonge lui répugne cent fois plus que la déchéance. Souvent même on peut croire que cette héroïque victime succombe par excès de vertu, qu'elle n'est pas réfractaire, mais supérieure à son devoir. Patience ! Le temps s'écoule. Les points noirs paraissent à l'horizon, et bientôt envahissent le ciel tout entier. D'épais nuages couvrent la lune de miel des amours coupables. Le fruit défendu a plus de saveur, mais se gâte plus vite que les autres. Peu à peu la lassitude, le désenchantement, le regret, le remords, je ne sais quelle irritation taciturne et impitoyable, se glissent sous les rideaux de l'alcôve. Ces deux êtres, qui se sont condamnés à suppléer le monde entier l'un pour l'autre, reconnaissent qu'ils se sont trompés, que leur tâche est au-dessus de leurs forces, que la plus absolue des libertés devient la plus pesante des servitudes.

Alors commence le chapitre des récriminations, des orages, de ces paroles envenimées qui entrent dans le cœur comme une lame et laissent leur venin dans la plaie. C'en est fait, la société, la morale, le mariage, le mari sont vengés ; et le vengeur, c'est justement le héros, le demi-dieu, celui que la sublime révoltée avait transfiguré à son image, qu'elle avait généreusement doté de ses propres richesses, qu'elle regardait comme son égal, qu'elle parait comme son idole, qu'elle adorait comme son maître, et qui n'était que son ouvrage. Elle découvre que ce marbre est de l'argile, que ce diamant est du strass, que tout était faux chez cet homme, la passion comme le dévouement, la vertu comme le génie. En pareil cas, la désillusion est inexorable, et le roman inauguré dans l'azur, dans l'extase, dans tous les rayonnements de l'amour, de l'enthousiasme, de la confiance et de la jeunesse, s'abîme dans le désespoir, dans la haine, dans le vide, dans le néant et dans la nuit.

En détaillant ce programme, il me semble que je viens de vous raconter *Nélida*. Orpheline dès son enfance, héritière d'une grande fortune, mademoiselle Nélida de la Thieullaye, sans autre parente qu'une vicomtesse d'Hespel, quadragénaire frivole et mondaine, est mise au couvent de l'Annonciade. Elle a pour supérieure une femme étrange, que nous retrouverons plus tard dans un cadre tout différent, et dont Daniel Stern fera l'interprète de ses hardiesses philosophiques, religieuses, politiques et

sociales. N'oublions pas que nous sommes en 1845, que le pays est calme, que la monarchie de Juillet a pour elle les apparences de prospérité et de durée, et que les esprits chimériques peuvent avoir l'air de prendre au sérieux les doctrines d'Enfantin ou de Considérant, de Fourier ou de Pierre Leroux, de Saint-Simon ou de Cabet, sans redouter le péril d'une application immédiate.

Exaltée par de mystiques lectures, Nélida se croit appelée à la vie religieuse. Son confesseur, le P. Aimery, la détrompe, et, en effet, nous la voyons, quelques années après, épouser, presque avec amour, le comte de Kervaëns, si riche, si élégant, si spirituel, si beau cavalier, que l'on a peine à s'expliquer le caprice romanesque et féminin qui va lui infliger le rôle de mari malheureux, sacrifié et abandonné. Timoléon de Kervaëns a les défauts de ses qualités. Il est trop aimable, on l'aime trop, il lui est trop difficile d'être bon mari. Ses succès de la veille opposent trop d'obstacles à sa fidélité du lendemain. D'autre part, Nélida, avant d'entrer au couvent a eu pour voisin et pour compagnon de jeux un adolescent robuste, énergique et fier, nommé Guermann. Lorsqu'elle le revoit, Guermann est devenu un artiste; ses tableaux sont remarqués au Salon. Encore un effort, et il sera classé parmi les plus célèbres. Toute cette partie du roman est intéressante et d'un excellent style. Daniel Stern oublie Hegel et Schelling, le *moi* et le *non-moi*, le pédantisme germanique et le socialisme français, qui

devaient, l'un portant l'autre, nous coûter si cher; elle redevient grande dame, et comme cette grande dame a un véritable talent, comme ses personnages sont très-bien posés, il en résulte des scènes où l'élément romanesque et la bonne compagnie, si souvent brouillés, semblent prêts à signer un traité de paix.

Ce qui arrive, vous l'avez déjà deviné. Guermann, accueilli d'abord comme un hôte sans conséquence, aime éperdument Nélida. Celle-ci ne demanderait qu'à aimer son mari; mais comment le ressaisir, entre la belle Hortense Langin et la splendide marquise Élisa Zepponi? Elle lutte, elle a ses heures de triomphe; victoires stériles! Je ne puis cependant résister au plaisir d'en citer un bulletin, ne fût-ce que pour montrer aux romanciers d'aujourd'hui, qui nous stupéfient du chiffre de leurs éditions, de quelle façon on écrivait en 1845 :

« — Timoléon rougit d'orgueil en voyant Nélida si belle. C'était, en effet, une rencontre unique que celle de ces deux femmes. Jamais peut-être le génie de la peinture ou de la statuaire n'imagina une plus complète antithèse dans la jeunesse et la beauté. Toutes deux avaient vingt ans; Élisa Zepponi était un type accompli de cette beauté réelle qui, sans parler à l'âme, exerce sur les sens un empire irrésistible. L'ovale plein et coloré de son visage rappelait les têtes de Giorgione ou de la troisième manière de Raphaël; son front bas était encadré par deux bandeaux de cheveux d'un noir luisant et bleuâtre.

Sa prunelle brillante nageait dans le fluide, pareille à une étoile réfléchie dans une source ; ses lèvres, habituellement entr'ouvertes, laissaient voir deux rangées de dents d'une blancheur de perle. Son nez, dont les narines mobiles se gonflaient à la moindre émotion, les riches contours de ses bras et de ses épaules, sa démarche nonchalante, et jusqu'à son organe un peu voilé, tout en elle respirait la mollesse, promettait le plaisir et trahissait l'ardeur des voluptés. Nélida, depuis son mariage, avait pris plus de force, quelque chose de plus assuré dans le maintien. Une teinte cendrée s'était répandue sur l'or de sa chevelure; mais sa peau transparente était toujours aussi pâle, et son regard n'avait rien perdu de sa virginale pureté. Lorsqu'elle s'avança à la rencontre de la marquise, on eût dit la Muse calme, chaste et pensive du Nord en présence d'une riante courtisane athénienne. L'échange de politesses entre ces deux femmes fut aussi exquis que si rien ne se passait en elles de tumultueux. Elles se regardèrent de l'air le plus bienveillant, en se parlant du ton le plus affable. Toutes les convenances furent observées, de part et d'autre, avec le tact de la meilleure compagnie. »

N'importe! ce Solferino de l'épouse légitime ne réussit pas à fixer M. de Kervaëns. Il se laisse enlever par la terrible Zepponi, et dès lors il mérite de subir la peine du talion. Guermann profite de la juste exaspération de Nélida... — « Je me sens tous les courages, dit-elle, hors

celui du mensonge! » — Et ils partent pour l'Oberland. Voilà les vaisseaux brûlés. A bientôt le naufrage! Ils vont monter la Gemmi de l'amour; la descente sera raide.

A quoi bon insister sur les phases d'ivresse, de trouble, de malaise, de désabusement, de rupture? Ce serait tomber dans les redites. Mais l'épilogue a droit à une mention particulière. Là Daniel Stern, sans doute pour se rapprocher encore plus de madame Sand, marque la transition qui va la conduire du roman passionné, mais encore aristocratique en dépit de ses déclarations de guerre aux conventions sociales, vers les apôtres chevelus, râpés, hirsutes et barbus du phalanstère, du saint-simonisme, du communisme, précurseurs ou prophètes des Républiques du 24 février, du 4 septembre et de leurs annexes. Séparée de Guermann, dont le génie apocryphe va se briser contre les murailles blanches du musée de Weimar, Nélida retrouve à Lyon, — rue Grôlée peut-être, — l'ex-supérieure du couvent de l'Annonciade; dans quel état, grand Dieu! Sœur Sainte-Élisabeth, de famille ducale, pétrie d'ambition et d'orgueil, a jeté la guimpe aux orties démagogiques. Elle cohabite, en tout bien tout honneur, avec le citoyen Férez, ancien secrétaire de son père, congédié pour abus de confiance. Jalouse des lauriers de Spiridion-Lamennais, elle prêche, sous un costume fantaisiste de quakeresse ou de diaconesse, la religion de l'avenir, c'est-à-dire l'avenir sans religion; elle fraternise avec les canuts de la Croix-Rousse et de la

Guillotière, fait le catéchisme aux futurs électeurs de MM. Andrieux, Millaud, Ordinaire, Guyot et Varambon, et endoctrine Nélida, qui doit la remplacer un jour dans ses fonctions de grande-prêtresse. A dater de cet épilogue, le livre et l'auteur ne relèvent plus de la critique littéraire. Le *romanesque*, qui, sous une plume élégante, aurait pu obtenir grâce pour bien des erreurs et des folies s'absorbe dans un chaos de germanisme où se trahissent à la fois des lectures mal digérées, un orgueil immense, l'intention bien formelle d'abdiquer son sexe, de renier sa caste, d'abjurer ses croyances, de cesser d'être une femme pour devenir un philosophe et un savant, et de battre en brèche la société et l'Église. Dès lors, les lecteurs les plus bienveillants de Daniel Stern purent prévoir qu'elle allait tomber du côté où elle penchait, que *Nélida* n'aurait pas de sœur cadette, que Pierre Leroux, Hegel, Strauss et Faüerbach ne permettraient pas à la noble transfuge de suivre les traces de Corinne et d'Indiana; qu'elle n'écrirait plus que pour soutenir des thèses, étaler des paradoxes, faire parade de philosophie transcendante, de morale indépendante, de politique agressive, et s'associer plus étroitement au mouvement révolutionnaire.

En effet, il suffit de rappeler les titres des ouvrages qui suivirent *Nélida*, pour se rendre compte des déviations de cet esprit superbe : *Essai sur la liberté considérée comme principe et fin de l'activité humaine*. — *Lettres*

républicaines. — Esquisses morales et politiques. — Pensées, réflexions et maximes, etc., etc. — Puis, çà et là, des essais d'esthétique, d'art, de littérature étrangère, qui ont l'air d'avoir été pensés en allemand avant d'être écrits en français, et où toutes les variétés du *faux* se dissimulent sous un beau style. Le talent de la fière comtesse a gardé de son éducation et de ses origines l'habitude de s'habiller avec goût ; mais, si l'habit ne fait pas le moine, il fait encore moins le vrai penseur. Dans ce fatras, il est juste pourtant de distinguer une *Histoire de la Révolution de* 1848, où Daniel Stern, aidé de documents curieux et authentiques, déploya de véritables qualités d'historien.

Toutefois, nous n'aurions pas essayé de disputer ce nom, ce pseudonyme, ces œuvres, cette existence troublée ou rassérénée, à l'oubli du surlendemain, aux anxiétés du moment et à l'admiration des amis, si nous n'avions entrevu dans les premières parties de *Nélida* un trait caractéristique, un détail original, dont Daniel Stern ne s'est peut-être pas doutée ; la patricienne, la grande dame, restant grande dame et patricienne au moment même où, sous des voiles plus ou moins diaphanes, et en démarquant ses mouchoirs armoriés, elle retrace l'histoire de sa déchéance ; l'élève hautaine de Jean-Jacques et de madame Sand, acceptant tout de ses maîtres, excepté les air de bohême, les gamineries d'allure et de langage, qui semblent inséparables de ces défis lancés à la société po-

lie; la rébellion, la désertion, la révolte, l'appel à tous les mensonges communistes, à toutes les passions populaires, se montrant un instant sous le même uniforme que la discipline; en un mot, un roman de bonne compagnie, publié par une femme dont les doctrines, si elles triomphent, réduiront à néant tout ce que respectent les personnes bien élevées.

Pour mieux préciser cette nuance, je recueillerai dans mes souvenirs deux dates. *Nélida* parut en 1846; le romanesque épisode que Listz appelait la *débâcle*, et que vu ses spécialités musicales, on aurait pu appeler la *fugue*, est de 1835. Onze ans ! Si quelques-uns de nos gouvernements ont, par hasard, duré un peu plus, il est probable que les libres amours durent beaucoup moins. Je lis dans les *Lettres d'un Voyageur* (15 novembre 1836), un passage qui se rapporte évidemment à une époque où les illusions et les ivresses n'étaient pas encore dissipées: — « Blouse étriquée, chevelure longue et désordonnée, chapeau d'écorce défoncé, cravate roulée en corde, momentanément boiteux, et fredonnant habituellement le *Dies iræ* d'un air agréable. » (Quel joli portrait-carte à envoyer à M. l'abbé Listz, aristocrate jusqu'au bout des ongles et n'avouant plus que les magnats, les princesses et les cardinaux!) — Poursuivons : « Le premier objet qui s'embarrasse dans mes jambes, c'est Puzzi (devenu plus tard le Père Hermann), à califourchon sur le sac de nuit... Du fond d'une capote anglaise sort la tête blonde

d'Arabella (nous y sommes!) : tandis que je m'élance vers elle, Franz (Listz), me saute au cou; Puzzi fait un cri de surprise; nous formons un groupe inextricable d'embrassements, tandis que la fille d'auberge, stupéfaite de voir un drôle si crotté embrasser une aussi belle dame qu'Arabella, va répandre dans la maison que le numéro 13 est envahi par une troupe de gens chevelus comme des sauvages, et où il n'est pas possible de reconnaître les hommes d'avec les femmes, les valets d'avec les maîtres. — « Histrions! dit gravement le chef de cuisine d'un air de mépris... »

Ou je me trompe fort, ou ce pêle-mêle, ce débraillé, cette *bohémiennerie*, ne durent pas plaire longtemps à l'auteur de *Nélida*. Du moins, il n'en restait pas trace, le 7 décembre 1846, dans son charmant petit hôtel de la rue Plumet, le soir où j'eus l'honneur de lui être présenté. C'est tout au plus si un œil très-exercé aurait pu signaler quelques différences que me rappela plus tard le fameux panier de pêches d'Alexandre Dumas. Dans le salon, plein de ravissantes inutilités qui eussent scandalisé la clientèle de sœur Sainte-Élisabeth, il y avait M. Émile de Girardin, Ponsard, alors dans toute la fièvre des répétitions d'*Agnès de Méranie*; le marquis de F..., Chassériau; le comte de Viel-Castel, aujourd'hui académicien, Arthur de Gobineau, qui préludait par des succès de feuilleton à des œuvres plus sérieuses; Louis de Ronchaud, l'aimable poëte; deux ou trois peintres à la mode, et cinq ou six

hommes *du meilleur monde*, comme disent nos *clichés*. Le sexe faible laissait un peu à désirer. — « Toutes femmes séparées de leurs maris ! » murmura à mon oreille l'ami qui m'avait présenté.

Tout à coup le majordome, correctement vêtu de noir, habit à la française, cravate blanche, culottes courtes, bas de soie, souliers vernis, boucles d'argent, — ô rue Grôlée! — souleva silencieusement la portière, et je vis entrer la marquise d'A.., une vraie marquise du plus pur faubourg, une pêche que Dumas aurait cotée à un prix fou, sans peur parce qu'elle était sans reproche, sûre de son mari, sûre d'elle-même, et combinant l'esprit le plus original avec la plus ferme vertu. Son entrée fit sensation. Pendant un instant plus rapide que l'éclair, elle pâlit, rougit, hésita, se mordit les lèvres. Puis, son parti fut pris ; avec une dignité de reine, elle s'avança vers la maîtresse du logis, lui serra la main en disant bien haut: « Ma cousine! » et alla s'asseoir au coin de la cheminée. Une minute après, je m'approchai d'elle. J'avais, à cette époque, beaucoup de mémoire. Je lui récitai, sans broncher, des vers délicieux qu'elle avait écrits, quinze ans auparavant, sur l'album d'un voisin de campagne. Elle sourit, et me dit tout bas :

— Vous êtes bien étonné de me rencontrer ici?

Silence respectueux. La marquise reprit :

— Daniel Stern est ma proche parente. Je suis ou je me crois au-dessus de certaines pruderies... Pourtant il faut

en tout une juste mesure... Il était convenu avec ma cousine que nous nous verrions bien amicalement en tête-à-tête, les jours où elle n'aurait personne. Ce matin, j'ai reçu un joli billet où elle me disait : « Faites ce soir un acte de charité. Venez voir une pauvre malade. J'ai une migraine atroce.. Vous me trouverez en robe de chambre et en pantoufles, mon flacon d'éther à la main. Ma porte sera rigoureusement fermée pour tout le monde, excepté pour vous, chère cousine !... » J'arrive, et je trouve cinquante personnes... un éclairage éblouissant... la comtesse brillante de santé... c'est un vrai guet-àpens.

— Eh bien, madame la marquise, prenez votre revanche... Il y a ici des publicistes, des poëtes, des romanciers, des artistes. Demandez à votre cousine de vous les présenter... Ils croient peut-être que les honnêtes femmes sont incapables de leur donner la réplique. Amusez-vous à les détromper !...

Un quart d'heure après, la marquise était entourée, et à chacun de ces hommes distingués ou supérieurs, elle adressait le compliment le plus délicat, le mot le plus juste et le plus fin, l'objection la plus ingénieuse. Elle fut tour à tour sérieuse et enjouée, malicieuse et sympathique, paradoxale et sensée, spirituelle et éloquente. Son succès fut immense. Ponsard, toujours un peu naïf, n'en revenait pas.

— On peut donc être une Lucrèce?... me dit-il.

— Sans être une Agnès, répliquai-je.

A minuit, la marquise se leva, et tendant de nouveau la main à Daniel Stern :

— Ma cousine, lui dit-elle, à l'avenir je ne croirai plus à vos migraines !...

— C'est vous qui m'avez guérie, répondit l'auteur de *Nélida*.

Nélida ! Nélida ! cette rapide apparition du seul monde qui fût digne de vous, ne vous fit-elle pas éprouver un sentiment de regret? Je l'ignore. Trente années ont passé sur ce souvenir. Daniel Stern, je le crains, était restée libre-penseuse avec un grain de germanisme, et républicaine avec une couche de socialisme. Deux châtiments lui étaient réservés; voir les Allemands en France; voir les républicains à l'œuvre. Elle a vécu assez pour subir la première de ces deux pénitences; elle meurt trop tôt pour épuiser la seconde.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.



SIGNATURE	ISS'D	RET'D